LIBRAIRIE E. DROZ
LIVRES D'ÉRUDITION
HISTOIRE LITTÉRAIRE
& PHILOLOGIE
25, RUE DE TOURNON, PARIS

ROGER MARTIN DU GARD

JEAN BAROIS

LA MONTRE EN OR

GALLIMARD

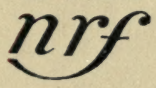
MAX JACOB

FILIBUTH

OU

LA MONTRE EN OR

10e édition



GALLIMARD

72.

FILIBUTH

OU

LA MONTRE EN OR

DU MÊME AUTEUR

Le roi Kaboul et le marmiton Gauvin, livre de prix pour les écoles (Picard et Kahn, 1904).
Saint Matorel, *roman* (galerie Simon, 1910).
Les œuvres burlesques et mystiques de frère Matorel (galerie Simon, 1911).
Le Siège de Jérusalem (galerie Simon, 1912).
La Côte (*recueil de chants celtiques*), (chez l'auteur, 1912).
Le Cornet à dés, (*poèmes en prose*), (chez l'auteur, 1917).
Le Phanérogame, *roman* (chez l'auteur, 1918).
Les Alliés sont en Arménie, *plaquette de vers* hors commerce, 1916.
La défense de Tartuffe, *roman mêlé de vers* (Société littéraire, 1919).
Le Cinématoma, *mémoires des autres* (à la Sirène, 1920).
Art Poétique (Emile Paul, 1921).
Ne coupez pas mademoiselle ou les erreurs des P. T. T. (galerie Simon, 1921).
Dos d'Arlequin (le Sagittaire, 1921).
Matorel en province (Vogel, 1921).
Le Laboratoire Central *poésies,* (au Sans Pareil, 1922).
Le Cabinet Noir, *lettres avec commentaires* (les Marges, 1922).

AUX ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

Le Roi de Béotie, *roman* 7,95

A PARAITRE dans la Collection "Une Œuvre un Portrait"

Visions infernales, *poèmes en prose.*

A PARAITRE dans la Collection "Tableaux contemporains"

Tableau de la Bourgeoisie, illustré par Raoul Dufy.

FR
5135

MAX JACOB

FILIBUTH

ou

LA MONTRE EN OR

Treizième édition

351312
6. 38.
4.

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, Rue de Grenelle (VIe)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES 108 EXEMPLAIRES DE LUXE IN-4° TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT 8 HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A H ET 100 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE NUMÉROTÉS DE I A C ET 790 EXEMPLAIRES IN-8° COURONNE SUR VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT 10 HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A j, 750 EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE 1 A 750, 30 EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 751 A 780, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

PQ
2619
A17F5

TOUS DROITS DE REPRODUCTION ET DE TRADUCTION RÉSERVÉS POUR TOUS LES PAYS Y COMPRIS LA RUSSIE.
— COPYRIGHT BY LIBRAIRIE GALLIMARD 1922.

INTRODUCTION EXPLICATIVE

Lettre de M. Odon-Cygne-Dur à l'Auteur

A Monsieur Max Jacob,
à Hyères (Var), 7, rue La Tour-de-Blanche.

Cher fabricant de poèmes et ami !

Merci de votre petit billet. Je laisse à votre sensibilité le soin de deviner ma reconnaissance : les mots déforment les sentiments. Merci des deux mains et merci à Mme X***. Eh bien ! ce n'aurait pas été de refus ! mais justement, par miracle, j'en ai déniché une, de qnelqu'un, quelque part. Enfin, bref ! une perle d'armoire à glace, cher confrère ! Or donc, et par conséquent, suggérez à votre belle amie de mettre les armoires dont la cohue la dérange, à la disposition d'une Œuvre Philanthropique, telle que : Goutte de Lait, Bouchée de Pain, Eourneau Economique ou autre Vestiaire du xxe. D,ailleurs, je me fous complètement de quoi que ce soit dans ce genre. En tous cas, venez après votre retour : ma perle d'armoire désire vous connaître et nous en profiterons pour nous livrer à la joie.

Une armoire ! une armoire ! sur l'air des *Lampions*. Je sens très bien tout ce que cette obsession d'armoire a de grotesque, mais elle est adéquate au bon sens, et je souffre odieusement quand, tout en m'offrant les multiples

armoires de Mme X***, vous me dites cruellement « que je me permets des délicatesses et qu'au fur et à mesure de l'amélioration de mon « home », je me dégoûte de la barbarie ! » J'étais donc si barbare que ça ? vrai ! je ne m'en serais pas douté ! Plutôt pauvre, je crois. Non, mais avouez que ce n'est pas bien régalant d'avoir les mains ignobles toutes les fois qu'on a trié des manuscrits ! Quand on est bien en train, s'il faut se gaspiller à faire l'acrobate dans un fouillis, parce qu'il y a un papier égaré, est-ce que ce n'est pas affolant ? Cher fabricant très aimé de romans à thèses, retirez donc « barbarie » et « délicatesses » ou je vous retire mon amitié, une armoire même à glace, m'ayant tout l'air d'un besoin, j'ose espérer, naturel. Il faudrait un volume pour situer mon armoire dans cette rue et dans cette maison que vous jugez « curieuses ». « En voilà pour dix pages ? non ! » J'ai bien trop peur de vous ennuyer, allez ! pour ne pas abréger. Oh ! surtout ! j'ai une telle horreur des longueurs, si vous saviez ! et encore ! ça dépend !

Si je ne devais pas d'élégants habits à d'élégants amis, comment ferais-je (les amis de nos habits sont, etc...), ferais-je le dandy extra-dry dans les salons ? Seulement, pour être acceptables, ils doivent s'accommoder du changement de propriétaire. En cette matière, je suis les conseils de l'horrible Mme Chaîne qui est à ma disposition dans la cour. Permettez-moi de vous présenter cet agréable expert en retouches. Dernièrement, votre zèle absolument parfait m'expliquait que mon éparpillement empêche que les sentiments chrétiens prennent pied dans ma vie. Eh bien ! sans être excessivement prétentieux, je pense que pour souffrir d'être environné de pareilles gens, je ne suis pas tellement mauvais ! Ah ! les visites de cette horrifique vieille crasseuse ! Tout de même, quel obstacle la fidélité à l'église serait à ces incohérences : elle s'imagine qu'elle inspire de l'amour aux jeunes gens. Avec sa lippe immonde, ses cheveux d'enfant bouclés, ses yeux sai-

gnants ! à 70 ans ! Voilà à quelles débâcles on dégringole avec l'habitude de se débrouiller sans confesseurs ! Oh ! honnête ! tiens ! il ne manquerait plus que ça ! mais stricte, rancunière ! Tout est informe en cette malheureuse, même son travail gauche et attentif. A l'agonie de son mari, son attitude ! ! ! elle en parlait comme s'il était mort avant qu'il le fût et comme s'il était vivant après !

« Quand il était jeune, ce qu'il ressemblait à Rochefort ! A ce point-là qu'à l'atelier de son état on l'appelait Rochefort, vous comprenez ? Un jour qu'il était allé au théâtre sous un prétexte, il me revint avec des poux. Et voilà ! je lui dis, tu iras encore au théâtre et de la bonne façon, ah ! oui ! on verra si je mens, moi ! il n'avait qu'une envie : aller au théâtre. A quoi bon ? à quoi sert-il ? A la fin de sa vie, je l'aurais laissé extravaguer, il serait allé au cinéma tant et tant qu'il n'aurait plus travaillé ; et moi, alors ! amasser sou à sou et du travail par-dessus la tête : ah ! oui ! il mangeait pour se remplir, et voilà, il est tombé malade. Hein ?... maintenant ! alors j'ai voulu l'envoyer à l'hôpital pour me débarrasser finalement, il n'a pas voulu, par conséquence de son orgueil. Je lui disais : « Tu me feras donc enrager jusqu'à la fin. Eh bien ! débrouille-toi pour te soigner, gobe-mouche que tu es ! » Un jour, je dis au docteur à la porte : « Il est perdu ! dites-moi tout en toute franchise, je veux savoir. » Je rentre ! je le trouve à pleurer dans son lit. « Qu'est-ce que t'as ? c'est le cachet de quinine qui est perdu ! » Il était bon ouvrier ! par conséquence de quoi ? parce que je lui avais suffisamment tenu la main. Il me devait tout ce qu'il avait cet homme-là. Oh ! je le lui disais souvent ! ! ! on peut le dire sans trop de sévérité, ses enfants ! ils ne valent pas la corde de la doublure. J'ai profité de ce qu'ils étaient obligés de rester à l'enterrement inévitablement pour leur dire tout ce que j'avais en haine sur mon cœur. Je vous garantis bien que je n'oublie rien. J'ai dit à François : « Le jour que j'ai fait

cuire un pigeon, vous l'avez mangé pendant que j'étais à faire le dessert : je n'ai pas pu apprécier ma cuisine ! Je jure sur la tombe de votre père que vous n'emporterez pas ce dîner-là dans le cercueil où vous irez ! Et toi, Léontine ! tu n'as pas eu d'égard pour ta belle-mère, moi, tu l'as laissé se crever à travailler, à soixante-huit ans ! Eh bien donc ! tu es repoussée ! tu n'auras rien de ce qui est ici, je vendrai l'armoire à glace et tu ne l'auras pas, bien que tu aies envie de l'avoir !

— Vendez-moi donc cette armoire-là alors ! à moi ! »

Ouf ! quand une calme, et pure, et pieuse, et consacrée retraite, mon cher ? me sentirai-je le courage de parler du pardon des offenses et du respect de la mort à Mme Chaîne ? moi ni personne ! qu'est-ce que cela donnerait, mon Dieu, au point de vue électricité, syndicats, shrappnels, téléphone, et cœtera. (Ceci est de l'ironie, hein ?) « Rien n'est plus hideux, dit Renan, qu'un paysan sans religion. » Eh bien ! il y a Mme Chaîne. Dommage que Renan n'ait pas fait la connaissance de cette prétendue « braves gens » ! il étalerait un peu son axiome. La méchanceté ! et elle s'en vante ! Moi, c'est entendu, je suis un pitre, vous, un ange et ma tailleuse, ça vous égaie à mes dépens. Et tout le reste de la France ? Il ne faut pas être sorcier pour deviner que jadis le confessionnal était un garde-fou. Vous aimez bien ma rue ! vous ne pouvez pas savoir ce que c'est que ce prospectus du Mal. La haine et quelles amours, mon Dieu ! Les pères près des femmes qui ne sont pas les mères, les mères sans maris. Si l'Ecole qui se désole de ne pas apprendre même à écrire à mes voisins, avait fait descendre Dieu dans leur conduite, Sa Lumière en adoucirait le tragique. Oui, mais voilà !... Dieu, c'est de la politique. (Ici, vous pouvez rire.) Au fait ! Renan aura confondu pour les flétrir du nom de « paysans » tous ceux à qui le grec est défendu. Et puis ! en voilà assez, hein ?

« Vous savez, je garantis que c'est du noyer : ainsi,

ne vous inquiétez pas au sujet du plaqué. Aujourd'hui, par économie, ils ne font plus que du plaqué, malheureusement, mais ça c'est massif, c'est naturel.

— Combien ?

— J'ai acheté cette armoire-là dans le temps sur le magot de mon premier mari. Ah ! mon premier ! en voilà un qui avait du foin dans ses bottes !

— Combien ?

— Oh ! je ne suis pas une femme sans cervelle comme la concierge, moi, une biscornue. Donnant, donnant, pas de crédit, je ne veux pas être à me miner les os pour l'avance que j'aurais faite.

— Combien votre armoire à glace ?

— Quatre-vingts.

— Bon ! eh bien, je vous en donne le double. Quand Alexis, le petit peintre qui vient travailler chez moi, y sera, nous descendrons l'armoire tous les deux. »

Ah ! mon cher ! trois mois de douloureuses balivernes avant l'apothéose de l'armoire ! ! ! Mon camarade vient pour le petit déménagement, crac ! Mme Chaîne n'est pas là, et chaque fois c'est le même truc ! A moi, elle disait : « Bah ! allons doucement ! je trouverai toujours des hommes assez forts pour la porter quand je le voudrai. » Aux autres : « Je veux le faire languir, il est trop pressé ! » Avec mon aversion pour tout obstacle à la chaleur de mes désirs, vous comprenez mon humaine méchanceté contre la vieille. Que voulez-vous ?... « Tâchez de vous rendre patient ! » Hélas ! à quel saint s'adresser quand on sent qu'on se moque de vous et qu'on est impuissant à se venger.

« Entrez donc chez moi, madame Chaîne, la doublure de mon pardessus est déchirée. Voyez comme c'est fait ! ça n'est pas cousu tout du long... regardez !

— Oui, je vois bien... vous avez là un bon pardessus ! du beau ! de l'extra et gonflé à la mode ! la mode à tous crins. Dites donc, pour ce qui est de l'armoire...··· oui

cette saloperie de pipelette éternue plus haut que le nez : elle a dit qu'elle n'autoriserait pas à la sortir de la chambre, me disait cette hypocrite. Cela tient à ce que j'ai une dette de quarante francs vis-à-vis de cette saloperie de proprio, en conséquence, j'ai une idée, voilà ! il faudrait bien remarquer tout et la transporter la nuit.

— J'en parlerai à Mme Lafleur, la concierge, mais si l'achat de l'armoire ressemble à un recel et sa vente à un vol, je n'en veux pas ! tant pis pour moi et pour vous ! »

« Vous en serez punis tous les deux ! » me répondit la concierge, Mme Lafleur. Elle repassait du linge, et de quel air ! entendu et menaçant ! Oh ! c'est une actrice ! un miracle ! Je me demande si elle a conscience de ses farces. Une autre fois, elle ferma la porte de sa loge pour déblayer le reste du monde, pour l'élaguer.

« Alors, voilà ! pour nos projets, le propriétaire est venu. Il y a du nouveau : premièrement, il a été bien aimable, bien arrangeant. Deuxièmement, alors, il veut bien comme ça que Mme Chaîne cède l'armoire à votre disposition, mais dame ! il prendra les quarante francs qu'elle lui doit tout de suite, et vivement, hein ? chacun son dû. L'armoire ne sortira pas de chez Mme Chaîne tant qu'il n'aura pas ses quarante francs, c'est à moi de m'occuper d'être là. Croyez-vous, hein ? oh ! celle-là ! oh ! celle-là ! elle prétend que j'accommode tout petit à petit parce que je compte que vous allez me donner vingt francs tout de suite pour que j'arrange les choses... enfin... voilà !... n'oubliez pas qu'il faut qu'elle donne les quarante francs au propriétaire avant de sortir son armoire. »

Je regrette beaucoup de m'être embarqué dans ce récit ridicule. Si c'était imprimé, hein ? qu'est-ce que je prendrai comme reproche, comme paroles méprisantes ! Un jour, Mme Chaîne faisait semblant d'être fâchée parce que je n'avais pas été poli. Crac ! autre chose, le lendemain ! on lui avait offert le double du prix, la maligne !... ou bien elle me prévenait qu'elle s'assurerait près du juge

de paix d'abord : est-ce qu'elle devait décidément quarante francs au propriétaire.

« Madame Chaîne ! je voudrais vous montrer un pantalon qui est trop court. »

Elle se détachait nettement de la question, parlait de son bonheur avant 70. Tout fut perdu après : les malheurs de la France se rencontrèrent avec les siens. Charmant ! Et depuis ! ! ! enfin, elle jugeait excellente l'entreprise du pantalon et vantait son habileté.

« Quant à l'armoire, j'ai bonne envie de vous dire la vérité. Comme effet de la réclamation du proprio, je ne voudrais pas aboutir sans être sûre de devoir... vous comprenez. Ça n'est pas de la discrétion ça, d'aller au hasard me chercher pour l'armoire chez la boulangère. Vous ne voyez pas le mal qu'il y a, mais moi je ne pardonne pas la politesse ! non ! je ne pardonne pas, moi ! Ainsi, mon mari à son lit de mort...

— C'est le tort que vous avez ! il faut pardonner... ça porte bonheur.

— Moi, je n'ai jamais tort ! Ainsi, on ne me croit pas quand je dis qu'il y a un jeune homme qui me fait la cour : c'est la réalité. J'ai encore tous mes cheveux et frisés ! »

Quelle folle mesquinerie était au fond de cette mystification. Imaginez-moi, le dos au fourneau de Mme Nave, l'épicière, à la table ronde où elle me sert à manger. Enfin ! la rue représentée par la pieuse et moqueuse sexagénaire se décide à effeuiller des renseignements. Lumière ! tu peux tomber sur Mmes Chaîne et Lafleur, j'écoute ! Et vous ! voici comment une armoire en noyer plein (pas du plaqué, bien sûr !) et une montre en or ont torturé deux cœurs et même trois. Je ne sais pas si je pleure ou si je ris quand je songe à cette arrière-boutique de la Cour des Miracles. Je ne vous ai pas déjà parlé de cette pauvre antique Italienne ? ce peuplier ? la « Mère aux chiens » ? « Château branlant » ? Mais si ! vous

savez bien, cette Cassandre qui a connu Louise Michel et posait pour Corot !

Cela me chagrine, vraiment, d'avoir l'air de dessiner des caricatures, mais que faire de ce peuple sans Dieu ni morale ? Vais-je pleurer parce que l'acte qui a procuré notre terre et une vie de souffrances à mamz'elle Dix sous n'a pas rapporté plus à sa malheureuse mère il y a seize ans ? En somme, tant pis si cette mère, Mme Louise, est... lépreuse, elle ne l'a pas volé (hélas ! hélas ! hélas ! qui sait ?) Allaient et venaient comme des hirondelles, enfants battus et goguenards, mères indignes, Mlle Virginie la naine rachitique, et cet ancien, rabougri sans chemise, le Père Tabac, qui grogne des injures sous sa casquette. Et la correcte et sémillante Veuve Grasset, qui s'est donnée à son beau-frère devant le cadavre de son mari ! ! ! Toujours est-il que c'est avec une joie sincère que Mme Nave m'instruisit de mes propres affaires, et tout le Conseil fit chorus pour que je m'accorde avec eux dans leurs sentiments. Je condense et je résume. Mettons en scène : « Mon premier mari avait une montre en or, disait machiavéliquement Mme Chaîne. J'aurais tant voulu l'avoir. Il l'a donnée de la main à la main. Il était libre en définitive, elle était à lui, mais rien de plus beau que cette montre.

— Dans tous les cas, elle n'était pas l'équivalent de celle que j'ai dans le buffet, répond naïvement Mme Lafleur, la montre de père. Tenez ! regardez ! où est-ce que je l'ai fourrée ! Ah ! la voilà !

— C'est du beau ! mais celle de mon premier mari était belle aussi. Ah ! il avait du foin dans ses bottes, celui-là !

— Moi ! l'armoire qui est dans mon coin, ma mère me l'a donnée au commencement quand je me suis mariée. Alice sera en âge bientôt, mais ousque je fourrerai tout mon capharnaüm alors ? C'est que j'en ai du linge ! tout le linge perdu des locataires qu'ils ne se doutent pas et que je blanchis. La montre vous plairait, hein ? Là ! et puis

en voilà assez de malice puisqu'on s'entend, on va faire l'échange à la satisfaction des deux amies.

— Je ne suis pas tranquille vis-à-vis de M. Dur parce que je lui ai promis l'armoire ; mais la montre est belle. Evidemment, il faut faire l'innocent par derrière, mais je n'ai pas de patience. Rien de plus beau que la confiance et la loyauté !

— Laissez faire ! on lui dira que le propriétaire ne veut pas par rapport aux quarante francs que vous devez.

— Evidemment, je ne vois pas le mal qu'il y a puisqu'on n'a pas signé de papier.

— Faites semblant d'être fâchée. Moi, je prendrai mon temps pour réfléchir. C'est toujours ça, car j'ai peur d'Alfred. Enfin ! espérons ! l'essentiel est de rester bons amis. »

Et voilà ! pendant ce temps-là, moi j'attendais mon armoire comme un imbécile. Oh ! c'était un bel échafaudage. Malheureusement, vienne la peur, ma brillante improvisatrice de concierge se dépêche de lâcher tout : « Sauve qui peut ! » Dame !... Le danger s'offrit sous les formes d'une visite du propriétaire et de deux lettres anonymes. C'est un homme jeune et bien portant, assez beau, et dont l'extérieur qui ne trompe pas est celui d'un voyageur de commerce.

Une lettre, que j'ai vue, disait :

« *Monsieur le propriétaire du* 105, *rue Gabrielle,*

« *J'ai à vous apprendre une chose, c'est que votre maison est un vrai b..., vu qu'on se chamaille là-dedans nuit et jour et qu'on tape sur les enfants. Il y a des locataires qui font l'amour à toute heure. Tout ça, la faute à qui ? C'est votre concierge qui est une vraie saloperie hypocrite, toujours à moitié ivre-morte et une coureuse qui ne donne pas à manger à ses enfants,* etc... »

Que dites-vous du portrait ?... Instantanément, l'héroïne

inventa pour sa défense un drame où elle joua un rôle de martyr qu'elle improvisait avec autant de brio qu'elle en exprimait les sentiments.

« Ah ! non, alors ! monsieur le propriétaire ! je ne dépenserai plus un sou pour les autres ! n'ayez pas peur ! voilà ce que c'est que d'être trop bonne. Des gens que j'ai nourris ! jusqu'au pétrole que je leur ai donné, des souliers à Léon ! Ils se rabattent sur moi parce que j'ai réclamé mon dû. Ah ! je sais qui c'est, allez !

— Je ne tolère pas ces bêtises-là. Vous n'avez pas tant d'excédent. Quand on est dans la pénurie comme vous, on ne donne pas. Bon, oui, mais bête, non ! c'est bien fait pour vous !

— C'est bien triste, allez ! de se confier à des hurluberlus pareils.

— Ne pleurez plus, madame Lafleur. Je ne tiens pas à vous chicaner, dites-moi si cette seconde lettre vient des mêmes circonstances. Ecoutez :

« *Monsieur le propriétaire,*

« *J'ai à vous dire que les cabinets sont bouchés, c'en est une infexion. Les escayets ne sont jamais nettoilliés et la cour est pire qu'une écurie, pendant ce tant madame la concierge...* attendez... *madame la concierge est avec son amoureux rue des Trois-Frères.*

— Oh ! tout de même ! eh bien ! allez-y voir ! C'est comme un fait exprès, tout est nettoyé de ce matin.

— « *des Trois Frères au* 15 *et les autres où elle est saoule avec eusse avec son air poli qu'elle a.* » C'est renversant comme orthographe et comme français !

— Oh ! je sais qui !... ils se vengent parce que je ne les laisse pas libres de faire leurs stupidités. Ah ! bien, si je ne faisais pas bonne garde ! mais... à votre place, je ferai maison nette ! Ils veulent me brouiller avec vous

par la jalousie, de vieux amis comme nous sommes ! n'est-ce pas, m'sieu le propriétaire ?

— C'est égal ! ! ! »

Oh ! ça lui est bien égal ce petit monde-là ! mais comme on a du mal à triompher des méchants ! Sur ce ! avec l'air naturel de quelqu'un qui est bien au-dessus des reproches, elle se plonge dans des recherches pour se procurer le cahier des comptes. Qui sait ?... l'inspiration... des fois, hein ? Où diable est-il ce cahier ? le cahier qu'elle ouvre habituellement devant M. le propriétaire ? Ah ! le voilà ! Alors, elle dit avec la simplicité de l'avocat sûr de la victoire, elle dit sans émotion :

« Pour les quarante francs de Mme Chaîne, y a du nouveau ! elle paiera les quarante francs de retard, j'ai arrangé ça ! Je lui ai dit : « Vendez donc votre armoire à M. Dur puisqu'il veut une armoire : vous donnerez les quarante francs à M. le propriétaire, le restant sera pour vous, alors ! Elle a suivi mon conseil ! »

Ah ! ça n'a pas été long ! crac ! elle renonce en bloc ! sauve qui peut général ! Je vous dis qu'elle ne tient à rien cette femme.

« Ah ! mes quarante francs ! ! ! vous êtes une employée dévouée, madame Lafleur. Il est certain que vous avez des qualités. Allons ! je reviendrai après ma tournée d'Auvergne, vous aurez arrangé ces difficultés-là. Au revoir !... (Ici, fausse sortie, hésitation...) Alors, dis-moi ! c'est-y vrai que tu me trompes avec un voyou de la rue des Trois-Frères.

— Et puis, après ? ? pourquoi pas » ?

Est-ce que ça ne vous donne pas envie de rire ? à moi aussi, bien sûr ! Les bourgeois sont traités en vaincus, ou le seront, mais qu'est-ce qu'ils font pour être pris au sérieux par leurs inférieurs, dans cette société sans scrupul et sans Dieu.

Mme Lafleur compte le propriétaire pa mi les gens auxquels elle a à mentir. Elle doit certainement se deman-

der s'il n'est pas nécessaire qu'elle mente aussi, ou à Mme Chaîne, ou à moi. Après sa tournée d'Auvergne, en même temps que le propriétaire-voyageur entra bannière au vent dans la loge pour toucher ses quarante francs, l'armoire entra chez moi péniblement pour que je la paye. Ce que Mme Chaîne rage ! ! ! je ne sais pas pourquoi, mais c'est un fait ! « Les complices ! la trahison ! les hypocrites ! »

Dites ! est-ce que mon interminable histoire ne vous a pas ennuyé ? J'ai peur de m'être un peu embrouillé par-ci par-là. En somme, puisque Mme X*** et vous, dans votre parfaite bonté, vouliez offrir une armoire à mon humble cellule, il était poli que je vous parle de celle qui tient la place. Dame ! ça a été un peu long.

Vous prétendez que les hommes sont pareils malgré l'éducation tant que Dieu n'a pas changé leurs âmes. Il faut que vous connaissiez bien et moi et ma concierge, puisque vous l'avez choisie comme mon Sosie... Oui ! artiste menteur, brûlant et faible, j'étais bien cela ! Je vous offre dans cette lettre le portrait de mon Sosie pour vous prouver que je suis arrivé à me comprendre, donc..., etc..., etc... « Connais-toi toi-même », etc... Mais ne nous gonflons pas trop.

Ma pauvreté et ma petite piété vous doivent de la reconnaissance ; je vous en envoie l'expression et celle de mon affection.

ODON-CYGNE-DUR,
105, rue Gabrielle.
Paris, XVIIIe.

Un homme qui, par la volonté de se perfectionner, s'est transformé, a en lui deux personnes : celle qu'il était et celle qu'il est maintenant. La première recule pour que l'autre remue, mais elle est toujours là. Tout a été créé en séries dans la nature, même les hommes ;

aussi, un homme est-il pareil à tous ceux de la même série. Avec l'intention de faire sortir M. Dur des vulgarités d'une vie d'athée, l'auteur disait à son ami : « Les mœurs de votre concierge sont le portrait des vôtres. » Dieu, dans les Ecritures Sacrées, encourage les humains à s'élever au-dessus de la nature par la volonté : or, ils y gagnent un caractère qui n'est pas celui de tout le monde en ceci, que tout en ressemblant encore à eux-mêmes, ils ressemblent pourtant à Dieu par ce qu'ils ont de surnaturel. Les actions de M. Dur ne poussent ou ne retiennent ni les actions des personnages de ce livre, ni son mouvement. Sous prétexte de raconter les aventures vraiment extraordinaires d'une montre en or, l'auteur présente la dame qui possédait ce trésor. Hélas ! il y a des vertus en Mme Lafleur, mais non exercées. L'auteur le fera mieux comprendre en exposant les mêmes vertus dans un converti qui les avait aussi et qui avait les mêmes mœurs que sa concierge autrefois. Dans les vieux tableaux, les personnages allégoriques peints autour d'un héros expliquaient son moral ; ainsi, M. Dur est là pour faire voir ce qui n'est jamais visible dans Mme Lafleur. M. Dur, c'est Mme Lafleur si elle avait connu Dieu ; M. Dur, c'est le commentaire vivant de sa concierge ; M. Dur et Mme Lafleur sont égaux comme nature, non pas comme perfectionnement.

Nous sommes tous à la fois gibier du Diable et ange de Dieu : tuons le gibier, l'ange vole. M. Dur c'est l'ange de Mme Lafleur, Mme La eur c'est la bête de M. Dur.

« Est-ce qu'il se peut qu'un artiste soit du même acabit que sa concierge ? » Eh bien, donnez-vous la peine de réfléchir sur les gens qui sont autour de vous, vous allez faire des découvertes ! L'épicière de M. Dur, Mme Nave... l'auteur ne veut pas nommer le roi de France (par déférence) à qui elle ressemble : le goût du solide dans le confort ! l'idée qu'elle est très puissan e ! elle encourage les plaisanteries tout à fait comme ce roi. L'auteur est

surpris chaque fois qu'il entend M. L***, un Conseiller d'Etat : « C'est curieux ! M. le Conseiller d'Etat est comme Jules, mon camarade de Lycée ! » Jules, qui vend des Sandow aux Galeries Lafayette : deux fins gourmets, ma foi, et prudents ! si corrects tous les deux. Vous n'allez pas me dire que les goûts fins et le sublime n'existent que pour les gens qui se rendent compte qu'ils les ont, non, n'est-ce pas ? M. Dur avait un voisin, un humble garçon malade, un ancien cocher. Ce jeune homme a de l'amour pour les chevaux de luxe à cause de la noblesse de leurs pattes ; il aime le lion et l'éléphant au point de lire Buffon, il révère ce qui est héroïque et en parle tragiquement sans donner envie de rire. « Voilà ce qui s'appelle la distinction, la délicatesse », disait souvent M. Dur, aux manières de Mme Lafleur, la concierge ! Il y a dans un passage de ce livre la lettre d'un officier de marine : Lucien Lemercier ! cet officier a un boy très pur ; lui l'est moins. Il y a une demi-mondaine dans ce livre qui admire son valet de chambre et qui a des raisons honnêtes de se plaire près de cette canaille. Catégories ! catégories ! tout n'est que catégories par nature. La vie de société a ses cases de damier, celles du damier de la nature diffèrent, mais elles coïncident d'une façon inattendue. Avant d'avoir bonifié sa conduite, M. Dur valait une place de concierge, une concierge travailleuse, dure, inconsciente, passionnée, bavarde et très tendre. Que deviendrait Mme Lafleur si elle s'améliorait par la connaissance de la Vérité Divine ? Mais voilà beaucoup de mots pour dire simplement : il n'y a pas de rapports entre notre situation et notre caractère.

« Je n'ai pas été incorrect ? il n'y a pas eu d'esclandre ? » disait feu Odon-Cygne-Dur. « Je suis poli... toujours, hein ? » dit la concierge en donnant son congé d'un air pincé à une pauvresse. Remarquez chez la concierge et chez le locataire : 1° cette grande affaire qu'est la politesse ; 2° cette inquiétude de gens qui ne sont jamais

sûrs de ce qu'ils ont dit ou fait ; 3° ce mot « esclandre » dans la bouche de mon défunt ami ! Il est probable qu'il était souvent la cause d' « esclandres ». Quand Mme Lafleur bat ses enfants, elle ferme les fenêtres, par crainte d'esclandre. Qui dit « ivresse » dit « esclandre ». Mme Lafleur se grise de vin par habitude. M. Dur se grisait de son bavardage, et hélas ! autrement aussi, pour rendre tout son effet sur une société. Leur avis à tous les deux est que la politesse a de l'importance, mais leurs actes ne sont pas toujours d'accord avec leur opinion parce qu'ils n'ont pas toujours le courage d'y faire attention. On ne peut pas être plus coquet que Mme Lafleur quand elle s'habille pour aller chez le commissaire de police ou que M. Dur quand il se déguisait en « homme chic » pour un dîner dans le monde. On ne peut pas être plus souillon qu'eux quand ils sont seuls. Voici qui explique l'idée qu'ils ont de la politesse : plaire ! ils aiment plaire, ils veulent plaire coûte que coûte. Il y a des gens qui ont de la politesse par réflexion morale : cela s'accorde avec la dignité, la tenue. M. Dur et Mme Lafleur veulent plaire : cela s'accorde avec leur dévouement, leur amabilité.

« Ah ! celle-là ! Ah ! celle-là ! tout de même, hein ? la boulangère ! je viens de lui prêter cinq francs. » C'est Mme Lafleur qui parle. « Des mufles ! disait M. Dur ! Ils ne viennent que parce qu'ils espèrent me prendre quelque chose ! J'ai encore prêté ce matin cinquante francs à ce salaud de Victor. » Ce sont des gens faibles qui se vengent avec la langue de n'avoir pas pu résister. Quand M. Dur est mort, on a beaucoup parlé de son dévouement, de sa tendresse, de sa fidélité, de son amabilité, de son héroïsme artistique. « Avec moi, c'est à la vie à la mort ! » dit Mme Lafleur. « J'ai les mêmes amis depuis dix ans ! » disait ce pauvre Dur. « Le petit Léon..., il aime bien mémère, est-ce pas, petit Léon, qu'il aime mémère ? » Et M. Dur : « Je l'adore, mon cher ! l'amour, pour moi, c'est une maladie qui vous met la

tête à la place des pieds et réciproquement. » Du locataire et de sa concierge qui n'a pas entendu ces mots ? « Il est bien aimable... elle a été très aimable... il n'est pas aimable. » Il est bien naturel quand on a le désir de plaire qu'on apprécie le même chez les autres ou qu'on leur reproche de ne pas l'avoir.

Quand M. Dur et Mme sa concierge ont un sentiment, ils s'y accrochent comme un naufragé à une planche. Il s'ensuit :

1° *Qu'ils exagèrent ce qu'ils ressentent ou les expressions qui l'exprimeraient.* Ainsi, Mme Lafleur « hait » Mme Chaîne. M. Dur « adore » un monsieur trouvé dans un salon hier soir. Pour que vous disiez comme eux, ils mentent : la médisance, par exemple, devient de la calomnie, et l'éloge du dithyrambe. Après la lettre citée, Mme Lafleur improvise des plaintes contre un locataire pour sauver sa place de concierge. M. Dur en aurait fait autant avant sa conversion. En causant, un homme convenable concède en toute justice des droits à son adversaire sur les siens pour que la discussion ne devienne pas dispute. Des concessions ! ah ! bien oui ! ne fallait-il pas que M. Dur plût ?... Alors, M. Dur trahissait ses opinions politiques, ou plutôt il les aurait trahies s'il en avait jamais eues : républicain avec M. X***, royaliste chez Mme Z***, anarchiste un jour, socialiste ailleurs. On l'a traité d'hypocrite, il est plutôt menteur par sentiment ;

2° *Qu'ils l'affirment sur un ton tranchant.* Mme Lafleur « n'admet pas » les retards au paiement des termes de loyer. Elle « n'admet pas qu'on parle mal à mémère ». M. Dur appelait « idiots » ceux qui n'écoutaient pas ses discours esthétiques, ses conseils paternels, ou bien il prenait cet air suffisant et vexé qui est le silence des dogmatiques ;

3° *Que M. Dur fut un héros et sa concierge une héroïne* en hommage à son mari mort, Mme Lafleur a cru héroïque

de jurer une éternelle viduité. Elle parle de ce serment. M. Dur a rencontré l'Art. Certains le croient, c'est par étroitesse d'esprit que, fasciné par cette nouveauté, il a préféré la misère et ses vices aux accommodements de l'art et de quelque carrière ; des désordres ternissent ces héroïsmes. Mme Lafleur aurait eu la même fascination ;

4° *Que M. Dur et Mme Lafleur sont « gaffeurs » et s'en punissent eux-mêmes.* Dans une compagnie, M. Dur déjeunait avec une dame, une dame de très mauvaise conduite. M. Dur ne pensa à rien d'autre qu'à cette dame pendant le repas et tant et si bien qu'il pensa tout haut, et sur quel ton. M. Dur se punit lui-même. Ah ! M. Dur, il prenait vite son parti de perdre ses amis « adorés ». Il y met autant de légèreté qu'il met de peine à faire leur conquête. Il ne reparut plus jamais chez ses hôtes. C'est ce qui a fait dire à son meilleur camarade : « Un jour, il vous lâchera en vous laissant une petite crotte dans la main ! » Comparez Mme Lafleur. Elle dit d'un couvreur tombé : « Il restera boîteux. Il pourra jamais se marier ! » A qui dit-elle cela ? à un infirme célibataire ! Ecoutez Mme Chaîne : « La concierge vous tourne le dos et c'est elle qui vous a causé du désagrément ! »

5° *Qu'ils sont coriaces étant très tendres.* On a accusé Mme Lafleur de n'avoir pas été sensible à la mort de son mari parce qu'elle était si heureuse de voir sa famille réunie qu'elle riait. « Quels beaux bronzes ! » dit M. Dur devant la photographie des victimes d'un volcan. Mais il pleurait au cinéma ;

6° *Qu'ils sont immondes quand ils ne surveillent pas leurs appétits et trop fins quand ils les surveillent.* Est-il vrai qu'avant son mariage Rose Lafleur ait été surnommée « le rat des fortifs » ? On raconte encore des ignominies sur la vie intime de feu M. Dur. Ces vérités n'empêchent pas la concierge d'être vexée quand on oublie de la saluer et M. Dur d'avoir passé pour un dandy. Souhaitons que

la conversion de M. Dur ait nettoyé sa vie jusqu'à sa mort qui est récente.

En tous cas, puisqu'il se confessait, il fallait bien qu'il vît l'horreur de ce qui est horrible. Il fallait nécessairement que l'examen qu'il faisait de sa conscience tous les soirs le débarrassât au moins du cynisme.

PREMIÈRE PARTIE

LA RUE GABRIELLE

CHAPITRE PREMIER

ALFRED

« Quand un enfant a des desserts dans son panier, on ne demande pas la cantine gratuite, disait la directrice de l'école, rue Foyatier.

— C'est-y un dessert une tablette ? Et un enfant malade encore !

— C'est le règlement !

— J'irai au commissaire, voilà, alors ! c'est-y poli de parler comme ça à une veuve de quatre enfants. Et ma nièce !

— Si l'enfant est malade, apportez un certificat.

— Alors, j'irai à Bretonneau. Vous avez donné des souliers à Brémontier, alors pourquoi que vous n'en avez pas donné à Alfred, alors ? Sans compter qu'Alfred, il n'est pas comme tous ces petits voyous effrontés. Là... eh bien, je préfère effacer la rancune ! je ne vous ai pas ennuyée, non ? alors !... »

Les sourires les plus agréables de l'alcool obtinrent ce qu'ils souhaitaient de la directrice, et les pleurs dans une autre visite.

Alfred était un jeune aristo. La garde-robe de M. Dur provoquait son admiration, ses livres, son écriture. Les repas préparés par sa mère lui en faisaient désirer de meilleurs.

« Oh ! j'en aurai la fièvre, disait-il un soir que M. Dur passait devant la loge de sa concierge. Faut-il qu'il en ait de la perversité celui qui m'a volé la montre, mais malheur à lui, je le tuerai froidement ! mon couteau dans

le cœur ! Quel enthousiasme, hein ! la montre de père ! Puisque c'est moi l'héritier... C'est bien pourquoi je suis digne d'avoir la montre par mon titre d'aîné, hein ?

— Monsieur Dur ! croyez-vous, hein ? si c'est possible d'avoir confiance dans ces petits gaspilleurs-là. Alice se sert de mes pantalons pour essuyer la vaisselle. Alfred a pris la montre de père pour la porter à l'école en cachette de mère. Quelle idée abracadabrante, hein ?... bien entendu y a un malin qui l'a enlevée. Ils ont si mauvais genre, ces galopins-là, si indélicat.... c'est-à-dire, évidemment... qui sait ? et mal aux dents comme j'ai... »

Alfred, pâle et verdâtre, les mâchoires serrées, met sa casquette et sa mère un châle noir.

« Quelle faiblesse de faire l'éplorée dans la rue comme ça ! Pourquoi faire que tu renseignes toutes les femmes de la rue ? non ! mais t'es radieuse quand tu accapares la place d'honneur.

— Faudrait-il pas que je fasse la douce, la sucrée ? Depuis quand est-ce que les enfants commandent, mal appris ? »

Ils contemplèrent les lieux clos qui avaient été témoins de leur malheur. Puis ce fut le commissariat.

« C'est encore vous, madame Lafleur ! dit M. Landrecies, commissaire de police de la rue Lambert. Vous permettez que je garde mon chapeau, j'ai des maux de tête. La tête travaille trop madame la concierge du 105, rue Gabrielle. Oui..., cette fameuse madame Lafleur, la grande coquette de Montmartre.

— Oh ! m'sieu le commissaire ! on ne se déteste pas, hein ? alors... voilà... eh bien, c'est Alfred, mon fils, l'aîné des cinq, qu'on lui a volé sa montre à l'école... A part la perte, c'est désagréable, puisque c'est la montre de mon mari. Ah ! ah ! ah ! j'en tombe des nues... c'est drôle, est-ce pas ?...

— Votre rire, madame, n'est ni très convenable, ni très intelligent. Quel âge a-t-il ? quatorze ans... et pas

encore décoré ! Quelle idée a germé dans votre cerveau, si je puis dire, de confier des montres de famille à des gamins. Ah ! je vous reconnais bien là. Vous êtes de celles qui ne sauront jamais mener leur barque. Enfin ! vous dites : à l'école de la rue Foyatier ! j'enverrai un de mes limiers demain matin : on terrifiera les enfants... poliment, bien entendu, le premier qui pleurera sera le coupable. Un policier est un confesseur dans l'appareil de la magistrature... »

Le lendemain, l'inertie de la classe ne fut pas ébranlée par les manières de cardinal du commissaire ni par son français épuré. Il enseigna l'horreur du vol et les pénalités qu'il amène.

« C'est Mahaut, dit le petit Brémontier.

— Appelez-moi « monsieur le commissaire » !

— Il sait l'heure mieux que la toquante à Lafleur, celui-là ! dit Mahaut de sa place. Penses-tu, malin ! va.

— Je suis pas agressif, Mahaut, dit Alfred, mais prends garde que je m'installe pas, car je te fais ton affaire, et sans commissaire, t'as compris. »

Mahaut conserva la plus sympathique figure d'enfant pâle jusqu'à l'apparition de sa mère · elle apportait la montre découverte dans une doublure. Mme Lafleur pardonna à Mme Mahaut avec ses plus aimables sourires : ses pauvres enfants payèrent en rebuffades cette générosité et tout le quartier la connut avec ses plaintes. Alfred, Brémontier et Mahaut furent ennemis quelques jours.

Cet incident décida Mme Lafleur à solliciter une place pour Alfred comme s'il l'avait montré impropre aux études scolaires. Louis Lafleur, son époux, avait été employé par l'Administration du Gaz. Cette Administration conserve avec les veuves de ses employés une partie des rapports qu'elle avait avec eux : « Le Gaz me donne cent francs par an ! disait la veuve à la blanchisseuse de la rue Drevet. Cent francs, c'est vite consommé ! Bien entendu que ça ne suffit pas, mais le jour où c'est en train

de tomber, on se rabat dessus illico et tant pis ! à la débandade ! En supplément, il y a le coke à prix réduit. »

M. Roche, le caissier du Gaz, regardait volontiers Mme Lafleur.

« Chère madame Lafleur, le compte est exact, je vous en assure. Qu'est-ce que vous attendez si patiemment. Puis-je vous être agréable ?

— Eh bien, alors, voilà ! c'est pas la peine d'embrouiller les fils par soi-même. C'est pour mon Alfred, l'aîné des quatre... des cinq, en comptant ma nièce... Na ! j'aurais voulu le placer ici comme père, s'il y avait eu moyen de moyenner les circonstances à tout hasard, comme on dit. La ! vous ne m'en voulez pas ? on est bons amis, hein ?

— Ma foi, oui !... Faudrait désigner l'enfant à M. Lang. C'est lui que ça intéresse. Soyez persuadée que je lui en parlerai avec des paroles prévenantes, comme il faut. Comme je vous comprends, madame Rose, comme je comprends votre nature au fond ! Je vois M. Lang à midi et à six heures dans le métro, il m'a même convié à sa table de famille. J'ai une influence prépondérante sur lui. Ici, nous sommes tous intimes, le Gaz n'a qu'un seul cœur pour tous ses employés. Est-ce que le petit a son certificat d'études ?

— Ah ! oui, alors ! et du supplément par lui-même ! Une belle écriture ! et paisible, et raisonnable, pas charivari pêle-mêle comme les autres. Il est dans son coin tranquille, à lire des journaux de gosses. C'est le meilleur de la bande... et puis poli, vous savez ! pas inconvenant ! »

Le respect des formules de politesse est, avec celui de la mort, le dernier qui reste à notre époque sans respect. Mme Lafleur fait, de la politesse, un argument à son profit dans les discussions de la famille : « Sale ivrognesse, dit Alfred à table, dis donc que tu le gardes pour toi seule, le vin. — Et d'abord, tâche d'être poli, hein ? » répond la mère.

Ce fut un jour de fête que celui de la première paye

d'Alfred. On avait projeté une soirée de cinéma et un dîner de viande. Mahaut y fut convié : le petit voleur de la montre était devenu le meilleur ami de la maison.

« Eh bien, alors ! le voilà un vrai homme, et bien gentil pour mère, là, disait Rose Lafleur. Il apportera son argent tout tranquillement, alors je m'arrangerai pour lui fournir ce qu'il lui faudra sans chicanes : c'est juste ! il faut être juste pour réconcilier tout le monde.

— Donne-moi quarante sous sur ma paye. Veux-tu me donner quarante sous ? c'est facile !

— Voyez comme il est contrariant, tout de même : on prend plaisir à le cajoler délicatement, et voilà qu'il faut se gendarmer tout de suite pour des caprices. Et moi, alors ! cochons d'enfants ; il faut que je vous nourrisse et tout, et tu veux encore quarante sous *tous les dimanches*. Qui sait si tu ne les aurais pas eus et en excédent même, mais tu ne les auras pas, na !

— Je n'accepte pas les économies avec mon argent. J'ai quatorze ans, je veux jouir de la vie : tu ne comprends pas les jouissances de la vie, eh bien, pour moi, c'est l'essentiel : d'abord, pourquoi que tu ne me donnes pas la montre de père ? je suis l'aîné, je suis l'héritier.

— Tout pour toi, c'est ta nature, dit Maurice ; je cherche à comprendre pourquoi je ne suis pas autant l'héritier que toi !

— Ce qu'il a du toupet, celui-là, dit la mère. Tu ne travaille pas, toi... tu ne rapportes rien à mère.

— Pourquoi ! dit Alfred, je vais te fixer, et vivement, parce que t'es bâtard : c'est navrant, mais c'est une commission de Mme Nave à ton adresse, c'est moi le câblogramme. Mère s'est occupé de ta naissance en se divertissant avec l'ancien propriétaire, à preuve qu'il envoie trente francs par mois pour toi. Si le nouveau propriétaire savait ça, il serait jaloux, pas, mère ? La montre est à moi, elle est pour moi, et ça ne m'effraie pas de veiller à la conserver. »

Ces paroles, que par les fenêtres, M. Dur entendait dans son rez-de-chaussée, le faisaient pleurer. Il se souvenait qu'une scène toute pareille à propos de dizaines de mille francs l'avait fait rire jadis chez des bourgeois cossus. La famille était aussi peu chrétienne que celle-ci, les enfants avaient vingt ans.

« Mme Nave ! oh ! celle-là ! Oh ! celle-là ! elle déblatère contre moi parce que Léon lui a chipé une tablette ! Alfred ! je te jure sur la tombe de ton père, devant l'écriteau en bois, que c'est pas vrai.

— C'était ton droit. J'approuve les jouissances de la vie.

— Alors, quoi ! tu prends mère pour une de ces femmes qu'on trouve dans la rue. L'ancien propriétaire, pourquoi pas le nouveau aussi ! Et puis quand même ? Ah ! j'ai eu jolment tort de ne pas y aller quand il me faisait la cour... Dieu sait que j'ai eu assez d'occasions de me remarier, si c'était pas pour vous, cochons que vous êtes ! mais je vous mettrai en pension et je prendrai quelqu'un : je m'en fous de Mme Nave. Ce n'est pas la peine de tomber sur moi parce que l'ancien propriétaire me donne trente francs : c'est sa charité, comme tout le monde, ou l'équivalent... Viens m'embrasser, Maurice ! »

Maurice tourne vers la concierge, sa mère, son beau visage rouge de honte et ses jolis yeux : il quitte brusquement la table et la maison. Il n'y devait revenir qu'après deux jours de vagabondage et de faim.

Trois litres de vin mettaient des pleurs dans les yeux de Rose Lafleur et des ardeurs dans ceux de Mahaut et d'Alice. Pauvres enfants auxquels l'école n'apprend pas à réfréner leurs instincts et que les exemples encouragent au contraire.

« Tiens ! la voilà la montre de père, dit Mme Lafleur, et surtout tâche de ne pas la casser. Ah ! bien ! voyez-vous ! tout le monde est content. Je ne suis pas chienne, moi ! Ah ! non, alors ! si on savait... Faut pas la vendre, tu

sais, mets-la chez « ma tante » si tu veux, mais la vends pas ! »

Le succès d'une tentative enhardit le jeune employé.

« Ça m'emballe pas le bureau ! les petites bonnes gens sont bien là, mais moi, pas du tout. Ça sent la perfidie là-dedans ! et puis l'air du bureau est écœurant : c'est à donner la fièvre ! Ah ! si j'avais une bicyclette ! vois-tu les courses rapides, Mahaut ? hein ? plus de tristesse ? ohé ! la grande vie ! excelsior !

— Comment ? ah ! non, alors, je ne donne pas de bicyclette. C'est les galvaudeux, les voyous qui ont des bicyclettes, comme les enfants de la concierge du 13. Tu ne reprends pas un peu de gigot, Alfred ? Oh ! que c'est bon le gigot !

— J'agite la question froidement. J'aurais une bicyclette que je la prêterais à Mahaut tant qu'il voudrait toute la semaine ponctuellement, puisqu'il veut faire du journalisme.

— Il y a une occasion de bicyclette rue Lavieuville, cent vingt francs, payable trente francs par mois, chacun peut en payer la moitié, dit Mahaut.

— Mère, tu me donneras quinze francs tous les mois pour payer ma part.

— Des bêtises ! c'est pas la peine de compter sur la bicyclette, Alfred ! je ne vais pas travailler pour te payer des caprices, n'aie pas peur.

— Et moi ! je vais mettre mes journées à la disposition du Gaz uniquement pour que tu fasses des économies avec mon argent. Ce serait trop commode ! Je veux mon argent définitivement à moi.

— C'est toi qui cherche la chicane, Alfred ! on est tranquille, c'est lavé par terre, j'ai reçu l'argent de l'Assistance publique hier : faut que tu déranges tout pour la débâcle ! oh ! la ! la ! la ! la ! la ! quel mic-mac.

— Allez ! remets-moi en mains propres tout l'argent

que je t'ai donné hier. Je vais foutre le camp d'ici ! je veux du gigot tous les jours !

— Alors, rends-moi la montre ! c'est pas la peine de donner des montres à un hurluberlu comme toi. Allez ! allez ! rends-la ! je suis bien bonne de me priver pour vous autres.

— Rends l'argent ! haut les mains ! on va la fouiller, Mahaut !

— En voilà une manière de demander ! tâche d'être poli ! »

Alfred rendit la montre, mais Mme Lafleur ne rendit pas l'argent parce qu'elle avait payé le dîner. Pour conquérir le porte-monnaie, le fils violenta le tablier et les poches de la jupe. Les deux plus petits, Léon et Mariette, ne se retenaient pas de hurler. Mahaut consolait Alice. Les locataires se servaient des fenêtres pour échanger des appréciations.

« C'est abominable ! elle n'est pas juste ! elle n'a pas droit de maltraiter ses enfants ! disait la fenêtre de la mendiante naine, Mlle Virginie, quel bon cœur voulez-vous attendre d'une ivrognesse.

— Le principal, là-dedans, c'est la brouillasserie, disait une Italienne, une brave femme trompée par son bellâtre de mari. Il y a de quoi rire. Je ne lui reproche pas de boire, c'est la nature, il faut y aller selon la nature, mais c'est la brouillasserie qui est drôle !

— Le fils a droit à son argent, disait Mme Chaîne, la tailleuse. L'argent est l'argent, le reste est de la camelote. Elle a son magot, allez ! elle ne fait pas d'embarras pourvu qu'elle l'arrondisse, et encore ! et encore !

M. Dur se demandait, durant ces abominations, s'il n'avait pas eu de torts envers ses parents jadis. Il se résignait douloureusement à ne pas intervenir ; pour certaines conciliations chez Mme Lafleur ses tentatives avaient tant de fois été vaines qu'il était découragé.

Alfred et Mahaut s'en allèrent. Le soir, Mme Lafleur,

qui n'avait pas remarqué les clins d'œil des deux complices, pleurait son fils, sa bourse et la montre qu'elle ne retrouvait pas pour la remonter.

Le lendemain, le commissaire de police disait devant Mme Lafleur :

« Curieux !... curieux !... quels sales gens que ces gens-là ! et ça se multiplie en révérences pour jouer aux grands seigneurs. Quelle mentalité ! alors, vous portez formellement plainte contre votre fils. Vous êtes constamment en conflit avec votre famille ! Allons ! soyez brève !

— J'aime mieux que vous le mettiez dans une maison de correction et voilà ! puisqu'il ne veut pas suivre mes conseils.

— Inutile de vous dire qu'il va falloir un jugement du tribunal. Je ne m'occupe de l'affaire que comme ambassadeur. La maison de correction pour une montre, bigre ! c'est raide ! vous êtes d'une méchanceté effrayante. Considérez que ce garçon ne laissait rien à désirer auparavant, que c'est un petit garçon très sympathique et que vous êtes sa mère. Il m'est douloureux de constater que vous détruisez violemment son avenir. Je n'ai malheureusement pas à vous faire un tableau enchanteur des fréquentations qu'aura M. votre fils dans une maison de correction.

— Eh bien ! alors, c'est entendu ! je cède, je retire ma plainte. Pauvre Alfred, mais c'est lui la cause, monsieur le commissaire.

— Vos pleurs ! vos pleurs ! je ne goûte pas du tout, je n'apprécie pas du tout ces comédies. Quelle mentalité ! Et l'ami de M. votre fils ? le nommé Mahaut ? portez-vous formellement plainte contre lui ? il est son complice dans le vol de la montre.

— C'est déjà trop de dérangement pour vous, monsieur le commissaire.

— Alors, vous auriez pu me dispenser de votre geignante visite !

— Si Alfred revient à la maison comme Maurice, alors ce n'est pas la peine de garder rancune pour la montre. Là ! tant pis ! oh ! la ! la ! la ! la ! la ! quel mic-mac ! bien ! bon ! bien ! enfin, espérons ! espérons toujours ! espérons ! espérons encore ! Quelle bonne mère je suis, hein ? Il y a encore ma fille, Alice ! vous la connaissez bien, Alice ! non ? elle rôde assez par là pourtant ! une espèce de propre à rien ! une grande molle ! oh ! celle-là ! oh ! celle-là ! j'ai beau taper dru sur elle, me rabattre dessus tant et tant ! elle ne dit rien et elle me chipe tout ce que j'ai. Et puis, elle est sale, elle ne repriserait pas une paire de chaussettes. Enfin, elle lave la vaisselle avec mes pantalons ! oh ! à la voir, non ! elle n'a pas l'air si paresseux que ça ! Trouver du plaisir à lire des journaux de gosses à deux sous ! si c'est possible de jeter l'argent par les fenêtres pour des bêtises pareilles. Ça ne vous dérangerait pas que je vous l'envoie : j'aime mieux vous l'envoyer pour qu'elle suive vos conseils, petit à petit : elle aura le temps de réfléchir. Oh ! la ! la ! si vous saviez... je voudrais tant savoir où est passé Alfred. »

Elle alla trouver les employés du Gaz, moins pour constater l'improbable présence de leur jeune collègue que pour le faire de la réalité de son malheur. Et puis, la comédie dont elle ne se priva pas était une consolation. Elle retint ses larmes : le sourire apitoyé de la mère indulgente aux fugues de la jeunesse lui parut plus élégant. Ses plaisanteries douloureuses ne rencontrèrent que de brèves paroles administratives. A son retour, rue Gabrielle, Mme Marcellin, qui conservait à Paris les mœurs apprises aux champs, malgré son dédain pour l'ivrognesse, condescendit à lui donner de mauvaises nouvelles de son fils parce qu'elle-même en avait d'excellentes du sien. Mlle Vialard, la mercière, l'avait vu sortir d'un hôtel rue Berthe. Mlle Vialard craignait autant de se faire un ennemi d'Alfred, en répétant ce détail à la mère, que de la mère en ne le répétant point. Pourtant, par goût du

roman, elle dit que le colportage des journaux faisait vivre dans une chambre Mahaut, Alfred, et une Juliette. Ils occupaient la chambre 13, à l'hôtel du n° 12, rue Berthe.

Mme Lafleur les trouva dans un lit sans en paraître émue : la concierge n'a jamais qu'une idée à la fois :

« Je te demande pardon de te déranger. Tu es libre, puisque tu gagnes ta vie... dans le journalisme... tu vois que je sais, hein ? la bicyclette et tout... Alors, ça te serait égal qu'on dise pis que pendre de mère : que ses enfants partent parce que je ne vous donne pas à manger, et tout ça ? »

Ses larmes ne l'empêchaient pas d'ajouter :

« Je te promets que si tu reviens, je ne te parlerai de rien... Ah ! bien, voyez-vous, je n'ai pas de rancune.

— Mère ! je te le dis froidement, je suis triste de te voir ennuyée, mais j'ai pris une résolution, et ce n'est pas par perversité, comprends-le bien. J'acceptais très facilement de payer ma part de dépense, je ne suis pas égoïste, enfin ! tu m'as dégoûtée en disant des mensonges, je n'aime pas les mesquineries, je suis indigné de tes mensonges. Non ! et puis, mettre mon argent à la Caisse d'Epargne, non ! embrasse-moi, et puis va-t'en ! Mon Dieu ! que la vie est sotte !

— Alors, tu m'abandonnes dans mon coin ! et Léon qui est si mignon ! et Mariette qui t'aime tant ! et Alice ! et ta cousine Angèle !

— Il se passe quelque chose de navrant ! Eh ! bien, vous êtes très bien là ! pourquoi supposer que je suis un égoïste, un pervers comme le fils de la concierge du 13. Je veillerai sur vous, je m'occuperai de vous. Mais pas de chantage aux larmes, hein ? oh ! que c'est angoissant.

— Il y aura toujours du boniment, ça c'est vrai ! moi qui l'aimais tant quand il était petit.

— C'est possible ! je trouve ridicule d'aimer les enfants. Pourquoi faire ? tiens, Mahaut ! voilà une femme qui

s'emballerait sur le premier petit mendiant de la rue et qui n'est pas foutue de donner quarante sous de gratification le dimanche à son fils.

— Si la dame qui fait semblant de dormir là a des enfants un jour... Dame ! il faut les prendre comme ils viennent... elle saura bien que ce petit monde-là n'est pas toujours aimable ni poli.

— J'ai un enfant, madame.

— Quel âge qu'il a ?

— Huit mois !

— Il est en nourrice, probablement. Eh bien ! en voilà pour quatre ou cinq ans de tranquillité.

— Non, madame, il est chez ma mère.

— Les mères sont bien bonnes !... et voilà la bicyclette ! Alfred, qu'est-ce qu y dirait père de te voir déjà un peu comme ça avec une bicyclette, une femme, en hôtel et tout à l'abandon. Je travaille, moi ! enfin, espérons !

— Qu'est-ce qu'y dirait père ? pourquoi ?

— Bien, bon ! mais ne fais pas des yeux comme ça. Ecoute, j'ai à te dire une vraie et grande chose, alors... c'est entendu que si tu reviens à la maison, tout est réparé ; je préfère ne pas porter plainte pour la montre, sans compter que le Gaz te reprendra comme c'était depuis un mois. J'ai dit que tu étais en voyage pour un deuil de famille, alors ils ont été très aimables.

— Y a pas un mot de vérité dans cette femme-là.

— Qu'est-ce qu'y dirait père que tu dis que ta mère est menteuse ?

— Oui ! qu'est-ce qu'y dirait père, de te voir dans ma chambre de jeune homme, venir faire la gentille avec Juliette ? de te voir me pousser à bout que c'en est écœurant quand je ne suis pas en défaut, vu que je veux payer ma part des frais de la maison ? Qu'est-ce qu'y dirait que tu introduises le commissaire dans toutes nos affaires d'une façon absolue et contre moi, ton fils, Alfred,

dans le cas de la montre. Elle est au Mont-de-Piété, la montre ! je n'ai pas honte, ni peur de le dire.

— Ça te sera égal, alors, que je prenne la reconnaissance : tu ne perdras rien puisque je la retire avec mon argent. Ah ! bien ! voyez-vous ? ce que je suis gentille, hein ? vous ne vouliez pas me croire... Tu vois que je me venge pas, n'est-ce pas ? »

L'œil de la mère prête à ravir la reconnaissance, avant qu'on fût levé du lit, inspectait les murs et les meubles ; la main de Mahaut la retirait de l'oreiller.

« On vous la vend cinq francs au plus juste, madame Lafleur. »

Mahaut se fût repenti de n'avoir pas tiré d'une situation autant d'argent que les plus malins eussent pu le faire.

Mme Lafleur avoua avec un sourire mondain ne posséder que trois francs. Alfred hésita, mais le respect humain l'emporta sur la piété filiale : il se tut devant Mahaut.

Mme Lafleur revint à l'hôtel avec cinq francs, puis chez elle avec la montre.

Le lendemain, Mme Lafleur se débarbouillait ou essuyait des larmes. La porte et la fenêtre de la loge étant ouvertes, on apercevait au-dessus du mur d'en face le Sacré-Cœur et des bosquets, dômes étagés de pierres et de verdures. Parut un homme tassé dont le ventre dominait le pantalon dans une chemise sans col, et le chapeau de paille, une grosse moustache noire.

« Une nommée Lafleur (Rose), au 105 : vous avez ça ici ?

— Quoi c'est que vous me voulez ? fait la concierge sans cesser d'astiquer son teint pour lui rendre l'éclat que l'alcool ternit. »

Un regard l'invite à clore porte et fenêtre.

« Qu'est-ce que c'est encore ? oh ! la ! la ! la ! la ! la !

— En résumé, tout ce que je peux vous dire, c'est quc vous avez un fils qui n'est pas bien magnifique, car il

paraît qu'il a volé une montre : un nommé Lafleur (Alfred), domicilié au 12 de la rue Berthe.

— Premièrement, quelle montre qu'il a volé, alors, Alfred ? c'est-y la mienne ? probablement !

— Tant qu'à votre fils, cependant, une conversation a été entendue derrière le mur de la chambre, et tant qu'au nommé Mahaut également, et tant qu'à la fille Varicourt. Je n'ai pas beaucoup de détails, mais il résultait de cette conversation que ce trio, plutôt peu intéressant, avait entre les mains une montre. Sous ce rapport, ils ne pourraient pas l'avoir achetée, car c'est une montre en or, et ils doivent toujours deux semaines au propriétaire de l'hôtel.

— Bien ! bon ! bien ! bon ! alors, pourquoi que vous vous rabattez sur Alfred comme ça ? de quoi vous vous mêlez ?

— J'espère que vous connaissez ce papier-là ? je vous souhaite de répondre poliment pour éviter des difficultés. C'est tout ce que je puis vous dire.

— Je suis une illettrée.

— Service de la Sûreté. Agent 393. Chaque propriétaire d'hôtel a une carte également dans ce quartier. La femme qu'on a volée a trouvé le moyen de savoir... elle a fait une démarche le matin à l'hôtel, mais ils s'en fichaient pas mal ! la montre était loin, car il paraît qu'elle n'a attrapé que la reconnaissance du Mont-de-Piété.

— C'était moi ! croyez-vous, hein ? ainsi, je suis bien rassurée sur Alfred, car je ne porte pas plainte sur Alfred ! Ah ! non, alors ! je voudrais bien savoir qui porte plainte sur Alfred.

— Tant qu'à ce que vous affirmez, je ne sais pas, mais tant qu'à la plainte, tout ce que je puis vous dire sous ce rapport, c'est que je peux saisir le Procureur de la République, au nom de la Société, comme on dit, celui qui a pris l'objet fera cinq ans dans une maison de correction, et en plus les complices également Cepen-

dant, je crois qu'on arrange les affaires de temps en temps, mais alors il faut casquer.

— Ah bien ! par exemple, si je me doutais !... c'est moi ! c'est moi qui suis allé chercher la montre de père que j'avais prêtée à mon fils pour la faire réparer. Ainsi ! à part la plainte, vous ne me racontez rien de nouveau. Sans compter qu'elle est belle ! Je préfère vous la faire voir. Tenez ! elle est toujours dans le buffet.

— Tant mieux ! quoi qu'il en soit, je vais la conserver comme pièce à conviction. Vous n'aurez qu'à la redemander, elle ne sera pas salie ; il ne lui sera fait aucun mal.

— Quel toupet, hein ? Hé ! madame Chaîne ! un agent tout de suite ! je suis forcée d'aller au commissaire encore, alors ! »

La connaissance des relations des bandits à cartes jaunes dont se sert la Sûreté et des honnêtes commissaires de quartier n'eût pas mieux servi Mme Lafleur que l'habitude qu'elle avait d'invoquer ces fonctionnaires. L'inconnu abandonna la loge et la montre.

Il revint le lendemain.

« Pour ce qui est de la montre, je ne sais pas si on en tiendra compte, mais quoi qu'il en soit, Alfred Lafleur a volé une bicyclette rue Lavieuville. »

Rose Lafleur était dans une détresse qui tenait moins à la nouvelle qu'au mystère du messager. La présence de la police trouble les consciences les plus pures, et Mme Lafleur n'est sûre jamais de rien, pas même de sa conscience.

« Eh bien ! alors, voilà ! j'irai voir Alfred et je saurai tout petit à petit. Oh ! à sa mère... Alfred ! c'est mère !... il n'y a que mère... Venez demain après-midi et une visite sérieuse alors, pas en coup de vent : j'aurai peut-être à vous dire bien des petites choses ! »

La chambre d'Alfred était pleine de la fumée des cigarettes et le lit qu'il occupait seul, de leurs cendres.

« C'est-y vrai, alors, que tu as volé la bicyclette ?

— C'est Mahaut !

— Tu vois maintenant ce que c'est de ne pas suivre les conseils de mère... Tu n'avais qu'à rester avec mère... Il y a une espèce d'homme de police qui me met à l'envers tous les jours, rapport à toi. Allez ! au lieu de vivre de tous ces mics-macs, reviens à la maison, le temps d'arranger les choses et, si tu aimes mieux après, tu partiras alors...

— Ce serait prudent... je réfléchis... il faut uniquement que je voie l'homme par mes yeux pour avoir une certitude, et vivement.

— Merci ! il peut te forcer à mettre les menottes !

— Voyons, mère ! ou bien il y a un mandat d'arrêt... où est mon faux-col ?... contre chacun de nous, ou bien il n'est question que de renseignements à prendre, d'opérations de sous-marins comme au cinéma... je veillerai...

— Il viendra à la maison me chicaner tout à l'heure. Dans tous les cas, ce n'est pas la peine de te faire de la bile pour Mahaut. Tant pis ! c'est déjà trop de toi. »

Une heure après, l'inconnu commençait ainsi avec Alfred qu'il avait voulu isoler :

« J'ai été envoyé pour m'occuper d'un vol de bicyclette qui a été commis rue Lavieuville, mais cependant, vous comprenez ? moi, je m'en fiche pas mal et, en plus, j'espère que je pourrai vous sauver, mais il faudrait... vous n'avez qu'à avouer tout ce que vous avez vu sur le vol de la bicyclette pour vous tirer d'affaire.

— Je n'accepte pas que vous me sauviez, moi ? je ne suis pas en défaut ! si j'étais en défaut, quel intérêt auriez-vous à me sauver ? La perfidie et la malice me dégoûtent. Je vous demande la raison de votre conduite, méthodiquement.

— Oh !... oh !... oh !... quel chien de caractère vous avez ! vous n'avez pas peur des gendarmes, vous ! mais ils vont vous mettre les menottes comme aux autres et, en plus, ça ne sera pas long, alors vous aurez peur, oui !

— Est-ce que je peux supposer que la police arrête les innocents, comme au cinéma, alors, c'est navrant !

Finalement, Alfred dit comment la bicyclette avait été volée par Mahaut et comment lui l'avait ignoré. Il avoua qu'il avait pris et enga é la montre de sa mère, que son intention était de l'échanger contre une bicyclette.

— Heureusement que vous avez vidé votre sac ! prenez garde, maintenant, de me dire carrément où est Mahaut ?

— Je ne m'occupe pas de Mahaut.

— Tant qu'à Mahaut, si vous ne jabotez pas, c'est vous que j'arrête.

— J'ai la certitude de ma conscience.

— Tant qu'à vous, ça va relativement assez bien, mais cependant, au sujet de Mahaut, je vous retrouverai toujours, sans aller bien loin. Soyez demain soir rue Clignancourt, au coin de la rue Ramey, avec votre acte de naissance. Vous prendrez un verre avec moi, c'est plutôt plus agréable, hein ? Combien gagnez-vous dans le journalisme ?

— Dix francs.

— Vous avez bien quelques petites économies ? non ? eh bien, tant qu'à votre mère, elle en a ?

— Je ne sais pas. »

Ils cessèrent de parcourir la rue Gabrielle devant le numéro 105, où l'inconnu entra seul.

— Madame, sous le rapport du vol de la bicyclette, votre fils a fait des aveux : on lui fera fabriquer des chaussons de lisière pendant cinq ans, ou plutôt, je crois qu'on pourra arranger ça si vous êtes raisonnable.

— Je pense qu'on est des amis maintenant vu les circonstances, n'est-ce pas ? Venez par ici, vous serez au frais. Excusez, hein ? le lit n'est pas fait ! je suis sans gêne, hein ? ici, on fait la cuisine, la lessive, tout, hein ? on mange, on boit... tout, hein ? Le vin est à votre disposition, vous pouvez vous rabattre dessus ! »

Elle le regarda vider un litre en souriant. Il la regardait sourire sans l'imiter.

« Je vous parlerai directement au sujet de votre gosse. Donnez-moi votre montre en or, et je le sauverai tant qu'à la justice.

— Ah ! par exemple ! ça, non ! je préfère qu'il aille en jugement.

— Eh bien, pour solde de tout compte, donnez-moi dix francs ! »

Elle les donna.

« Pour frais de dérangement et pour frais de procédure, en résumé, je trouve que vous pouvez me donner encore vingt francs.

— Monsieur Dur ! monsieur Dur ! est-ce que vous êtes-là ? »

M. Dur est juste. Il sait combien de fois il a eu recours aux voisins dans sa vie, ne sachant même pas fermer une malle sans aide ; il accourt et trouve seule Mme Lafleur qui lui conte son aventure.

— J'irai avec Alfred ce soir au rendez-vous de la rue Clignancourt. »

M. Dur aurait reconnu la profession à l'allure et l'homme à la profession.

« Bonsoir, mon ami, dit M. Dur, alors ! qu'est-ce qu'il a fait Alfred Lafleur ! Ah ! oui, votre carte ! bon à savoir, agent 393 ! Est-ce que vous connaissez M. Coradel, non ? eh bien, je lui parlerai de l'agent 393 et de la montre de ma concierge. Je prends l'apéritif demain avec le commissaire de la rue Lambert. Tenez ! le voilà, Lafleur ! voulez-vous être assez aimable pour lui remettre les dix francs que sa mère vous a donnés hier. Voilà qui est bien ! Bonsoir, mon ami ! »

Mme Mahaut a payé la bicyclette. Quant au policier, on ne l'a plus revu.

CHAPITRE II

L'ONCLE GEORGES

— Tu sais pas jouer à la marelle, dit Mariette. Regarde ! on fait des jolis petits traits blancs sur la cour, et puis on écrit gentiment « égout » en bas, « ciel » en cercle, et puis, là, on peut mettre Marseille, Sibérie, Prusse, Mexique... ce qu'on veut. Moi, je sais écrire, Alice ne sait pas... à quatorze ans !

— La maîtresse a dit que ceux qui ne savent pas écrire deviendront des bandits : c'est ceux qui vont sur les toits au cinéma pour voler dans les maisons, dit une petite voisine. Alors, tout le monde sera bandit ici. A treize ans, plus moyen d'apprendre, faut donner la becquée aux autres.

— Ah ! le cinéma ! c'est bath ! brave cinéma ! c'est vrai que c'est des morts qui marchent dans le cinéma ? »

A l'étage, la mendiante naine soulève les chiffons de sa fenêtre et de son manteau.

« C'est abominable ! vous n'avez pas le droit d'amener toute la racaille du quartier. A cinq pour empoisonner les locataires, ça n'est pas assez ! attendez donc : ça n'est pas fini ! je vais le dire à ta mère, Mariette, que tu salis la cour. Oh ! quelle maison ! eh bien, non ! ça ne se passera pas comme ça !

— Pour ce qui est de la cour, mademoiselle Virginie, dit l'Italienne au premier en face, il est bon de dire qu'elle ne peut pas être plus... fantastique qu'elle est... enfin !... les choses iront comme elles voudront...

— Eh ! la fille là ! sale Italienne ! va donc te marier

avec ton individu dans ton pays, gens à couteaux ! est-ce que je vous parle à vous, macaronis ! vous venez empoisonner les travailleurs, fainéants que vous êtes.

— La naine ! eh ! petite main ! poupée ! la poupée ! hurlent les enfants que leurs cris font sauter.

— Mariette ! Léon ! avec ces petites querelles mesquines, on brûlerait la maison. Tout compte fait, c'est une pauvre vieille qui a des infirmités, dit Maurice.

— Maurice est raisonnable, dit Mlle Virginie, lui ! c'est un garçon de conduite ! tu réussiras, Maurice ! bien que tu n'aies pas de religion. »

Mariette pousse un caillou du pied et ses cheveux des deux mains.

« Le bon Dieu ! ah ! ah ! ah !

— Oh ! la sale grognasse ! dit, du rez-de-chaussée, Mme Chaîne, qui, dans une lettre que M. Dur écrivit, notifiait à un ministre d'Etat le souvenir quinquagénaire de leurs relations et sa misère présente.

— La Mouche ! elle ne te donne que quarante sous par jour pour m'insulter, c'est pas assez ! Oh ! c'est un beau métier que tu fais-là ; frapper des coups dans le mur pour empêcher de dormir une honnête fille la nuit. Elle démolirait bien la maison, la communarde. Mais, laissez faire ! j'aurai ma revanche ! tu crèveras subitement. Dieu est juste. Je serais bien étonnée qu'Il abandonnât les siens. Quand j'habitais les Champs-Elysées, je communiais quatre fois la semaine.

— Le diable t'a mis le grappin dessus : il ne te lâche plus, dit Mme Chaîne.

— J'étais simplement mise, mais coquettement : la commodité et la qualité. J'en ai trouvé des occasions de mal faire : je préférais mon devoir. Eh ! la fille qui fume ! vous n'avez pas le droit de rire. La comtesse Ferynski m'a poursuivie pour me faire enfermer dans un couvent : le fiacre attendait et le cocher ! »

Les exclamations de l'accorte concierge annoncent son retour à ses enfants et l'heure du déjeuner à M. Dur.

« Ma clef est bouchée ! non ? peut-être ? non ! à tout hasard, on peut dire que c'est encore Mlle Virginie !

— La pipelette ! sale race ! vous avez le malheur sur vous, la pipelette, oui ! il n'y a rien à faire avec vous, vous n'êtes jamais là !

— Quand on ne travaille pas, on se met une ceinture contre le ventre. Et mes gosses !

— Des fruits ! des desserts ! ça vous contente comme un personnage de marque ! mais à vos pauvres enfants, vous ne leur donnez que des ordures ! les pauvres enfants !

— C'est entendu, allez ! c'est bon ! je vous promets qu'ils ont bien à manger.

— Faites la douce, oui, ma vieille ! on sait bien où vous allez le soir ! ivrognesse ! attendez donc, ça n'est pas fini. La femme du propriétaire saura tout et la concierge perdra sa place. Vous n'avez pas le droit d'insulter une pauvre malade de soixante-dix ans, pourriture ! je suis saine de corps, moi !

— Ça va bien ! oh ! »

Quelle patience a la concierge ! N'étaient la gourmandise d'alcool et de chair et certaine brutalité immonde, la concierge serait une sainte martyre, n'étaient la colère, le désordre, et cœtera, et cœtera.

La rue Gabrielle n'est pas un quartier moderne. Ses villas à terrasses lézardées semblent construites pour le repos : des travailleurs bien pauvres les habitent. Les savates des vieilles, les piaillements d'enfants autour de l'arbre qui cache l'Est de Paris, un jouet oublié contre le mur du jardin suspendu qui la sépare du Sacré-Cœur de Montmartre, le passage difficile et remarquable du grand Béquillard ne sont point les signes de l'activité commerciale. Les mêmes escaliers qui séparent la rue Gabrielle de la vallée parisienne le font aussi à leurs sommets des accès larges qui mènent les voitures industrielles et

les autos en haut de la Butte, de sorte que la présence quotidienne d'un camion de laitier et celle plus rare d'un fiacre automobile étonneraient les habitants s'ils ne connaissaient le détour de la rue Berthe et l'habileté virulente des conducteurs de véhicule.

Les amis qui visitent M. Dur dans ce nid d'aigle ont confronté leurs souvenirs de Naples avec celui qu'ils en en ont gardé. Pourquoi Naples ? la rue Gabrielle est chaste, monacale et laborieuse : la réputation de désordre qui est celle du pavé napolitain n'est pas méritée par le sien. Pourtant, un mari trompé y a jeté dans une fureur légitime, par une fenêtre, une armoire à glace et son contenu. Pourtant, les traces laissées par des maladies sur le visage de dames paisibles attestent que leur passé fut plus vivant que leur allure actuelle. Pourtant, les hommes de la police ont attendu au bas des chambres meublées ceux à qui le charbonnier les loue et, jusque dans la maison de M. Dur, une dame Sevet qui nourrissait charitablement les enfants de sa sœur du produit de ses vols dans les magasins du centre. L'hiver enlèvera les feuilles que l'automne aura jauni et que le printemps fait pousser dans les terrains vagues et les jardins suspendus, les locataires des chambres à chaque terme changeront et non le papier de tenture qui les couvre, ni les fentes longues des maisons basses et jaunâtres. Constant et variable, le lever du soleil n'éclaire pas toujours le lever des travailleurs.

« Eveillez-moi ! dit la concierge de M. Dur, qui nettoie les cuivres d'une banque à quatre heures du matin, à M. Jules, un ancien cocher un peu infirme qui nettoie les voitures de l'Urbaine avant l'aube. Mon réveil-matin est cassé. Mes gosses encore, quoi ! »

Pour rappeler l'heure de la messe aux chapelains du Sacré-Cœur, elle monte à la pension de ces messieurs vers six heures : elle les sert aussi à table. Elle donne le jour au linge de certains clients et au lavoir, la nuit aux

hardes de ses enfants. Quand M. Dur rentre de ses soirées mondaines, alternant avec des nuits d'Adoration Sacramentelle, énervé sinon étourdi, il trouve la lampe de cette peu noble victime de la famille. La mercière, Mlle Vialard, qui accueille les journaux pour le plus matinal de ses lecteurs, fabrique des peignoirs ouatés. Les gracieux pourboires des bourgeois qui rémunèrent les peines de Mlle Maria quand elle leur apporte des sacs de charbon nourrissent un enfant auquel son père ne pense pas. La pieuse Mme Nave, l'épicière moins infirme que son époux, mais septuagénaire comme lui, remonte des Halles la nourriture d'une rue insolvable ; les casseroles de sa cuisine active endossent les plaintes de femmes et leurs manifestations vertueuses.

La nature avait donné un oncle aux enfants Lafleur. La loi en avait fait un tuteur. L'oncle Georges ne gênait pas autrui et n'aimait pas qu'on le gênât. Il était poli, prudent, réservé. Son esprit était correct, grave, petit, mince, propre, clair, habile comme sa personne. Volontiers, il raillait ce à quoi il n'était pas accoutumé et admirait volontiers le reste. Il était Parisien ; il ressemblait au défunt Lafleur qui l'était. Le voisinage de son habitation n'ajoutait ni au nombre ni au caractère de ses visites : il venait, en juge, non en parent. Il supportait avec patience les excentricités de sa belle-sœur quand elle l'appelait pour décider de leurs résultats. Il n'aimait ni le désordre de son logis, ni ce qui l'occasionnait :

« Bien !... bon !... bien !... va chercher mon oncle, Mariette ! on verra... on verra... », disait la concierge.

L'oncle Georges, qui savait que l'importance des cris dépassait celle de leur cause, attendait leur fin pour s'enquérir de celle-ci. Son emploi au Gaz, la mauvaise santé de sa famille, servaient d'excuse à ses retards. Il apprit la disparition d'Alfred et celle de la montre, la fugue du pauvre Maurice le jour même du repas qui en avait été l'occasion, mais il ne vint chercher le remède

au mal que orsqu'il était passé. Il jugeait qu'Alfred était digne de l'indépendance, tout en blâmant l'abus qu'il en faisait. Une certaine pitié pour le bâtard tempérait les semonces qu'il adressait à Maurice.

Ce jour-là, le sort de la montre l'intéressait plus que celui de ses neveux.

« Dans un lit, à l'hôtel, avec Mahaut et une bonne femme, et la bicyclette au pied du lit comme de juste, croyez-vous, hein ? mon oncle. Pourquoi voulez-vous, n'est-ce pas, que je supporte une chose pareille ? disait gracieusement Mme Lafleur. Ah ! non ! pas Maurice, il est trop jeune, ce serait exagéré : Alfred ! c'est Alfred ! ne m'embrouillez pas, mon oncle ! Ah ! ah ! ah ! comme c'est drôle ! oui, je parle mal, je sais, j'ai jamais été bien intelligente. Maurice, alors, lui, s'est dérangé. Monsieur est resté deux jours dehors de chez mère parce qu'il voulait avoir l'os du gigot à grignoter et Alfred voulait...

— Tu mens, hurla Maurice, tu sais bien au fond de tes jambes que tu mens. Mère criminelle, si j'étais du jury, je te condamnerais en Cour d'Assises, va, sale hypocrite. Oh ! c'est affreux ! mon oncle Georges !

— Allons ! tiens toi, Maurice ! dit l'oncle.

— Quand je vous dis le mal que j'ai avec ce petit monde-là, vous voyez que je n'exagère pas, hein ? ça s'accorde bien avec le petit billet que je vous ai fait écrire l'autre fois par M. Dur. L'os du gigot ! et il y a des imbéciles pour dire que je ne donne pas à manger à mes gosses, mais ça n'a pas d'importance...

— Maurice, pour son garçon une mère ne ment pas, elle fait erreur. Erreur n'est pas compte : pas d'extravagance sans nécessité. Quand tu auras appris la politesse, tu sauras qu'on ne dit pas « tu mens », on dit « tu te trompes ! » c'est plus décent. Ça ne se fait pas ! ça gêne les personnes présentes. Rose ! maintenant, pour ce qui est de la montre, dites-moi où elle est ? une montre

que grand-père Bastien a payé cent francs ! rien que l'or a une valeur double aujourd'hui : ça vaut la peine.

— Mais la montre est ici, elle est ici, elle est... Tenez !... elle ne sort jamais du buffet. Oh ! ça ! jamais ! Où est-ce que je l'ai mise ? j'ai trouvé le moyen de la ravoir... est-ce qu'elle est encore perdue ? Ah ! c'est louche cette affaire-là ! »

Maurice quitta sa chaise pour la brandir et l'eût brisée si un regard apitoyé et intelligent de l'oncle Georges n'eût fondu l'explosion bruyante en larmes : il alla cacher son indignation dans son coude et sur le mur de la rue.

« Rose, excusez-moi de douter de votre parole... vous connaissez ma nature... je ne crois que ce que je vois dans nombre de cas. Dites la vérité en toute franchise. Garantissez-moi que la montre est ici, chez vous. Si vous l'avez engagée au Mont-de-Piété, je paierai ce qu'il faudra pour l'avoir, ça ne doit pas être trop onéreux.

— N'ayez pas peur, mon oncle ! elle est ici ! mais ces cochons d'enfants bousculent tout dans le buffet. Ils l'avaient mise au clou !

— Qui ?

— Mahaut et Alfred : ils étaient couchés pêle-mêle avec une bonne femme, mais moi, pas bête, je me suis rabattu sur la reconnaissance dans le tiroir, je l'ai chipée : tiens ! comme de juste, elle était à moi, n'est-ce pas ? oh ! bien !

— Trois dans un lit... houm ! ça n'est guère décent, bien qu'il y ait là plus de misère que de mal. Et la petite bonne femme ? ça n'a pas fait un pli : vous lui avez dit son fait catégoriquement, c'était bienséant, mais prêcher les jeunes gens, malheureusement, c'est comme si on flûtait : ils se croient bien intelligents en n'écoutant rien et ils prouvent seulement leur bêtise. Il faut l'éducation première.

— J'ai attrapé la bonne femme par le bras et, allez,

ouste ! foutez-moi le camp, et vlan ! je l'ai jetée dans l'escalier comme un paquet de linge !... ah ! la voilà !... elle était dans les chaussettes... et on dit que je n'ai pas d'ordre ! ! !

— Prêtez-la-moi que je me rende compte ! c'est bien elle ! c'est bien la montre de grand-père Bastien. Regarde un peu, Victor ! Louis avait fait graver son nom et son adresse à l'intérieur du boîtier. »

Comme la présence des étrangers adoucissait les extravagances de Rose, son beau-frère interposait entre eux dans les visites son ami, confident et collègue, Victor Lerat.

— C'est bien elle, dit Victor Lerat.

— Rose, je ne voudrais pas vous désobliger... écoutez-moi attentivement, réflexion faite, il serait sage à vous de me confier cette montre, elle serait en sûreté chez moi. Excusez-moi, je vous prie, vous connaissez ma nature ; je suis un homme prudent.

— Tiens ! et pourquoi donc ? ah ! non, alors ! ma montre ? tiens ! la montre de mon mari ! ah ! non, mon oncle, alors ? N'ayez pas peur, elle restera dans le buffet, c'est moi qui veillerai sur elle, ainsi ! il n'y aura pas de casse ! elle ne sort jamais du buffet.

— C'est une affirmation bénévole ! bien entendu, je n'ai pas le droit de vous mettre en demeure de me céder la montre : c'est le patrimoine de vos enfants, mais notez bien ceci : je connais la nature humaine. Quand vos enfants seront majeurs, ils exigeront la montre de leur père et, malheureusement, étant donné le caractère peu prévoyant de la jeunesse, ou ils la détruiront, ou ils emprunteront sur ce gage au Mont-de-Piété sans songer à la dégager. Vous-même, Rose, je ne voudrais pas vous désobliger...

— Ah ! ah ! ah ! vous êtes drôle, mon oncle ! vous êtes bizarre, je n'aurais pas cru que vous étiez drôle comme ça !

— Eh bien ! vendez-la-moi si vous le jugez bon, je

vous l'achète quatre-vingts francs, payables au comptant, deniers sur table, j'ai les billets dans mon portefeuille. Réfléchissez, Rose ! j'irai jusqu'à cent francs, prix fait.

— Moi, je donnerais bien cent cinquante francs pour cette montre, dit Victor Lerat.

— Tenez-vous tranquille, Victor Lerat ! il n'est pas convenable que cette montre sorte de la famille : c'est un bijou d'héritage.

— C'est à vous que je donnerai les cent cinquante francs, Georges Lafleur. Vous aurez un bénéfice de cinquante francs net.

— Eh bien ! qu'est-ce qu'y dirait, père ? et Alfred, plus tard, qu'est-ce qu'y dirait ? Je ne veux pas avoir de reproches des enfants pour la montre, dit Mme Lafleur.

— Je proteste que cette montre est celle de mon grand-père, le grand-père Bastien. Il est sérieux de dire qu'à la mort de mon frère aîné elle me revenait sans violence ni brutalité.

— Eh bien ! alors, depuis quand les enfants n'héritent plus de leur père petit à petit.

— Je suis leur tuteur : j'ai la garde de leur bien.

— Pourquoi que mon mari m'en a fait cadeau, alors ?

— Il n'y a pas de testament, ni de donation, ni rien de sérieux, ni de positif, je pense ?

— Eh bien ! allons au commissaire ! je préfère aller au commissaire tout de suite, pour en finir avec la chicane.

— Rose, modérez-vous ! je vous fais observer que c'est une affaire de justice de paix. »

Au commencement de ce livre, l'auteur a essayé de comparer M. Dur avec Mme Lafleur, l'homme de lettres du 105, rue Gabrielle avec sa concierge. Il veut rabaisser ainsi l'orgueil de ceux qui mettent trop de confiance dans les distinctions sociales, car nous avons tous « notre Mme Lafleur ». La concierge tient à sa montre, M. Dur tient à sa lampe ! Les gens qui n'ont pas beaucoup de sentiments, quand ils sentent qu'ils en ont un, ne le

lâchent plus. Ils savent bien, au fond, ce qui leur manque, et que le sentiment passe pour estimable, et l'est en effet. Ne le mettez pas sur le chapitre de la lampe, vous en auriez pour longtemps. Ses livres ! les dessins de ses amis ! des photographies de famille, tout cela a été vendu, taché, gâché, prêté, volé, perdu dans les déménagements, mais sa vieille lampe, elle l'a accompagné dans tous ses déplacements, depuis ses études et au travers de toute sa vie de bohémien : il l'a tenue sur les genoux dans un fiacre, emportée dans une malle, arrachée aux huissiers. S'il était entré au couvent, il y aurait emmené sa grosse lampe de cuivre.

La répétition des mêmes arguments eût prolongé plus longtemps la conversation qu'elle ne le fût, si la dignité de l'oncle, en l'empêchant de frapper sa belle-sœur, n'eût calmé momentanément le désir qu'il avait de sa montre, et si la réflexion que fit Mme Lafleur qu'en perdant un ami elle perdait un protecteur, n'eût ramené ses efforts vers le sourire qu'elle croyait sa force. Le nom d'Alfred prononcé de part et d'autre, fut comme le drapeau blanc par lequel les combattants manifestent la volonté d'un armistice.

— Vous savez, au fond, on est obligé de dire que c'est la bicyclette qui a été le commencement de la dispute, n'est-ce pas, mon oncle !

— Il n'y a pas d'avenir sérieux dans le journalisme, dit Victor Lerat.

— Mon neveu n'est pas un niais, si ça n'en vaut pas la peine, il n'aura pas la folle envie de demeurer longtemps dans la vente des journaux. Je ne vois pas le mal qu'il y a à ce qu'il se rende compte de ce qui en est. Pour moi, il remarquera bien comment tout se passe dans son entourage, il fera l'innocent, et sans en avoir l'air, il aboutira à écrire dans les journaux, comme collaborateur régulier. Rien de plus beau !

— A-t-il son certificat ? dit Victor Lerat.

— Mais, c'est moi, mon oncle ! Ils sont tous à quitter mère l'un après l'autre : Alfred, Maurice... vous voyez bien... qu'est-ce que j'ai fait pour que mes gosses me quittent ? Vous savez bien qu'ils ont tout ce qu'il leur faut. Je vous promets qu'ils ont bien à manger : du gigot et tout. J'ai lavé les affaires de mes gars cette nuit encore. Oh ! la ! la ! la ! la ! voilà Alice ! il y aura une place à lui chercher bientôt ! Mariette entrera aux Pupilles de la Seine... pas encore... à Pâques seulement !... Il ne me reste que ma petite colombe, la grosse petite colombe à mémère, mon petit Léon, ce qu'il est gentil ! on ne le prendra pas à mère ! et pourquoi donc qu'on le prendrait à mémère ?

— Dame ! c'est la vie ! dès lors, à quoi sert-il ? la plainte est puérile et superficielle : ça ne vaut pas tripette... Finalement, pour la montre de grand-père Bastien, de la main à la main, c'est non, définitivement ?

— Je verrai... je réfléchirai. »

Les réflexions que la belle-sœur promettait, ce fut l'oncle qui les fit, elles le menèrent au juge de paix.

Le greffier du juge de paix donne gratuitement les consultations juridiques que les pauvres ne pourraient demander à ceux qui les vendent. Le Parisien Georges Lafleur aimait profiter des consultations gratuites. Les vices de sa belle-sœur lui semblèrent autant de droits pour lui à la montre : il en préparait l'exposé pour son entretien avec le greffier et sa préoccupation le distrayait : ni la compagnie de Victor Lerat, ni la verticalité d'un escalier commode et incommode pour les habitants de la rue Gabrielle et ceux de la place du Tertre, ni l'aspect de ce carré d'arbres et de pauvres boutiques au travers duquel les gens de Paris, tous amateurs d'historique, voient son passé, ni les cailloux de la rue du Mont-Cenis qui percent à la fois la terre battue et les pieds des prome-

neurs, ne s'imposaient à cet homme sérieux. A l'ordinaire, il plaignait le pittoresque du quartier compromis par des immeubles neufs énormes parce qu'il ne ressentait ni la surprise de leur apparition sur les plateaux, ni le comique de leur instabilité dans les ravins, mais il fallit à son habitude. Georges Lafleur récitait familièrement à son ami les résultats de ses méditations, autant pour fixer certains termes de son réquisitoire contre sa belle-sœur que pour jouir des compliments attendus. Il ne prit parti ni pour la Société Antialcoolique dont les affiches cachaient le bas des murs de la mairie, ni pour la réponse des exhalaisons à travers les vitres de vingt bars. L'oncle Georges ne railla pas l'église de Clignancourt qui dresse son humilité devant les pompes crasseuses de l'édifice municipal ; il n'admira ni la loge du concierge de la mairie pareille à un bureau de chef, ni les poussiéreux plâtres du rez-de-chaussée emphatique et envahi par les sueurs d'un quartier sale. Georges Lafleur songeait à la montre.

« Permettez-moi, monsieur le greffier, de prendre de vous, comme j'en ai le droit, une consultation juridique pour une affaire qui a son importance pour ceux qui réfléchissent à la valeur et au prix naturel des objets. En définitive, sans vouloir pousser les choses à l'excès, c'est votre métier de faire aboutir les affaires, vous êtes là pour ça ! dès lors, à quoi sert-il ?... Maintenant... ma belle-sœur est veuve, et comme effet de la mort de mon frère, je suis le tuteur de ses quatre enfants, et conséquemment responsable naturellement. Mme Veuve Lafleur a ses qualités, bien entendu. Je ne veux pas la rabaisser. Ainsi, elle est travailleuse, elle se lève à quatre heures, mais elle donne trop obligeamment ce qui est à ses enfants, elle est bien trop désintéressée. Je ne dis pas qu'elle ne soit pas même supérieure à moi sous certains rapports, bien que j'aie toujours eu, je le dis sans orgueil, des facilités pour l'étude, notamment pour les langues et les mathématiques... j'aurais pu réussir, mais la fortune n'a pas

été sous ma main. En définitive, Mme Lafleur ne vaut pas cher, d'abord elle boit, c'est une ivrognesse, ensuite c'est une personne relativement sale et désordonnée, on peut le dire sans exagération ; en troisième lieu, elle ne connaît pas la valeur des objets ni la mesure, il en résulte qu'elle en perd un grand nombre. Elle n'a pas honte de sortir le soir pour courir les rues... Vous me comprenez, monsieur le greffier. Elle tape sur les enfants avec la canne de leur propre père ou bien, étant ivre, elle néglige de leur préparer la nourriture. Enfin, elle est dissipée en paroles, en actions. Oh! vous ne l'apprécieriez pas ainsi si elle était devant vos yeux : elle est si convenable, si polie ! ah ! oui ! faut voir ça ! c'est le mensonge personnifié cette femme-là. Elle ment gratuitement ! Enfin ! ça n'est pas une personne sérieuse.

— Bref ! vous demandez la garde des enfants comme tuteur.

— Vous n'y êtes pas, les enfants ne sont pas en question. Habitant moi-même la rue Gabrielle, je réfrène les excès de ma belle-sœur en voisin comme il faut : vous pensez bien que je ne manque pas à mon devoir de tuteur ! Non ! il s'agit en l'espèce d'une montre. C'est un objet d'une certaine valeur estimative et faisant partie du patrimoine familial. Je suis venu prendre une consultation sur ce bijou en or, car il a son prix par son ancienneté et par sa valeur intrinsèque en métal-or. C'est la montre de mon aïeul Sébastien Lafleur : ma famille est très vieille. Or, il résulte du caractère de ma belle-sœur, qu'elle laisse les enfants emporter la montre à l'école. Il est même à craindre qu'elle ne la vende un jour pour boire, qu'elle ne l'engage à fonds perdus. En un mot, et en conclusion, je voudrais qu'on me confiât cette montre pour la protéger contre les déprédations.

— Sur une citation et à son audience du mardi, M. le juge de paix rendra un jugement en considérant la qualité du demandeur et l'incapacité de l'autre partie. »

Autant le nom du commissaire et les visites qu'elle lui faisait semblaient ordinaires à Mme Lafleur, autant lui parut l'être peu celui de juge de paix.

« Oh ! la ! la ! la ! la ! quel brouillamini ! mais qu'est-ce que j'ai fait ? est-ce que je suis obligée de donner ma montre à l'oncle Georges ? »

A l'audience, de faibles balbutiements témoignent de son manque d'habitude des hommes si sa toilette et sa contenance le font de la connaissance qu'elle en a. (L'auteur se souvient que M. Dur venu en redingote comme témoin au Palais de Justice, ne put proférer une seule parole.) La propreté parfaite et les frisures de la concierge montrent de la confiance dans les pouvoirs de la séduction et dans les siens en particulier, sa robe noire et son immobilité, la réussite habituelle de sa double comédie de respectabilité et de détresse, ainsi que le tablier bleu qu'elle arbore soutenu par deux enfants comme le pavillon de la pauvreté. M. Dur jouait aussi fort noblement de sa misère.

L'huissier appelle l'affaire Lafleur-Lafleur. Une des parties dissimule ses larmes dans un mouchoir pour les rendre plus évidentes. Les enfants laisseraient couler les leurs s'ils n'étaient hébétés. L'autre partie, serrée dans une redingote, ajoute à l'attitude ironique qui est la sienne devant les puissants du monde, celle de la morgue du coupable qui se sent fort.

« Voilà une personne qui se permet de détenir un bien qui ne lui appartient pas en propre. Il est pénible de constater que c'est ma belle-sœur. On n'est évidemment pas responsable des liens de famille, et je viens, fort de mon droit, réclamer...

— Heu ! vos noms, prénoms !... heu ! domicile ? profession ?

— Je suis M. Lafleur, Georges Lafleur, employé à la Société du Gaz, mon domicile actuel est au numéro 77 de

la rue Gabrielle. J'ajoute que je suis honoré de l'amitié du Directeur des Services de...

— Eh bien ! il est impossible, heu !... c'est impossible !... Georges Lafleur, que vous continuiez l'exposé de votre demande sur ce ton... heu ! heu ! Il est essentiel que vous preniez un ton plus digne de la magistrature. Si vous avez des amitiés puissantes, montrez ce qu'elles prisent en vous, comme dit Pascal. Connaissez-vous Pascal ? »

Reprocher son incivilité au correct Lafleur ! quelle humiliation ! mais il est trop habile pour indisposer le maître du sort de la montre par de la colère. Quant à Mme Lafleur, elle ne démêle nullement les origines d'une immense joie et ne cherche pas à le faire. Ne reconnaîtriez-vous pas là, feu M. Dur, vos manières de sentir.

« Heu !... voyez donc comme elle paraît émue, heu !... Nous sommes ici pour protéger la faiblesse et l'innocence... c'est charmant... remettez-vous, je vous en prie, et veuillez me donner votre nom !

— La concierge du 105 ! le commissaire a ma signature, ainsi ! Veuve Lafleur, avec quatre enfants et Angèle, alors, ma nièce. Mais alors, pourquoi donc qu'il veut avoir ma montre. Oh ! la ! la ! la ! quelle gyrie ! excusez...

— C'est touchant ! voulez-vous... heu !... m'exposer, sans aucune crainte et longuement, l'objet de la demande de Georges Lafleur. Vous m'expliquerez s'il a des sujets de vous en vouloir en toute vérité.

— La... la... la... montre de père. C'est la montre de mon mari... Alors...

— Ah ! oui ! d'une drôle de façon. Remarquez bien, monsieur le juge de paix, que cette personne est réellement une illettrée stupide ; rendez-vous compte qu'on ne peut avoir confiance dans sa loyauté, vu qu'elle mentirait à l'occasion...

— Quarante millions de tonnerres, Georges Lafleur ! je trouve... heu ! ...de mauvais goût que, malgré mes ordres, vous vous obstiniez à introduire dans cette affaire... heu...

un ton de passion. Sachez qu'en vertu de l'article 304 du Code Pénal, j'ai... heu !... le pouvoir de vous infliger une amende de deux à cinq cents francs pour trouble apporté dans l'administration de la justice... et j'en userai... heu !... s'il me plaît... je suis chez moi, quarante millions de... heu !... et je vous prie de vous calmer.

— Pour ce qui est de moi, je ne dois aucun respect à une personne qui a le tort de s'enivrer et de battre ses enfants, monsieur le juge de paix, il n'est pas dans la nature qu'une mère, au lieu de préparer la nourriture, aille courir à la nuit après l'amour et après la boisson. Dès lors, à quoi bon la respecter ? en définitive, j'ai été nommé tuteur des enfants et...

— Oh ! oh ! le malhonnête ! gémit Rose Lafleur.

— Ah !... vous requérez comme tuteur la garde des enfants... grave !

— Pardon ! monsieur le juge de paix...

— Très grave ! vous ne l'obtiendrez que par des preuves puissantes de l'indignité de la tutrice naturelle. *Testis unus, testis nullus.*

— Pour ce qui est de la garde des enfants, je dis : « Pas du tout ! » Rien de plus beau, sûrement, mais je n'ai pas envie d'avoir ces enfants-là chez moi. Je vois que vous appréciez cette affaire au hasard, je vais vous l'expliquer. Mon frère a laissé à sa famille une montre qui, outre sa valeur intrinsèque en or, a le prix de son ancienneté. Elle a été achetée pour cent francs par mon grand-père Bastien Lafleur, en dix-huit cent quatre, chez Bréguet le grand horloger de l'époque... Ma famille est très vieille. L'or du temps a cinq fois plus de valeur aujourd'hui. Eh bien, ma belle-sœur dilapide la montre.

— Fabuleux ! extraordinaire ! formidable ! qu'entendez-vous par ces mots « dilapider une montre ». Votre langage touffu est incompréhensible.... impossible... heu !... je vois tout autre chose.

— Elle engage la montre au Mont-de-Piété, elle la

vendra au-dessous de sa valeur réelle pour satisfaire ses vices.

— Oh ! le malhonnête !

— Heu ! d'une façon absolue, il peut arriver cette chose banale, heu ! que madame, sans être en défaut, chargée d'enfants, heu ! trouve en usant de la montre qui est le bien de ses enfants, un moyen de résoudre le problème difficile de la vie quotidienne, comme ils le feraient eux-mêmes. Cette gestion... heu !... comme nous disons en droit, est celle d'un bon père de famille. Pourquoi pas ? pourquoi pas ? pourquoi pas ? heu !... eh bien !

— Comment ! mais c'est une pièce de collection.

— Impossible ! heu ! vous baguenaudez avec votre vandalisme, monsieur, il s'agit de collections artistiques chez vos pupilles ?... heu !... ou de pain.

— Mais je suis le tuteur, je dois surveiller le patrimoine et c'est urgent, vu les déprédations.

— Je me doutais... fort bien !... heu !... Georges Lafleur, cette montre vous fait envie comme collectionneur, fort bien ! Tous les Parisiens sont collectionneurs. J'ai bonne envie de pousser cette affaire plus à fond que vous ne le désireriez, tuteur indélicat.

— Pourquoi qu'y veut la montre de père, alors ?

— Heu ! soyez tranquille, madame. Votre extérieur parle en votre faveur et votre situation trouve un appui puissant ici.

— C'est trop fort.

— Je vous ordonne de vous taire, Lafleur. Il serait piquant que je vous aidasse à dépouiller une veuve, mille millions de tonnerre, heu... Combien avez-vous d'enfants ? cinq ?

— Quatre et ma nièce.

— Sa nièce !... c'est touchant !... quel âge a l'aîné ?

— Alfred ! il a seize ans depuis le 21 novembre.

— Eh bien ! c'est magnifique ! faites émanciper ce jeune garçon dans deux ans. D'ici là... heu !... conservez

cette fameuse montre, à moins que vous ne considériez comme avantageux de la vendre.

— Monsieur le juge de paix ! Comme tuteur, j'ai la gérance des biens des enfants.

— Eh bien ! achetez-leur des rentes sur l'Etat. La cause est entendue, nom d'une pipe ! allez-vous asseoir.

CHAPITRE III

ALICE

« Laissez-moi donc tranquille avec ces mijaurées qui mangent le Bon Dieu tous les jours. Ça ne se dérangerait pas pour acheter une carte de deux sous ! Quand je vendais mes fleurs place de la Madeleine, elle faisait le trottoir ! maintenant, regardez-moi ça, c'est fier comme un ministre plénipotentiaire ! »

Les chapeaux des mendiants, les chapelets et les images se tendent au Sacré-Cœur près des palissades, en face de Paris.

« Quelle chienne de bonne femme ! dit une marchande, avec sa gueule de cheval qui aurait le ver solitaire. Quand j'avais ma machine à sous à Notre-Dame des Victoires, ils avaient des vieilleries rue de la Banque ! et aïe donc ! le coude en l'air ! à la tienne mon vieux ! maintenant, ça se débourre à l'église ! »

Le grand Béquillard vint installer ses jambes emmaillotées sur la terre nue, il accommoda un bonnet sur la tête, un journal aux mains, un chapeau aux pieds. Les fidèles et leurs aumônes ne le dérangeaient pas.

« Tu travailles, Victor ?

— Silence, mon épouse divorcée ! gardez votre langue comme je garde ma liberté !

— Elle fargue ! Pourquoi tu jacasses avec lui puisque vous êtes divorcés. C'est vrai ! y z'habitent le même hôtel, ils travaillent au même coin, lui, y desserre pas les dents, elle est toujours à l'asticoter.

— Comme le temps z'est doux, ma bonne demoiselle !

dit un mendiant qui dissimule ses balafres d'ivrogne avec la galanterie de ses sourires, doux comme votre sourire, ma bonne demoiselle. Merci ! je prie pour vous au crépuscule et à l'aube. Etiez-vous en voyage ? Ah ! voilà notre chère Virginie ! En retard toujours !

— Qu'est-ce qui vous cause, fumier ? pourquoi que vous avez pris ma place, homme de vice. Allez ! la malédiction est sur vous. Dieu me vengera. C'est comme ma pipelette, elle est punie par sa fille qui est encore partie.

— Je réfléchis, dit le grand Béquillard, quarante millions contre un sou que les Bonaparte reviendront ! Encore un ministre qui démissionne !

— Au lieu de lire votre saleté de politique, écoutez-moi ! Quel bonheur ! la fille de ma concierge est encore partie ! oh ! la sale fille ! moi, je ne suis pas empoisonnée par le vice, moi !

— Je suis de Vincennes, comme Mme votre concierge. Toute gosse, elle offrait l'hospitalité aux artilleurs sur les fortifs avec son plus gracieux sourire. Il faudrait la décorer pour avoir montré si jeune tant d'intérêt aux militaires.

— Je ne suis pas une femme comme vous tous. Moi, je n'ai jamais connu d'homme.

— Eh ! poupée ! la naine ! la naine !

— Dieu punit ceux qui insultent les vieillards.

— Ayez pitié d'un aveugle. Dieu vous garde la vue, madame !

— Sa fainéante de fille ne veut pas travailler : elle se perdra. Elle lui avait dit : « Lave la vaisselle ! » Elle a répondu : « Ça ne se passera pas comme ça ! » La mère a tapé, la fille est partie, quatorze ans ! c'est abominable !

— Votre concierge : le trois-six et l'apéro à tour de bras ! du temps de la mère et du temps du mari ! Rien à faire avec ceux qui aiment mieux boire que manger : un franc vingt-cinq le chapelet ! ah ! non, les bénis quatre francs ! une autre fois, alors ! au revoir, madame !

— Ma sale pipelette ! ah ! vous ne la connaissez pas ! c'est pas du monde comme il faut ! ah ! non.

— Ecoutez-moi bien ! dit le grand Béquillard. La paix soit sur vous qui êtes sur cette place. Cette enfant, je sais où elle est et grand Béquillard n'est pas un menteur. Donc, en rentrant de mon dîner sur les onze heures, une jeune dame réveillait une enfant sur l'escalier du Calvaire. J'avais mangé du lard aux choux, deux douzaines d'escargots, un potage gras et du raisin sec. Mon vin préféré, c'est le Roussillon. Je reconnus dans la noble dame qui avait pitié de l'abandonnée, l'épouse d'un peintre de la rue Cortot au numéro 28.

— Ah ! les femmes des artistes ! Grand Béquillard, vous ne restez pas, hein ? vous vous figez le sang.

— J'entends ne demeurer à cette place que lorsque le travail donne à ma volonté.

— Monsieur a un rendez-vous, dit sa femme légitime et divorcée. Monsieur va faire toilette.

— La jalousie ! vous en maigrirez de pleurez-y ! La belle avance ! ça ne doit pas être bien magnifique, allez ! son rendez-vous !

Malgré ses injures et ses imprécations contre la mère d'Alice et la fille, Mlle Virginie accourut calmer les inquiétudes de l'une par les nouvelles de l'autre et ce bon mouvement valut un mois de paix au 105 de la rue Gabrielle, tant concierge et locataire furent heureuses l'une de l'autre.

— Une bonne nouvelle pour vous ! disait Mlle Virginie. Alice est chez une dame rue Cortot. La dame l'a prise ! Vous savez, le grand Béquillard est un homme digne de foi !

Dans la kyrielle des plaintes de Mme Lafleur, sa nièce Angèle n'est pas oubliée. Cette grosse petite gourmande affichait ses rancunes sur les murs de la maison : cette enfant abritée longtemps passait pour une victime. Alice

en faisait une héroïne ; Angèle maintenant était servante du bar Sancoin rue de Londres ; Alice songeait à l'imiter. La mansarde d'Angèle lui semblait un paradis. Avec son rêve d'indépendance, Alice acceptait en hurlant patiemment les exaspérations de Mme Lafleur. A ce rêve, la montre qui lui semblait une fortune se mêlait, comme devant retarder la solution de certains problèmes. Un soir de bataille, Alice, en sueur, disait à sa mère qui saignait du nez :

« J'en sortirai de ta boue, va ! brute ! je tape mes souliers contre la pierre, tiens, regarde !

— Va chez Angèle, ma fille ! elle te nourrira ! oh ! la ! la ! la ! la ! va ! je ne demanderai pas de tes nouvelles, fainéante ! »

Elle ne soupçonnait pas que sa fille emportait le trésor de la famille.

Alice coucha sur l'escalier de pierre qui est à vingt mètres de chez elle, parce qu'Angèle était absente. Une dame charitable, après l'avoir interrogée, essaya de la reconduire chez sa mère.

« Eh bien, dans ces conditions, lui répondit flegmatiquement l'entêtée, laissez-moi.

— Réponds-moi de bon cœur, comme à une amie. Allons ! tu n'as seulement pas dîné : je te ferai bien crédit d'un dîner, va ! Dis-moi quelque chose ! dis-moi un petit mot ! tu n'as pas fait le projet de stationner là toute la nuit ? Cette jupe ! ce corsage ! ah ! tu es correcte, oui ! viens avec moi puisque tu ne veux pas me confier l'adresse de ta mère. Mon mari est à la campagne, tu coucheras sur le divan et demain tu me repriseras des chaussettes. Qu'est-ce que tu tiens en réserve dans ta poche.

— Rien ! »

Avec autant de dégoût que de délicatesse, la dame déshabillait l'enfant repue et endormie. Un instant après, Alice était dans les draps dont on avait couvert le divan

et la superbe montre dans les mains de la dame révolutionnée.

« J'hésite... Bah ! j'arrangerai ça avec la mère !... Ah ! si Auguste était ici !... En somme, je ne suis pas solidaire du vol ; j'ai pris avec bienveillance des mesures urgentes. C'est tout de même une gaffe d'avoir un objet volé dans son intérieur. En tous cas, il sera convenable de ne pas exagérer la camaraderie avec une petite voleuse. »

Et le lendemain :

« Voyons ! nous nous amusons toutes les deux en bonnes copines. Je suis comme toi, moi ! Je me classe dans la catégorie des parvenues, tu sais ! dis ! tu ne veux pas que j'aille la rendre, cette montre ? La rendre ! je ne dirai pas qui l'a prise : laisse-moi faire ! j'arrangerai tout !

— Mais je ne l'ai pas volée ! C'est une montre qui est à ma mère... forcément, puisque c'est la montre de père.

— Bon Dieu ! ne me mets pas en colère, petite. Ton père n'est pas assez heureux pour s'offrir des montres d'une valeur pareille. C'est une montre de bon goût et ancienne.

— C'est une montre de notre famille : on la garde solidement chez ma mère.

— Je ne te tirerai donc pas ton adresse ! Je me pique pourtant d'être habile.

— Ah ! non ! ça ! je suis décidée à ne pas dire... Gardez-moi comme petite bonne si vous voulez !

— Je n'ai pas de sympathie pour les petites entêtées. »

Mme Lafleur arriva, suivie d'un agent.

« Pourquoi que vous prenez les enfants chez vous au hasard ?

— Madame...

— Dans tous les cas, est-ce que c'est des choses à faire, ça ?

— Ne compliquez pas les questions, madame : je trouve une enfant sur l'escalier du Calvaire, je la traite comme une petite sœur, comme une camarade...

— Il fallait la ramener alors, au lieu de l'éparpiller chez vous.

— J'ai employé tous les moyens pour lui soutirer votre adresse.

— Pourquoi, alors, que vous n'avez pas demandé ?... elle traîne assez par la rue...

— Monsieur l'agent, il n'est pas difficile de penser qu'à onze heures du soir il n'y a pas d'attroupements rue Gabrielle.

— Et les agents de la place du Tertre ? Regardez-moi quel genre de corsage ! et du parfum ! du chocolat plein la figure ! c'est-y des corsages pour du petit monde comme ça ? Quoi ! c'est-y que vous voulez la garder comme petite bonne. Allez-y ! moi, ça m'est égal. Bon débarras ?

— Merci du cadeau. Eh ben ! oui, la fille et la mère, sans doute.

— Mère ! dit Alice. La montre de père est dans le tiroir de la dame.

— Ma montre ! quel est le mal appris qui m'a volé ma montre encore ? C'est toi, saloperie ?

— Monsieur l'agent, en déshabillant l'enfant, j'ai trouvé sur elle une montre vraiment inattendue, je suis toute disposée à la remettre à son propriétaire. Drôle d'histoire.

— C'est l'affaire de M. le commissaire de police, dit l'agent.

— On va rire un peu, enfin ! dit la dame en mettant coquettement et vivement son chapeau. »

Le commissaire, qui connaissait le nom de la dame par la notoriété de son mari et celui de Mme Lafleur d'une façon moins avantageuse, félicita l'une de sa charité et se moqua de l'autre.

« M'sieu le commissaire ! qu'elle la garde alors comme petite bonne, moi, je veux bien ! elle la nourrira, elle lui donnera quinze francs.

— Je ne m'imposerai pas des hôtes aussi... imprévus.

— Allons ! toi, fainéante ! marche devant. Donne-moi la montre ou tu vas voir un peu. »

Au bar de Léonce Sancoin, le déjeuner servi, l'heure de la sieste du patron était pour la patronne celle de la toilette, pour Angèle celle de la garde solitaire du bureau-caisse. Alice le savait. Victorieusement, sa mère avait emporté la clef du buffet ; malicieusement, la fille expérimenta qu'il n'y a pas de clef unique pour une serrure.

« Je l'ai dans la main, la montre, dit Alice en entrant dans le bar, rue de Londres, j'ai pas eu à défoncer les portes, va. Faut s'attendre qu'on ne nous donnera pas de l'argent dessus au Mont-de-Piété, parce que nous n'avons pas l'âge. Mais y a pas de bile à se faire : tu la vendras à un client qui soit bien sérieux. Avec l'argent, j'attendrai de trouver une place de petite bonne.

— Laisse-moi faire, ma vieille. Y a Antoine Lhiaubet, le vieux chauffeur, qui me fait la cour, y connaît beaucoup de gens riches chez sa patronne, Mme Burckardt. Y sera bien content de me faire vendre ça... V'la la femme du singe ! elle n'est pas méchante. C'est ma cousine, madame !

— Elle est gentille, cette jeune fille-là ! Vous pouvez venir voir Angèle quand vous voulez, mademoiselle. »

Le patron s'appelait Léonce ; la patronne Aurélie. Les bras agiles de Léonce qui frottaient le comptoir étaient plus expressifs que son regard qui accueillait le client. Léonce Sancoin se démenait devant le zinc de son comptoir. Les hommes lymphatiques et violents sont remués, peau et membres, par leurs crises de mouvement : la sienne ne cessait jamais. La beauté de la blonde Aurélie n'autorisait pas d'autre geste que le sourire et l'épluchage des légumes. Là où Léonce montrait de l'audace, Mme Aurélie avait de la prudence, l'un et l'autre étaient d'ailleurs d'habiles politiques. Quand l'humeur caustique de Léonce le portait à médire de ses meilleurs camarades, un coup

d'œil de la sage Aurélie l'appelait à la modération. Quand l'immobilité d'Aurélie manifestait trop clairement son dédain de la caste des travailleurs, un : « Allez ! ouste ! grouille-toi un peu de là ! » invitait la dame dans le cercle des événements quotidiens. Quand Léonce jugeait qu'on avait manqué aux égards qui lui sont dus, Aurélie regardait sa propre bague d'alliance avec la philosophie de la résignation. Quand Aurélie rectifiait l'ordonnance de ses boucles devant la glace du comptoir, Léonce disait : « C'est-y au bal de la Présidence que tu vas ? » Ils contrariaient mutuellement leur amour de la lecture. Leur réciproque affection les défendait contre leur humeur solitaire et silencieuse et sans la clientèle.

Leur habileté ne semblait pas avoir aidé à leur fortune. Ils avaient servi les buveurs des différents quartiers de Paris et ne les avaient éprouvés que pour se sentir les dupes, ou des clients qui ne reculent le terme de leur dette que pour s'en affranchir, ou des dépositaires de tout le vin qui, en réinstallant les détaillants dans des boutiques les ruinent, faisant des mêmes gens de nouvelles victimes. Le service des boissons et de la nourriture ne leur laissait jouir presque que la nuit d'un ameublement choisi de style Louis XVI, chez Dufayel, et jamais de leur fils dont la photographie sortait souvent du tiroir-caisse et qui était à Melun en nourrice.

Aurélie Sancoin était une dame douce et aimable plus au jugement de ses clients qu'à celui de son époux. La nuit, Aurélie détendait en même temps l'arc de son corset et celui de ses rancunes :

« Il ne faut pas souhaiter la mort de personne, disait-elle à propos d'un négociant qui s'était montré plus fin qu'elle, mais si j'apprenais qu'il a été assassiné, oh ! c'est moi qui serais contente.

— Parle toujours, Aurélie ! je t'assure que si je l'avais au bout de mon revolver, je ne le raterais pas. Je ne sais pas si je suis aussi sensible que toi, qui deviens rouge tout

de suite pour un mot, mais tu sais que je vise bien... enfin ! il y a plus mal que moi comme tireur, disait Léonce en ajoutant à l'ironie du ton celle du sourire et celle de son œil fixe et sournois.

— Tu as bonne vue, Léonce ! tu ferais mieux d'avoir de bonnes oreilles. Tu ne m'écoutes jamais ! Ecoute ! tu me dis : « Parle toujours ! » et tu es plus bavard que moi. Tu parles ! pourvu que tu parles ! la terre peut craquer. Pourquoi as-tu dit à Etienne : « J'aurai tous les garçons de recettes quand je voudrai ? »

— Oui !... elle croit que je suis aussi bête qu'elle ! Ça, c'est de la diplomatie... c'est mes affaires, comprends-tu, Aurélie ? Je suis un homme secret ! personne ne sait comme je suis secret.

— Eh bien ! tu ne les auras pas les garçons de recettes ! tu n'auras pas même les auxiliaires. Ah ! si seulement tu pouvais l'être auxiliaire ! je tiendrai bien le bar toute seule. Quant à rougir pour un mot, je regrette que ce soit vrai ; je suis prudente, mais j'ai du courage. Rappelle-toi l'assaut des apaches rue Saint-Maur dans le magasin... Toi, tu n'as ni la prudence ni le courage.

— Oh ! ça va bien... oui... fais-moi penser à envoyer l'argent à ma mère demain. Je vais me coucher tout de suite.

— Ton caleçon est déchiré ! tu n'as pas honte !... vrai ! ! ! »

Le peu de temps que les époux donnaient au repos ne pouvait être repris par la lecture ; cependant, un volume du Théâtre d'Octave Feuillet, que la Bibliothèque municipale ne réclamait pas, était l'agréable témoin sur la table de nuit d'une espérance, le triste appel d'un plaisir qu'on sait impossible. Le sommeil de Léonce fut rompu, non celui d'Aurélie.

« Regarde, Aurélie, tu dis que je n'ai pas de bonnes oreilles et j'entends marcher dans la chambre des voisins ! »

Pourtant, à l'ordinaire, la blanche Aurélie avait le

sommeil si léger que les gémissements enfantins par lesquels sa nature mélancolique traduisait ses images, suffisaient à l'en faire sortir.

Tel était le ménage Sancoin qu'aucun principe de morale ne protégeait et que la montre allait briser en lui amenant l'inconsciente Veuve Lafleur.

« Jérôme, une absinthe gommée, disait, à l'heure de l'apéritif, M. Louis un chauffeur, Jacques, un quinquina, Antoine Lhiaubet, un café. C'est-il Dieu possible que ce qui tue les gens sauve les bêtes ; je le dis et je le prouve : le quinquina a tout pouvoir de faire donner le prix aux bêtes de basse-cour dans les comices. Si tu ne le sais pas, je te l'apprends. La gentiane, c'est pour chevaux s'ils ont l'œil pâle, mettez-la en poudre dans leur manger.

— Tu as raison d'en prendre pour toi, dit Lhiaubet, manille d'atout ! atout et ratatout. Son regard dédiait à la petite Angèle le triomphe dont le rire secouait ses grosses épaules.

— J'ai un petit mot de confidence à vous dire, dit Angèle à Lhiaubet. Venez derrière le billard avec moi.

— L'alcool n'est pas un poison, continua M. Louis, il a tout pouvoir d'arrêter le flot du sang et de cimenter les plaies des chevaux. Le café a tout pouvoir sur les maladies des jeunes chiens, l'absinthe sur les vers des boyaux, et le tabac tue les pucerons dans les jardins.

— J'aime bien les bêtes, dit Antoine Lhiaubet. Tu n'as qu'à te servir de ton manillon, mon petit Constant. Patron, viens prendre ma place ; la petite Angèle veut dire ses secrets d'oreille à bouche. Y a bon !

— Toi ! Antoine Lhiaubet, dit Louis, tu n'as pas de moralité, tu détournes une mineure de quatorze ans, et le patron te laisse faire pour ne pas perdre un client. Va lui faire ta cour, vieux saligaud, vieille canaille ! »

Angèle, qui n'avait pas de poche pour cacher la montre apportée par Alice, se servit d'abord du tiroir-caisse, puis d'un bol. Pendant la journée, ce bol fut dans la cave

et dans la boîte du chat, dans une armoire dite de pharmacie, enfin, le gousset du chauffeur Lhiaubet, un des plus forts malandrins de Paris, servit de véhicule à ce bijou, commençant ainsi les hautes destinées qui furent les siennes à partir de ce moment. Le bref colloque de la petite servante et de son amoureux quadragénaire fut interrompu par le départ trop brusque de celui-ci et l'arrivée geignante de Mme Lafleur. On devait se revoir chez le juge d'instruction.

DEUXIÈME PARTIE

AVENTURES

CHAPITRE PREMIER

MADAME BURCKARDT, DITE LÉNA CALVI

« Notez bien que vous êtes ici comme témoin référendaire. Ce que vous pesez comme importance sociale, mon enquête m'en a assuré et par le moyen de mes yeux, tout simplement, je vous connais comme digne et honorable. Installez-vous dans ce fauteuil. Monsieur ! votre nom est Baseilhac. C'est le nom d'une bien ancienne famille de Gascogne... vos prénoms sont Paul, Etienne, Alexis, Merry ; gentil, Merry ! Ah ! monsieur ! elles sont de mauvais goût, les lourdes insistances de l'autorité judiciaire. Si, si ! elles le sont ! Que voulez-vous ? bien entendu, nous nous renseignons par de bonnes précautions. J'avais compris, dès le début, croyez-le. Voilà, me disais-je, un jeune homme qui a été accroché par une aventurière et il l'approvisionne de tout et de tout. Aussi, mes efforts furent-ils fortement intentionnés vers votre bien. Les femmes sont impitoyables. Pas de réclamations ? non ! Houm ! vous jouissiez, avant le divorce, d'un hôtel bourgeoisement avec votre famille, sis 73, avenue X***, dans lequel hôtel vous étiez vous-même né le 16 octobre 1891 ; c'est une bâtisse traditionnelle qui a supporté vos grands parents. Pourquoi faut-il que, partant de cette affaire Lafleur, votre épouse légitime ayant eu des éclaircissements sur vos relations avec la dame Burckardt, ait engagé une instance de divorce en référé. C'est fâcheux ! mais l'hôtel a été confisqué par votre épouse, la dot ayant été bel et bien mangée. Rappelons que la dame Burckardt se faisait appeler, dans les théâtres où elle exerce la

profession d'actrice : Léna Calvi. Charmant, ce pseudonyme, bien trouvé ! mes compliments. Dites donc ! elle est puissamment riche, cette dame Léna Calvi, cette actrice, c'est un fait d'enquête cela : pratique et positif. Eh bien ! est-ce donc que sa situation fût un moment embarrassée, puisqu'elle déclara vendre sa montre ? or, c'est vous qui êtes chargé d'acheter l'objet et au prix fort ! Foutre ! une montre de sept mille six cent francs ! ce n'est pas un bonnet de coton ! Bon ! je pose en principe que vous n'aviez pas connaissance des poursuites judiciaires dont la montre avait été l'occasion trois années auparavant, mais je vous garantis que si Mme Burckardt a trempé dans le coup, elle sera convaincue de recel. Bon ! les poursuites judiciaires furent reprises sur l'instance de votre belle-mère : je rappellerai comment et pourquoi. En effet, ne sachant que faire d'un achat de complaisance, vous en avez fait un cadeau à votre belle-mère, Mme la marquise Estelle Dito de Courberoue. Ah ! la justice lui doit une chandelle grosse comme le bras à votre belle-mère, car les bandits étaient bien tranquilles avec leur non-lieu. Mme la marquise est donc capitale en cette affaire à branches nombreuses et... sans doute, j'ajoute, dans quelques autres de votre vie.

— Très spirituel et très exact !

— Je suis satisfait !... ah !... or, Mme la marquise aime à se rendre compte... Devant le nom gravé sur le boîtier, « Lafleur, 105, rue Gabrielle », la voilà mal à son aise. Ce nom ! cette adresse, hein ? Vous n'avez pas ressenti de la gêne dans votre chair, votre sang, vos os, vous-même, monsieur Baseilhac ?

— Pardon ! monsieur le juge d'instruction, vous ne m'arrêtez pas, c'est moi qui le fais de vous. Ah ! ah ! ah ! Votre remarque n'est pas équitable. Pourquoi aurais-je douté de la parole de Léna Calvi ? Si vous saviez comme elle est calme, réfléchie, studieuse, vous le comprendriez. Elle me disait que la montre venait d'une tante de

Constant, le valet de chambre. Voyons ! est-ce que j'avais à balancer devant une parole qui ne m'a jamais trompé ?

— Ah ! ça, vous croyez donc ferme comme roc en cette femme ?... houm ! Poursuivons !... Mme votre belle-mère qui consolide une vertueuse vie par une maturité sévère, et le sang-froid des femmes de tradition par la foi robuste des simples, devant honorer de sa présence une cérémonie du Sacré-Cœur, ce jour-là, fit une enquête au domicile indiqué par le boîtier de la montre.

— Oui ! son sang-froid ! il lui sert à détruire l'harmonie de mon ménage. Elle ne pouvait voir sans colère le bonheur de sa fille avec un bourgeois.

— C'est bien possible ! Je n'ai aucune objection à opposer à votre assertion, mais la question n'est pas là. Je disais donc que la rue Gabrielle est de niveau avec les fondations du Sacré-Cœur. Ah ! ah ! Mme votre belle-mère va faire connaissance avec la famille Lafleur ! Là ! elle la tient la queue de la poêle ! elle la tient la vérité, là ! c'est à savoir : 1° le vol de la montre à Angèle par Lhiaubet il y a trois ans ; 2° le non-lieu dont celui-ci bénéficia par un alibi ; 3° la montre demeurée introuvable et 4° Mme Lafleur et Angèle considérées comme deux illettrées malades nerveuses. (Bien entendu, Mme Burckardt n'était pas encore en cause alors.) Voici donc Mme votre belle-mère au courant et serrant de plus près les responsabilités que l'autorité judiciaire elle-même. Que fait-elle ? eh bien ! elle jette le grappin sur la cause des Lafleur, elle l'épluche comme un avocat.

— Pour m'être désagréable.

— Croyez à tout mon regret, mais ce motif ne constitue pas un éclaircissement, foutre ! le devoir de la justice est de féliciter Mme la marquise. Simplifions ! Par prudence, au lieu de laisser l'objet litigieux à tripoter aux enfants Lafleur, elle le dépose au greffe. Elle ne lâche pas pied, elle est pressante près de M. le procureur de la République, elle insiste, elle exécute même son propre gendre.

— La douce créature ! parbleu ! m'atteindre ! elle ne cherchait pas autre chose.

— Restez bien tranquille ! il est établi que votre bonne foi s'imposait. Mais, monsieur, celle de Mme Burckardt ? Je vous garantis que l'avis de la justice est que les habitudes de cette gaillarde ne plaident pas la bonne foi. En conséquence de quoi, Constant, le complice de Lhiaubet, a-t-il prérogatives et prépondérance rue d'Astorg ? Eh bien ! alors que Constant était simple garçon de café dans une maison où l'on danse la nuit, cette dame a été émue par lui et pour savourer de plus près cette fleur du pavé, elle a constitué le « bock à l'as » homme de confiance. Quelle boue dans ces mœurs modernistes !

— Moi, je compare l'achat qu'elle fit à son domestique de la montre à celui que j'en fis à elle. J'apprécie comme une complaisance de maître à serviteur.

— Vous ne pouvez pourtant pas nier que nous n'ayons cueilli Lhiaubet et Constant dans l'appartement de la rue d'Astorg. Ce rapprochement ne constitue-t-il pas le noyau d'une bande ? Le chauffeur d'une dame chope une montre, c'est le valet de chambre qui l'écoule, et à qui ? à cette même dame, sa... maîtresse... la vôtre, plutôt.

— Oh ! monsieur le juge d'instruction, vous n'hésitez pas à insulter une femme.

— Ah ! ! ! l'honneur ! l'honneur n'est plus en question dans l'enceinte du Palais. Il y a : l'autorité âprement condensée, le chêne de la justice.

— Vous hésiterez donc à être si inclément quand vous saurez les relations de cette femme.

— Soyez convaincu que j'ai travaillé son dossier : il est gros, plus que vous ne croyez... Ah ! jeunesse, qui ne se méfie pas de ce qui est riche et confortable. Je voudrais que vous fassiez un tour dans mon fauteuil, vous seriez très désillusionné sur les gens honorables. Ne vous confiez pas à cette femme, elle ne vous fera pas honneur. Regardez-moi ses moyens d'action : elle a fait tant et tant qu'elle a

désassemblé votre foyer familial. Pour le moment, où est votre maison familiale ? Bien sûr que si j'avais la volonté de vous tourmenter, elle vous coûterait de plus en plus cher, Léna Calvi.

— Il est exact que Léna Calvi m'a toujours coûté cher : c'est une femme si incomparablement exquise ! Je ne puis la croire complice de deux domestiques. Non ! je ne juge pas ainsi !

— Dans la réalité, les criminels sont pétris de matériaux qui se contredisent. Vous avez parmi eux des intelligences assises, des épaules bien en place et qui sont coupables d'initiatives louches. Balzac et Dostoïewsky...

— J'ai étudié les rapports de la psychologie du criminel et du droit à l'étranger. On n'a pas de hardiesse en France ; la France n'est pas à la tête du progrès pénitentiaire.

— Balzac et Dostoïewsky ont fait entrer ces gaillards dans le roman. Dostoïewsky est allé beaucoup plus au fond des tempéraments que Balzac qui s'entête plutôt sur le drame. Ah ! Dostoïewsky ! Balzac ! quels bougres ! ce sont mes volumes préférés.

— En comparant l'article 316 du Code d'Instruction criminelle avec l'article analogue de la Législation italienne... »

Le juge, tenant à se montrer lettré et le mondain juriste, l'interrogatoire prenait brusquement le tour d'une agréable conversation. Elle fut close par des poignées de main.

La porte encadra Constant (Alexandre-Honoré-Jules), le valet de chambre de la dame Burckardt. M. Constant est aimé, aimé de sa patronne, aussi quelle fatuité ! la fatuité du rustre aimé ! Il regarde le juge de son œil impudent et le juge baisse les yeux. Il croise les bras, le prévenu, comme un campagnard qui attend qu'on lui achète un veau.

« Le paysan perverti de Restif de la Bretonne, pense le juge. Paysan, donc caractère lourd et roublard ! »

Un greffier trace des barres à la règle. Un avocat rature des lignes. Le prévenu pense :

« T'es 'core ben frêle pour fourrer Constant en prison. Attends voir, chat en jupe, je t'en ferai des erreurs et des menteries !

« Hem ! il est important de vous fixer sur les points suivants, à savoir : 1° que vous n'avez lieu de faire aucune espèce d'objection, aucune opposition à la vérité qui m'est connue, les renseignements ayant été assurés par les aveux de la dame Burckardt, inscrits au procès-verbal de son interrogatoire ; 2° que, en trompant la justice de votre pays, vous vous chargez, alors qu'en l'assistant vous contribuez à votre élargissement.

— Ah ! ah ! vous l'avez seulement pas 'core interrogé, madame ! Non ? si je vous mettais au défi de me le montrer le procès-verbal, que je voie le détail avec mes yeux. Osez dire si ! Eh ben ! montrez-le... vous voyez ben, hein !

— Oh ! quelle impudence ! je n'ai jamais vu semblable audace en présence de l'autorité judiciaire. Remerciez la justice d'être patiente et lente à s'émouvoir, car je puis, s'il me plaît, rechercher dans ce Code la répression immédiate et traditionnelle de votre impudence, souvenez-vous-en.

— D'après quel numéro du Code que j'aie pas le droit de me défendre ? eh bien ! montrez-le, le numéro.

— L'Anarchie ! ! ! voilà qui est assurément unique. Maître Lantel, votre client signifie des conclusions comme s'il était inscrit au barreau ! Veuillez vous asseoir ! veuillez vous taire ! moi, le juge d'instruction, je vous commets l'ordre de vous asseoir, sur cette chaise de paille et de conserver le silence. Attention ! je vais vous donner lecture, maintenant, des renseignements sur vos vie et mœurs. La pièce est d'un poids terrible. Vos nom et prénoms sont : Constant, Alexandre-Honoré-Jules.

— C'est mon frère ! Alexandre-Honoré-Jules est mon frère... précisément ! »

Le juge hausse les épaules. L'avocat, qui dessinait, s'arrête pour sourire.

— Je poursuis... vous êtes, d'après les registres communaux de Beaulieu, arrondissement de Brive, né aux environs de ce chef-lieu de canton de la Corrèze, le 8 avril 1887, dans une famille de cultivateurs, gens de fatigue, de bonne et honnête tradition.

— Tenez ! examinez ben mes papiers de preuve. Regardez les indices, car vous êtes responsable de l'erreur sur la personne. Moi, c'est Prudent-Marie-Léon ; mon frère, c'est Alexandre-Honoré-Jules.

— Je poursuis... à treize ans, rencontrant une ménagerie, vous y contractez un engagement. Vous avez développé largement et étendu profondément vos racines dans les bohémiens jusqu'à votre incorporation au 101e régiment d'artillerie. En plein cœur de la vaillance française, votre entêtement sur la route du mal contraint vos chefs à obtenir contre vous trois jugements des tribunaux militaires.

— J'écoute pas ! J'ai bien dit tout le vrai du vrai, na ! Alexandre-Honoré-Jules, c'est mon frère. Moi ! c'est Prudent-Marie-Léon.

— Qu'en savez-vous ?... en supposant qu'il y ait eu vraiment erreur d'état-civil, qu'en savez-vous ?

— Hein ?... Ah ! si monsieur savait quelle racaille c'était mon frère ! Ah ! quel malheur ! moi, si pointilleux dans la chose de la délicatesse ! et c'est à moi qu'on lime pour me gratter le dos.

— Ecoutez-moi, mon brave homme ! nous tenons pour assuré, selon les bonnes pièces ci-incluses dûment examinées, que Constant, Alexandre-Honoré-Jules — c'est vous — a vu le jour après l'union de Cléophas, cultivateur, et de Ténestine, cultivatrice, au canton de Beaulieu, arrondissement de Brive, le 8 avril 1887.

— Jumeaux ! puisqu'on était frères jumeaux ! parguienne ! bé oui ! Faites attention à bien suivre mon fil, puisqu'on était frères jumeaux, on est natif de la même heure.

— Nous avons la chance de posséder au dossier un acte du décès de feu M. votre frère aux nom et prénoms suivants : Constant, Prudent-Marie-Léon qui, par sa présence, infirme vos allégations. Vous n'êtes pas mort et vivant, je pense !

— Visez-moi ça ! ce sera encore les moucherons de la mairie qu'auront pas fignolé leur besogne. Ah ! l'humanité, m'sieu le juge. Alors, dans leur idée, c'est pas lui qui est défunt, c'est moi. Ah ! ah ! ah ! Prudent-Marie-Léon est mort et c'est ma personne !

— Vous avez déjà essayé votre système d'alibi familial à la caserne, bien qu'alors vous fussiez vêtu de l'uniforme national et que votre frère fut réformé pour faiblesse, monsieur l'athlète.

— Réformé, lui ? allons donc, ce gaillard-là ! c'est lui, va, qui a été se chauffer dans l'Afrique ! moi, je ne tiens pas, monsieur le juge ! c'est du gonflé, ça, plus sec qu'un fil de fer !

— Vous avez vendu la montre volée par Lhiaubet (Antoine) à la dame Burckardt ? C'est vous le domestique de cette dame, certifié tel par elle, planté ici par l'enquête, vous, l'homme que nous tenons. C'est pour cette excellente raison, et pour d'autres, que vous êtes, vous, inculpé.

— Bon ! et pourquoi dites-vous que j'y ai vendu la montre à madame ! Si j'y ai donné par raison d'amour, quelle preuve avez-vous contre.

— Oh ! que vous êtes malin, vous ! mais la justice est un rocher. Houm ! en cas de grave erreur dans les pièces de votre état-civil, je vous engage fortement à les faire rectifier par l'autorité compétente : le Conseil d'Etat. Jusqu'à preuve établie de leur fausseté, ces pièces font foi, même contre vous. Si la preuve n'est pas admise,

vous serez châtié pour tentative de faux dans l'état-civil : vingt ans de travaux forcés (loi du 9 mars 1847). Bref, tout est pour le mieux. Maître Lantel, vous remarquerez que l'homme de campagne, si estimable sur son champ, installé à Paris pour manger ses quatre sous, trempe toujours dans les affaires horribles et les quartiers surveillés. « Pourquoi ? » se demandent le jurisconsulte et le philosophe. Le bon sens répond que le mal a un formidable pouvoir sur les simples ; les intelligents sont aussi les parfaits. Ah ! prévenu ! à la mort de vos parents, souche de conscience et d'antique religion, vous avez paru souffrir une sérieuse et profonde douleur. Il était naturel que vous pesiez cette perte, mais vous avez enterré votre douleur avec eux et, jouissant de vos droits d'héritier direct, vous en avez mangé les bénéfices dans une persistante et crapuleuse orgie où vous approfondissiez votre connaissance de l'argot. Quelle boue ! ! !

— Mon frère !... toujours, mon frère ! erreur n'est pas compte.

— Est-ce M. votre frère qui fut souffleur de verre, cardeur de coton, sellier, facteur-gardien-chef de bureau, valet du bourreau (oui, c'est un fait !), cocher de pompes funèbres. Un jour, vous dites que vous êtes chanteur à l'Opéra, parce que vous avez une forte et agréable voix ; un autre jour, que vous êtes un médecin qui a fait ses études à Odessa. Oh ! vous savez parler avec autorité. Quel repos les gars comme vous laissent-ils à la justice...

— Bé ! c'te bêtise ! c'est votre gagne-petit, le pain et le beurre !

— ...Mais, avec de la patience et de la méthode, la justice vient à bout d'enlever les masques si solides qu'ils soient, et alors ! alors, elle frappe ! elle frappe violemment. Brocanteur, vous tombez sous les coups de la loi du 19 décembre 1850 contre l'usure et contre le recel, article 62 du Code Pénal. Mais vous nous échappez en vous servant, avec des fiertés audacieuses et des provo-

cations, des papiers de votre frère, et vous prenez la fuite dans une auto dont vous étiez le propriétaire et le chauffeur. Garçon au restaurant du Hanneton, rue Pigalle, vous êtes signalé pour votre autorité sur la patronne dont votre tenace volonté tend à faire votre épouse, et pour l'inconstance de vos amours. Les filles publiques, dont la noble présence est l'attraction de cet établissement, tiennent à solliciter vos audiences avant de se déterminer à jouer sur tel cheval de course, à acquérir tel bijou de prix (vous en détenez dans les poches), à user de tel narcotique ou à engager un amant. La patronne, faible femme jalouse, nous a, dès cette époque, abondamment fourni de renseignements. « Ah ! la salope ! » hein ? vous avez trop de prudence pour lâcher le gros mot, il est inclus dans votre regard. Vos yeux vous perdront, Constant. Est-ce M. votre frère qui nourrit l'habileté de séduire Mme Burckardt ? Cette jeune femme élégante, curieuse, eut l'explicable faiblesse de s'éprendre d'un beau paysan propre. Forcément ! une fois dans ce milieu..., on est subjugué par Vénus. Est-ce M. votre frère qui surprit les redoutables secrets de la dame, s'établit sur son intimité comme domestique, et fut l'origine des malheurs attachés à sa vie. Allons ! essayez donc de pleurer ! je sais ce que c'est ! L'impudence n'ayant pas assommé un homme comme moi, vous me bourrez le crâne autrement. Complet !

— J' pleure-t-y ? regardez mes yeux ! c'est sec ! non ! mais « un homme comme vous ». Ah ! ah ! je rigole plutôt. J' mettais ma tête en balancier dans mes jambes. J'réfléchissais que c'était point Dieu possible que vous ayez la visée du mal contre madame. Ah ! y aurait du mauvais ! Je suis sournois quand on vise madame.

— Tonnerre ! prenez garde de m'indisposer, Constant. Je tarde à vous faire agréer mes intentions, car le principal est d'abord de vous convaincre pleinement de votre ignominie. Prenez garde à vous ! je suis rancunier et de

réconciliation difficile ! Quand le sieur Lhiaubet (Antoine) vous a cherché pour l'achat ferme de la montre volée, avouez que vous eussiez préféré que ce fût votre patronne qui l'achetât pour toucher une commission, vous faire faire cadeau de l'objet et procéder à une seconde vente.

— Ouais ! je vise le fil que vous tirez, pour m'avoir m'sieu le juge ! Vous tiquez sur moi comme sur un marlou, un Satan, un de vos malfaiteurs. C'est froissant, mais y a du jeu dans votre mécanique, c'est pas raffiné, ça roule pas bien avec la vérité. Qué malheur, mon Dieu. Eh ! monsieur le juge ! quelle chance vous avez d'avoir tant d'instruction !

— Constamment, votre projet intérieur comme moyen de vivre a été la prostitution de vos maîtresses. Une seule fut docile à votre autorité : le grappin était bon. Voyons, Constant, Mme Burckardt offrait de bons repas à des personnes puissantes, concurremment avec de redoutables ennemis de notre pays. Or, j'ai obtenu de cette dame cet aveu entier, à savoir qu'elle avait pris la coupable responsabilité de transmettre à ceux-ci d'importantes paroles arrachées à ses amis. En bon français, cela s'appelle trahison, espionnage. On a trouvé chez elle des lettres signées d'un ministre autrichien.

— Oh ! ça m'étonne ! Oui, je dois dire qu'il y avait des riches dans le salon, c'est sûr ! oh ! la ! des généraux ! des têtes ! c'est sûr ! mais pour la manigance, je mets au défi quiconque de déclarer qu'il y en avait. Madame est bien trop grandiose pour la jésuiterie.

— Voyons ! je conçois que votre attachement est si fort... je conçois... Voyons ! maître Lantel, l'interrogatoire est clos ! Greffier, donnez lecture du procès-verbal de l'interrogatoire, puis vous vous retirerez. Veuillez apposer votre signature soigneusement, selon l'usage, au bas de cette feuille, Constant. Là ! nous voilà confortablement installés tous les deux dans nos épaules, maintenant, regardez-moi, Constant ! Constant ! soyez convaincu que

de sérieux renseignements conduiraient utilement la justice en faveur de votre patronne. Nous préjugeons souvent le mal plus important qu'il n'est dans le fait.

— La jésuiterie, c'était pas son genre. Je vous le dis, vous me croyez pas.

— Ah ! ah !... hein ? est-ce que j'ai le pouvoir d'ordonner des poursuites immédiates, ou bien est-ce que je ne l'ai pas ce pouvoir-là ? Et l'usage de l'état-civil de M. votre frère, ce que j'appelle notre alibi familial (faux et usage de faux en matière d'état-civil, vingt années de travaux publics) ! et le commerce des stupéfiants accompagné de vagabondage spécial ! Combien d'années de réclusion, Constant ? et la montre ! la montre de la rue Gabrielle ? Ah ! vous êtes un gars qu'on peut serrer ! Réfléchissons ! eh bien ! j'ordonne de ma propre autorité un non-lieu en votre faveur si vous parlez au sujet des rapports frauduleux de votre complice avec l'Autriche !

— Monsieur le juge, c'est tel que je le dis ! Constant ne cafarde pas par frousse ; Constant n'a pas froid aux yeux.

— Soit. Voici une proposition sérieuse d'engagement ferme. J'ai admiré grandement votre puissance de dissimulation, votre regard bien pesant de fils de la terre ! votre attitude... noble... noble...

— Oui.

— Vous n'êtes pas embarrassé par de bien lourds scrupules, hé ! de plus, vous possédez la connaissance complète de plusieurs langues. Vous avez le sang-froid d'un fils de la terre, de l'ampleur, de la fermeté, du fond, hein ? Ah ! la terre ! la terre ! eh bien !... c'est une proposition d'engagement ferme... voulez-vous être attaché au corps de la police extérieure ? agent de police en civil pour l'étranger ?

— Ouais ! c'est un biais qu'est bien tranchant, je dois dire. Je m'aperçois que vous n'êtes pas une demi-bête. Vous dites derrière vos yeux : le domestique y ne mange

pas le morceau, mais pour la prime de policier il jaspinera. Ben, comme policier de l'extérieur, je dis que c'est des mécaniques à démonter, des ressorts à vis, des gyries de M. D***, qu'elle veut pas avoir dans son lit pour y coucher avec elle, une vengeance de M. D***

— Psss !... M. D*** ! ! ! M. D*** n'est pas une personne légère, c'est un homme de surface et de poids. Je prends note de votre déclaration. Houm ! supposons maintenant que Mme Burckardt, qui est absolument gênante, soit expulsée du sol de notre territoire français, consentez-vous pleinement à la filer sous le nom de valet de chambre, avec rapports mensuels payés. Vous souriez ?

— Je me doutais de cette aiguillée-là depuis le petit commencement. Fine idée ! Eh bien ! topez-là : je suis engagé. Combien que vous donnez ?

— Demandez cela au chef de la Sûreté. Une bonne réception vous est réservée dans son cabinet sur présentation de la lettre que j'avais préparée. Bonne chance et forte méditation ! veuillez vous retirer ! introduisez Mme Burckardt.

— Méfie-toi, Hélène ! c'est un Gaspard.

— Madame, installez-vous commodément dans ce fauteuil et reposez-vous. Nous devons nous entretenir longuement : toutefois, quel que soit le résultat tangible de cette importante conversation, un galant homme peut se dire touché par votre charme comme Paris, la ville de goût l'est tout entière.

— Mon Dieu, monsieur, je suis très simple. Vos compliments m'intimident. On est venu chez moi à cause d'une montre précieuse que j'étais prête à rendre. On a renversé mes tiroirs pour chercher d'autres trésors plus captivants. Je suis dans l'anxiété, cette affaire m'enlève ma gaieté justement parce que je n'y vois pas malice. Que la propriétaire de la montre soit persuadée que je l'indemniserai généreusement.

— L'affaire de la montre Lafleur ? Ce n'est pas grand'-

chose : vous êtes la victime, sûrement, et non pas la coupable. Réservez votre force de volonté pour des choses plus redoutables.

— Mon Dieu ! vous m'impressionnez ! dites vite !

— L'agrément de votre grâce jeune que j'apprécie aujourd'hui même, comporte une profonde force souterraine. Vous êtes difficile à pénétrer, c'est ce qui, joint à votre large esprit, à votre amour des arts, à votre expérience de la vie mondaine, à votre enjouement, attire dans votre confortable appartement des personnages de poids,notamment un ministre fortement amoureux de vous.

— Nonoche ? Ah ! oui, eh bien ?

— Je ne prononcerai pas les noms redoutables. Malheureusement, vous avez fait le saut. Vous avez puisé, pour des personnes, celles-là ministres de souverains totalement ennemis de la France, puisé à des secrets — supposons encore que ces importantes indiscrétions sont des imprudences un peu lourdes — des secrets concernant, tant pis ! je lâche le mot, la sûreté de l'Etat.

— Ah ! ah ! ah ! des secrets d'Etat à moi ! ! ! d'abord où sont-ils ! des secrets d'Etat ! je suis si peu romanesque. Mais, monsieur le juge, cela n'a rien à faire avec ce qui intéresse ma compagnie. Pensez ! des auteurs, des peintres, des gens de théâtre !...

— Madame, vous riez devant un bien gros orage. J'en suis surpris.

— Vous êtes surpris que les élucubrations de la haine me fassent rire. Ce serait dommage ! Il me serait extrêmement difficile de les prendre au sérieux.

— Et si les graves présomptions de la justice avaient été sanctionnés par des aveux prononcés de la bouche de Constant, Alexandre-Honoré-Jules, votre complice.

— Mon vieux Constant ! il a ma confiance, toute ! injuriée ! il serait le plus hardi de mes défenseurs. Alors, vous comprenez !... Non ! je serais trop bête d'être la dupe d'une ruse de police ! Allons !

— Notre acte d'accusation est établi sur une lettre autographe de la main de S. E. M. Cremnitz, premier ministre autrichien, lettre comportant des remerciements insistés pour renseignements fournis à l'armée et signalant la présence incluse sous les cachets de cinquante beaux billets de mille francs.

— Perfidie !... oh ! il est impossible que des experts sérieux aient affirmé une valeur à cette jonglerie venimeuse.

— Des experts ? les témoignages de confiance que vous tenez de l'Autriche sont nombreux, qu'en dites-vous ?

— J'ai des intérêts en Autriche, c'est vrai ! Donc, pas d'experts ! et les cinquante mille francs ? explique-t-on dans quel double fond magique ils ont tombé. Je convoitais une paire de chevaux du Tattershall pour chasser, je les ai achetés ? non ? hélas ! quel bonheur, ç'aurait été.

— Cinquante mille francs ne pèsent pas lourd dans un intérieur où il n'y a pas un seul registre de comptes.

— Erreur ! mes comptes sont très soignés, et j'ai de l'ordre. Simple remarque ! il paraît que dans certaines communications délicates, pour s'éviter des froissements, les illustres usent de langages à double sens, truqués, que sais-je ? vous me comprenez. Réfléchissez, monsieur le juge, il est évident que l'Excellence autrichienne a été bien légère pour une Excellence.

— L'enveloppe qui portait la lettre et le gros envoi d'argent n'a pas passé sous le timbre de l'Administration postale. J'en conclus que le tout a été déposé en vos mains par un homme à vous ou par un homme à lui.

— Je me croyais adroite, mais je suis une imbécile ! comment j'ai une pièce formidable qui se retourne contre moi, qui devrait être mon idée fixe, et j'ai la faiblesse de lui faire place à tout risque dans l'un de mes jolis meubles, au lieu de la brûler ! Votre enquête sur mon intelligence vous a bien desservi. C'est inouï !

— Pour ce qui est de mes patientes enquêtes, je me dis-

pose à vous fournir la preuve irréfragable de la solidité de ma méthode. Ecoutez-moi avec attention. Nous avons tout le temps, hein ? nous sommes bien là, hein ? D'abord ! vos nom et prénoms ? Burckardt, Marie-Hélène-Sophie, avec particule ou sans particule ? il y a lieu à discussion sur ce cas. Votre lieu de naissance ? c'est Paris, au numéro 76 de la rue dite Beaubourg. La date exacte de votre naissance ? le onzième jour du mois de décembre dans l'année 1886. Ah ! dame, la justice est toujours un peu lourde dans sa rigoureuse exactitude, je le regrette. L'Autorité ! l'Autorité ! la brutale puissance de l'Autorité judiciaire. Attention, ici ! Il y avait deux années presque jour pour jour que vous étiez sortie de l'union légitime de Sophie-Adélaïde de Chesseau et du Docteur Burckardt Théodulf-Odon, quand votre malheureux père, par un crime impunissable, le suicide, se priva de la vie sur notre belle terre. Ah ! ce n'était pas un individu du vulgaire que M. votre papa : il avait élaboré une théorie très sérieuse longuement exposée dans de gros livres sur l'influence du Grand Sympathique et les coups d'émotions psychiques dans les mouvements péristaltiques de la digestion. Il paraît que sa thèse fait encore autorité. Mais procédons par ordre. D'abord en 1726. Le maréchal de Saxe ayant eu d'une femme de campagne qui lui avait abandonné son corps par amour, un bâtard, lui donna le nom du hameau des Vosges où l'acte avait été consommé, « Burckardt », et le dota richement. Il avait le sentiment du devoir, ce maréchal de Saxe, je l'approuve. Le sentiment de la chair commune à la famille. Et voilà ! voilà l'originelle souche de votre curieux arbre généalogique ! ne nous attardons pas davantage. Un deuxième Burckardt, qui s'arrogeait le titre de comte, eut ses biens fonds anéantis sous le joug de la grande Révolution. La fortune patrimoniale, portent mes notes, fut recomposée par le fils, républicain laborieux, celui-là. Et maintenant, apparaît votre grand-papa ! Un inventeur aussi, comme M. votre

père, son fils, mais aussi très dévoué au roi Jérôme Bonaparte dont il était le médecin quand celui-ci, vers 1860, logeait au Palais-Royal. Oh ! pas du tout un déséquilibré, votre grand-papa, mais plongé dans ce que j'ai accoutumé d'appeler la grande orgie balzacienne du Second Empire. Ah ! Balzac ! Et, maintenant, que dites-vous de la méthode de mes enquêtes, madame ? hein ? Réfléchissons ! que peut faire, comme carrière, une femme à qui il faut supporter la mort d'un époux légitime qui n'a pas un sou de côté ? ce n'est guère facile. Comme de bien entendu, je parle de M. votre papa. Mme Burckardt, votre mère, était, en 1888, une personne pieuse, sombre, ayant juré de garder une vertu ferme contre toute promiscuité. Elle entra dans l'enseignement libre : je veux dire qu'elle a été institutrice pour le français et pour le piano et elle a bien fait. Elle qui est une personne de la bonne bourgeoisie moyenne, soudain, elle est presque esclave, elle éduque les enfants de la famille Sénéchal-Grandier, près de Tours. Paisiblement, prudemment ! et vous, vous jouissez des mêmes leçons dans le château Sénéchal-Grandier. Solides leçons de vertus, madame, que donnait Mme Burckardt mère. Bon ! rien n'est plus fragile que la paix. Un gros orage, hélas ! menaçait l'institutrice et sa fillette : l'orage des passions humaines ! tant pis ! tant pis ! Allons ! c'est le jeune Alexis Sénéchal-Grandier ! il va vous proposer, le 19 octobre 1902, de s'unir à lui par les liens légitimes du mariage et ce, pendant une partie de chasse, Alexis Sénéchal-Grandier et Sophie-Marie-Hélène Burckardt sont tendrement enlacés par un embrassement amoureux. Le groupe hostile de la famille surgit au milieu des fourrés et ordonne à Sophie-Marie-Hélène d'abandonner le château. Et cette mère ne suivrait pas cette enfant ! oh ! si, elle la suivra ! elles débarqueront à Paris la nuit, elles pénètreront dans la forêt de Paris, plus épaisse que celle de... de... oui, je m'entends ! Ah ! ah ! elle pleure. Tiens ! quand je vous dis que mes enquêtes

ont leur valeur, elle pleure, ma belle prévenue, est-ce possible ! mes bonnes enquêtes, mes rigoureuses enquêtes, mes méthodiques enquêtes dont on se moquait, hein ? elles font leur effet. Allons ! essuyons soigneusement ces pleurs qui ne sont d'aucune utilité pratique.

« Y êtes-vous ? la digne famille des Sénéchal-Grandier ne tarda pas à écrire à votre intéressante maman, qu'elle lui garantissait une rente de douze cents francs. Nous sommes alors en janvier 1903. Oui, vous avez dix-sept ans d'âge. Vous n'êtes pas encore dans la plénitude de la chair, mais vous êtes déjà dans le bouton de rose de l'adolescence. Hé ! hé !... c'est cela même ! Vous êtes placée en qualité de dactylographe dans une importante banque et dans le bureau justement de celui qui la dirige — au cœur du danger — M. Hoffbauer. Encore un de ces Autrichiens, expliquez-ça ! Ah ! pourquoi n'êtes-vous pas restée clouée sur votre chaise de dactylographe et devant cette machine du gagne-pain honorable, plutôt que d'envier le confort et la bonne chère. Mais non ! c'est toujours la même histoire ! Dame ! quand on a une peau satinée et transparente comme son ancêtre le maréchal de Saxe ! Vous avez préféré la grasse matinée dans le dodo, là ! à la dure assiduité des travailleurs. Et la maman ? qu'est-ce qu'elle a pensé quand elle a connu cette intimité irréparable. Eh bien ! la vertueuse dame est décédée subitement. Le parricide n'est pas toujours punissable, madame, malheureusement. Voyons !... c'était... le décès de Mme votre mère... voyons... c'était le 24 juin 1901 Continuons ! votre patron, M. Hoffbauer était disposé à tout arranger pour que vous fassiez les études préparatoires à l'exercice des professions théâtrales. Ouiche ! en 1909, vous montez décolletée sur la scène du théâtre des Variétés à Paris. Les affiches, les programmes portaient le nom de Léna Calvi pour un rôle de caissière dans un restaurant, de caissière plus que tendre. La pièce qu'on représentait alors était de mon ami intime Alfred Capus,

« La Potinière de Deauville ». Vous rappelez-vous le décor du quatrième acte ? Ah ! Capus ! Bon !... ayant porté son attention sur votre espièglerie en particulier, un Américain du nom de Ullster (Joe), de moyens fort larges, fut ébranlé par votre charme ; à force d'insister, il vous soumit à ses désirs et fournit conséquemment à tous vos besoins. Dans la suite, en vous faisant procéder à des placements avantageux, il vous accumule une fortune ronde. D'autre part, en 1910, vous êtes attirée par un M. Fontaine (Edgar), chanteur et co-directeur du théâtre des Folies-Lyriques, et l'ayant séduit vous êtes prise par lui en légitime mariage. Il est affreux et banal de constater ceci, à savoir que l'homme, le chanteur qui gruge votre fond est, en plein, celui que vous aimez. Quelle boue !

— Je vous avertis que je ne suis pas du tout l'esclave de quiconque et que mon compagnon conjugal n'est pas du tout le monarque de mon cœur. A part cela, merci d'avoir pensé à moi si sérieusement. Très captivant ! très ingénieux !... un peu froissant !

— Tout à fait compagnon ensemble, vous ne l'êtes pas indéfectiblement, attendu qu'il demeure à Liége, en Belgique, et vous 29 *bis*, rue d'Astorg, à Paris. Vous avez, en effet, tant il vous trompait constamment, obtenu le divorce le 11 janvier 1912. Me Lefèvre occupant pour la demanderesse qui était vous, en l'espèce. Enfin, au sujet de sommes d'argent considérables, il a l'air de se conduire très très mal. Il vous tourmente beaucoup, aussi vous voyez bien qu'il gruge votre fond de plus en plus, comme je le disais précédemment. J'ai tardé à vous dire que, de votre union légitime avec le susdit Fontaine, sont nés deux fils.

— Un !

— Permettez !... deux !... Vous devez les avoir placés dans un important établissement religieux appartenant aux Pères Maristes, de Barcelone. Je vous en fais bien

mes compliments. En résumé, rien n'est plus pleinement prouvé que ceci, à savoir que vous avez de bons revenus s'élevant à la somme annuelle de deux cent quarante-sept mille francs, que vous réunissez des personnages puissants, tant à Paris que dans la forêt d'Orléans pour des chasses appréciées où vous même tirez de l'arc à force de bras, que, d'autre part, votre tenue est digne, noble et familière.

— Et voilà ! maintenant, je voudrais bien que vous ajoutiez à cette tempête de biographie un petit topo qui expliquerait en quoi cette offensive en détail est utilisable.

— En quoi ? vous ne redoutez pas mes enquêtes ! eh bien ! je vous prouve, par mon dispositif et mes attendus, que ma police vous possède souverainement.

— Et vous me prévenez que ces informations vous font grand plaisir : d'abord, je vous en remercie : j'en suis très heureuse, mais quelles en sont les suites possibles actuellement.

— Je ne suis pas dénudé de bonnes conséquences sortant de votre *curriculum vitæ*. Il est clair que vous n'êtes pas une femme de carton, une petite vie, vous êtes une gaillarde. Eh bien ! assez de courtoisie ! Tenez, voici... j'ai quelque chose à vous donner en mains. Comment ! jamais vous n'avez entendu parler de la lettre de S. Ex. Cremnitz ? permettez, tout simplement par moi... Aux perquisitions dont la chambre de Constant a été l'objet pour l'affaire de la montre Lafleur, cet important document a été retiré d'une commode. Il n'était donc pas dans un bahut de votre appartement. Ah ! vous avez l'habitude de placer solidement votre confiance !... Ce serait dommage d'abîmer ce document : c'est un excellent fac-similé photographique.

— Oh ! non, mais... le plafond va tomber ! il n'a pas même contrefait son écriture ! Faut-il qu'un pauvre homme ressente le besoin de s'asservir pour s'introduire dans les perfidies de son patron. Oh ! je suis écœurée ! moi, les grandes choses ne m'effraient pas, mais les

petites perfidies, ça, c'est impossible ! non, mais ! Quelle honte de condescendre à la sale vengeance de n'importe qui ! Ecoutez bien, moi, je défends ma réputation, moi! oh ! froidement. Enfin, j'ai beaucoup de mal à supporter cette anomalie de ma présence à cet étage du Palais. Monsieur le juge d'instruction, j'affirme avec sincérité ma volonté de porter plainte contre M. D***, ancien ministre, et contre son secrétaire, Joseph Marmagne, pour abominable calomnie et faux. Voilà un garçon qui était amoureux de Ginette Ponti, mon amie intime ; il lui écrivait des douze pages héroïques : on en riait. Il a été aussi le secrétaire de Dulourd, mon professeur au Conservatoire. Ah ! ah ! ah ! que je suis heureuse ! si heureuse ! il se bute à ce détail. Je connais son écriture ! je n'ai jamais tant ressenti que maintenant la saveur exquise de la bataille et du danger. Je les ai pris, et c'est moi qui les tiens : ils pensent qu'ils me tiennent, n'est-ce pas ? Vos raisonnements ne démembrent pas la puissance de la vérité, qui est de mon côté. Le patron de Joseph Marmagne, M. D***, m'avait promis de se venger (dans une lettre que j'ai) parce que la vie sans moi, disait-il, il ne la conçoit pas. Mais moi, la vie avec lui, je ne la conçois pas. Oh ! mais je porte plainte ! je fais un scandale épouvantable ; les journaux s'égosilleront. Comprenez donc que c'est un policier de leur valetaille qui nous a joué ce tour dans la commode de Constant. Mais, oui ! Ils voient bien qu'il est mon amant. Et un domestique est préféré ! pensez donc ! la rage ! mais je n'ai pas honte ni peur de l'avouer, vous savez !

— Vous avez émargé, venant de l'Autriche, quatre envois de fonds, constituant bel et bien une somme globale de sept cent soixante-quinze mille francs. Est-ce aussi par l'effet d'un terrible tour ?

— Votre ingéniosité biographique se retourne contre vous. C'est précisément Hoffbauer ! c'est de lui que je tiens mes forêts du Tyrol. Mes revenus sont naturels et

simples. Je les expliquerai. Et je le souhaite ! Ah ! quel moment ! la lumière et le sourire ! Caser des perfidies aux puissances après la guerre... je ne vois pas pourquoi... enfin ! je me justifierai, ça suffit !

— *Quoi qu'il en soit...* quant à la chose même qui est de déposer officiellement dans les mains de M. le procureur de la République une plainte en faux et usage de faux contre M. D***, ce serait vous donner bien du mal... pour...

— *Quoi qu'il en soit ?* Justifiez ce quoi qu'il en soit ! de quel droit ce quoi qu'il en soit ! Quoi qu'il en soit ! ô liberté française, comme on te respecte ! *Quoi qu'il en soit,* voilà un mot qui fait rêver et qui n'est pas bien drôle.

— *Quoi qu'il en soit,* comporte que j'ai, à l'heure actuelle, certains ordres de l'autorité ministérielle. Vous auriez beau prouver avec d'autres arguments que des présomptions ou des menaces, que vous êtes écrasée par des ennemis qui vous exécutent, vous êtes, madame, une personne... vous êtes la condensation de tous les graves dangers : par le bloc de votre indépendance, de votre charme, de votre raisonnement uni à votre redoutable immoralité. Et si vous aviez entamé la droiture d'un être aussi respectable que M. D***, cette influence serait-elle sans inconvénients pour l'Etat ? Et ce robuste vieillard (un des premiers du Gouvernement) auquel je ne m'attendais pas à entendre, au mépris de tout respect, appliquer le sobriquet de « Nonoche », ce vieillard qui, dans votre promiscuité — je me garde d'apprécier sa conduite, il s'agit en l'espèce de votre force équivoque — a oublié qu'il abandonnait l'hygiène de la famille, d'honorables prérogatives, et qu'il privait ses enfants de leur patrimoine en vous le départageant ! Et M. Baseilhac, qui vous fit bénéficier de la montre Lafleur ! le fait est que vous avez énervé là un galant homme jusqu'au divorce. C'est exact. Cet objet, cette montre est à l'origine primor-

diale des enquêtes... Greffier ! madame va tomber en pâmoison... elle tombe... Tiens ! je présumais davantage des capacités de résistance de son corps... Ah ! les femmes!.. vous n'avez pas à vous faire de bile, greffier ! Dans le carton C-D nº 7, vous mettrez la main sur une bouteille de sels ammoniacaux assez piquants, débouchez-la et fourrez-la sous ses narines pour lui donner du ton. L'effet est irrésistible, à moins de syncope complète.

— J'ai une crise de foie latente qui me rend comme somnambule. Merci. Oh ! je ne suis pas bien fière d'avoir été amorphe, si ! si ! d'avoir capitulé.

— Pardonnez-moi ! que voulez-vous ? je suis un brutal, je marche sur les pieds, c'est ma nature. Comme homme, c'est gênant, mais pour le magistrat, je juge qu'il faut faire trembler. Est-ce que je vous veux du mal, moi ? néanmoins, je vous mets en garde contre ceci, à savoir : du côté de l'Autriche, contre le besoin d'agglomérer des revenus autant comme autant sans travailler, c'est d'un bien mauvais conseil, croyez-moi. Pour ce qui est de mettre des bonnets de coton aux personnes ayant l'autorité dans l'Etat, en tous cas, je vous garantis, vous ne rencontrerez que des difficultés de ce côté. Tranchons la question. J'ai des ordres là, sous mon buvard. Il y a un train de luxe pour l'Italie à 9 h. 16. Vous ne voulez pas faire de la prison préventive pour le document Cremnitz ? non ? eh bien ! vous vous embarquerez dans ce train ce soir. L'Italie ! ça doit vous aller ?

— Ah ! ah ! vous arrangez les choses ! ainsi les beaux messieurs nous obsèdent de leurs passions tumultueuses, et comme suites, c'est celle qui en est l'objet finalement, qui a le plaisir d'être prévenue qu'elle a choqué. Elle est menacée ! il faut partir à l'improviste. Tout comme Manon Lescaut au temps du maréchal de Saxe. Je m'aperçois que la grande Révolution n'a pas révolutionné certaines susceptibilités. Moi, je suis assez encline à aller jouer les héroïnes à Venise, mais dans l'apaisement, je

réfléchirai bien à ce que je dois manifester quand on m'insulte.

— Réfléchissez donc, mais attention à vous. Quelque précaution que vous preniez et fussiez-vous dans une cave, réfléchissez pour l'excellente raison que vous êtes sous la poigne de la police. Sur ce, avant de vous quitter, puisqu'il faut en finir, l'avenir dira si vous avez acquis le respect de la prépondérance. Vos domestiques, Antoine Lhiaubet et Constant, Alexandre-Honoré-Jules, sont deux gaillards. Je ne suis pas homme à les négliger, vous comprenez que j'ai mes vues sur eux. Comme l'affaire de la montre Lafleur comporterait avec elle des complications embêtantes pour la France entière et vis-à-vis du public, elle sera clôturée. Voilà, ma bonne dame ! Greffier ! vous n'allez pas faire signer cet interrogatoire-là, je suppose ! pourquoi faire ? il sera brûlé. Ça suffit, madame, vous pouvez vous retirer, je vous salue bien. Maintenant, qu'on introduise Mme Lafleur ! Ah ! madame Lafleur !... Vos nom et prénoms sont Lafleur, Rose-Andréa, vous êtes native de Vincennes, en date du 11 juillet de l'année 1881. Pas d'objections ! pas d'oppositions à l'état civil ? c'est heureux. Un adage populaire et juridique le dit : *Suum cuique*, à tout chacun le sien. En conséquence, je vous ai fait citer et introduire pour vous mettre en possession et jouissance de l'objet d'un litige, qui est indiscutablement votre propriété : cette montre en or. Hé ! hé ! elle pèse son poids, hé ? mes compliments ! est-elle bonne ? Or, l'enquête prouve que vous avez la mauvaise habitude de laisser l'usage de ce beau travail à des enfants ! Quelle imprudence ! Non ! non ! il est tout à fait inadmissible qu'une montre ancienne, une pièce de musée, ait pour véhicule la poche d'un tablier de travail ou le bol rustique d'un marchand de vins ! c'est inadmissible, qu'en dites-vous ?... Ces faits datent d'il y a trois ans.

— Mais c'est eux alors qui ont la malice, mes gosses, puisqu'ils prennent la montre de père, alors ! J'aime mieux

que vous les mettiez dans une maison de correction, Alice et Angèle au moins.

— Mais ça n'est pas en question ! mais ça n'existe pas, constituer ces jeunes filles dans une maison de correction. De quel principe partez-vous pour envisager la maison de correction ? D'abord, qui a l'autorité d'ordonnancer les suites à une affaire ? moi ! qui suis la force de la Loi. Voyez-vous cette maison de correction ?

— Ah ! bien, c'est entendu ! alors je préfère... j'aime mieux compter sur votre amabilité.

— Bon ! dès lors, écoutez-moi ! Mme Burckardt abandonnera le sol de la France. Sont retenus par l'autorité judiciaire dans des conditions particulières conformes à mes vues, Constant, recéleur, et Lhiaubet, voleur de la montre de la petite Angèle.

— La montre d'Angèle ? oh ! mais pourquoi alors que vous croyez qu'elle est à Angèle, la montre. Je voudrais pas même qu'elle y soye à Angèle. C'est la montre de père. N'oubliez pas qu'elle est à moi la montre de père.

— Qui dit le contraire ? il n'y a pas de subtilité à faire ! La montre vous est rendue. On la touche, elle est là ! Mettez-la dans votre poche. La montre n'est plus en question. Il n'en sera plus reparlé.

— Pourquoi, alors, qu'il en sera plus reparlé de la montre de père ? Ah ! non, alors ! c'est pas la peine, alors ! quel brouillamini en supplément.

— Prenez possession de votre montre ! Qu'avez-vous encore à déclarer ?

— Oh ! je ne dis rien ! par peur de vous ennuyer, je ne dis rien.

— Vous me déconcertez par vos réponses. Ma foi, ma gaillarde, ou je suis fortement dans l'erreur, ou vous êtes en plein dans l'état d'ébriété. Ne vous seriez-vous pas confortablement restaurée d'une bouteille de bon vin à la Buvette pour décupler votre courage devant l'autorité judiciaire ? c'est possible. Après tout, il est vrai que

vous n'en sentirez que plus profondément l'importance de mes réflexions. Le magistrat ressent le devoir impérieux, avant que vous retourniez à votre travail, de vous mettre devant le nez ceci, à savoir : le chemin honnête du robuste travailleur est-il une plaisanterie ? Vous êtes-vous mise en garde énergiquement contre les légèretés ? Eh bien ! non, sérieusement, non ! Bon ! et maintenant ? c'est pour vous faire toucher du doigt vos responsabilités que vous avez été introduite dans le cabinet du juge d'instruction.

— Qu'est-ce qu'y a encore ? Oh ! la ! la ! c'est-y encore Mlle Virginie qui aura porté plainte ! Si vous saviez ce qu'ils sont durs les locataires ! Et puis, quand même... ça ne fait rien, hein ?

— Que de lamentations ! oh ! des pleurs, bien sûr, tant qu'on voudra ! Et maintenant, comment ne pas tolérer beaucoup d'une illettrée ? Moi, fonctionnaire confortablement nourri, j'ose à peine profiter de votre ivrognerie pour vous la reprocher. Avaler des aliments insuffisamment substantiels, il est évident que c'est se préparer à l'intérieur un besoin tourmentant de réconforts alcooliques pour se sentir mieux. Dame ! tant pis pour votre estomac !

— Oh ! pour la santé, ça va bien toujours ! C'est égal ! ce que vous êtes gentil !

— Mais je ne vous interroge pas sur votre santé, c'est facile à voir, que diable !... Oh !... je ne vous reconnais pas le droit de m'interrompre constamment : c'est une véritable fatigue ! une fatigue musculaire d'être ainsi interrompu ! Comment ! un juge plaide de tout son cœur pour vous les circonstances atténuantes comme un avocat !... A quoi bon, si vous le retardez par un déballage stupide ! Que vous ayez eu des amants, l'enquête et à plus forte raison les faits, le confirment indéfectiblement...

— Ça ! il n'est pas entré un homme de quoi que ce soit dans la loge depuis la mort de père... c'est sur la

tête de mes enfants, ainsi !... J'aimerais mieux mourir, oh ! oui. C'est pas l'occasion de me marier qui me manquait.

— Le serment !!! les faux serments ne coûtent pas cher, hein ? Mon Dieu ! une gaillarde bien étayée, une veuve, quand elle n'est pas calfatée par une énergie bien trempée, on comprend qu'elle soit tourmentée par la chair... Ah ! ça, auriez-vous entrepris de narguer l'autorité judiciaire. Vous riez ?

— Ah ! ah ! ah ! c'est drôle... c'est-à-dire, évidemment... ah ben ! c'est drôle de voir un monsieur comme vous qui parle de ça... alors, je ris... et puis quand même... alors... oh ! ça fait rien... Ceux qui ne seront pas contents, ils le diront, hein ?

— Ah ! ça ! est-ce que je suis votre complice, moi ! appelez-moi « monsieur le juge d'instruction » ! je vous ordonne d'entrer en vous-même pour vous repentir. Ah ! oui ! il y a de quoi rire quand je prends la patience d'améliorer votre moral. Depuis que vous avez corrompu Léonce Sancoin, saviez-vous que les époux Sancoin ont obtenu le divorce ? que vous avez semé la graine du malheur dans ce foyer ? ah ! vous pouvez faire la gentille et l'aimable. Ces malheureux sont dans la peine par votre faute. Où est-il le bar prospère occupant le numéro 12 de la rue de Londres ? Léonce Sancoin s'est placé en qualité de garçon limonadier. Voilà Aurélie ! c'était une personne intéressante ! qu'est-elle devenue cette brave Aurélie Sancoin ? Elle est la concubine d'un récidiviste, un ancien habitué du bar, le nommé Lhiaubet, le voleur de la montre. Ce sont de vos farces, aimable dame Lafleur, le don Juan femelle de la rue Gabrielle. Ah ! vous ne vous déguisez pas que vous êtes très distinguée. Oui ! les gens simples ! Et pourtant, vous avez toléré que la petite Angèle fût au dehors sans nourriture et sans logis. Vous n'avez senti dans votre cœur aucun besoin de coucher cette mineure, pourquoi ? Toute votre progéniture est bel et bien casée, ce n'est donc pas parce que vous étiez

tracassée de la place que vous repoussiez un nouvel appétit. Non ! mais vous auriez été mal à l'aise pour vous disposer en toute sécurité à attirer un Turc chez vous ! Ah ! ce Turc !

— Ah bien ! Alors ça vous serait égal comme ça de me dire qui qui a porté plainte.

— Avouez, en ce qui concerne la petite Angèle, qu'il était indispensable que vous soyez délivrée du poids de la famille pour que ce Turc entrât en maître dans votre domicile. Allons ! avouez ! Pour un musicien à moitié mendiant ! pour un paresseux ! pour un « hors la loi » ! N'éprouvez-vous pas de honte d'avoir plongé une mineure dans la détresse absolue sous l'influence de cette passion ? Il fallait en finir avec les enfants, hein ?

— Ben ! ça dépend... j'ai encore mon petit Léon tout à fait à la maison. Oh ! ce qu'il est gentil ! on s'accorde bien. Alors, j'ai un petit billet de temps en temps de Mariette qu'elle vient aux vacances dans mon coin. En voilà pour huit jours ! Eh ben ! voyez-vous, alors ! ousqu'elle est Angèle, je compte sur vous, alors ! j'en sais rien, moi...

— Il est acquis que, lorsqu'on l'a rencontrée, elle était en bien mauvaise société, la pauvre ! avec des filles publiques en cartes. Quelle boue ! Les malheureuses la bourraient de mangeailles, mais encore plus de conseils et, sans doute, pas fameux les conseils ! Quelle boue ! quelle boue !

— Pourquoi qu'elle n'est pas polie, aussi, d'écrire des mots dans les cabinets : *les cinq lettres pour ma tante.* Vous croyez, hein ? vous voyez que je ne suis pas grossière, moi, je l'ai pas dit le mot.

— L'enfant, moralement abandonnée, fut alors conduite par nos agents à l'infirmerie du Dépôt. Elle ne fournissait d'autres références que votre adresse et le certificat du brave Sancoin, son ex-patron. Bien entendu, le bar Sancoin était clos et cacheté depuis vos agissements. Et

personne, personne, personne n'était à même d'indiquer la retraite de Sancoin, pas même vous, sa maîtresse. Oh ! maintenant, on est assuré qu'il travaille au Café Weber, rue Royale. Sans sa maison et sans sa femme, il doit se faire beaucoup de bile. Vous, la tante et la tutrice, vous avez été prévenue en temps et lieux.

— Justement, j'ai pas pu rapport à mon travail ! j'ai pas pu aller ! Je dis à ma patronne « alors : Ça vous serait égal que j'aille pour Angèle alors... jusqu'au Dépôt... — Oui, surtout !... les jours de pèlerinage au Sacré-Cœur, n'est-ce pas ? qu'elle me répond. Non ! non ! je ne donne pas de permission les jours de pèlerinage. » C'est un hôtel du Sacré-Cœur ousse que j'ai mon travail. Après, alors, au Dépôt, on me dit : ah ! oui, mais que c'était trop tard ! Si vous savez ousse qu'elle reste, alors, Angèle, je veux bien la prendre. Ah ! vous voyez comme je suis gentille, hein ?

— *Culpa gravis*, madame, *culpa gravis*. Votre triste courage s'efforce trop tard de réparer vos lourdes fautes. Elle s'est enfuie. On l'avait dûment placée au Plessis-Picquet. Elle s'est empressée de s'enfuir de ces saines murailles, d'échapper à la surveillance. Il est probable que la petite Angèle se livre entièrement à la prostitution dans quelque lieu de la terre de France. Voyez combien votre culpabilité de tutrice est corsée ! Malheureusement, il y a des crimes qui ne sont pas sanctionnés par le législateur, mais l'autorité judiciaire a le pouvoir de blâmer énergiquement ces délinquants *extra legem*. Madame Lafleur, recevez un blâme ! un blâme vigoureux ! Mon Dieu ! que je plains la pauvre Angèle d'avoir une tutrice si mauvaise.

— J'ai déjà assez à faire !

— Vous êtes en possession de votre montre ! retirez-vous ! à quoi bon les semonces vis-à-vis d'une tête tardive et lourde. Vous êtes trop dure et trop inconsciente pour être remuée même par un vrai repentir.

— Alors, merci tout de même, hein ? on est bons amis ?

— A une autre fois ! Cette femme a tellement vidé de bouteilles qu'elle ne tient pas d'aplomb sur ses pieds. Connaissez-vous *Madame Bovary*, greffier ? le suicide de cette pauvre Bovary ? Ah ! Flaubert ! quel gaillard bien planté ce Flaubert. Croyez-moi, greffier ! madame Burckardt sauf erreur, sera ruinée corps et biens par son valet de chambre. Il est madré, ce Constant ! un paysan madré ! Greffier, allons nous restaurer par un solide déjeuner ! Bon appétit ! Ah ! l'aimable et distinguée soularde cette Mme Lafleur, ah ! ah ! ah ! Elle mourra à la Salpêtrière, vous m'entendez bien ! Voyez donc la différence entre ces affolés sans principe et sans tradition et la belle attitude de cette marquise Estelle Dito de Courberoue. Ah ! moquez-vous de la tradition, moquez-vous, jeunes gens ! Ce que Balzac les a bien comprises les femmes ! quel bougre ! Bon appétit, greffier ! Et Dostoïewsky ! Quelle boue !

CHAPITRE II

NOTES ET JOURNAL DE Mme BURCKARDT EN VOYAGE

Ecrit en wagon... Vraiment, sans hésitation, j'aurais été bien aise qu'il m'emprisonnât, ce pataud rustique et débordant de paroles. Ma prison, je la vois, à présent ! ce que je la convoite ma prison. Oh ! la forteresse ! quel belvédère devant la tempête ! quelle lumière ! Ça sentirait la poudre, il y aurait beaucoup de monde, un va-et-vient d'avocats, de journalistes, d'avoués, d'huissiers, les meilleurs, les plus chers, courage, ma fille ! et moi à la tête de tous les martelant. Taïaut ! taïaut ! mon fin limier, cherche, apporte à ton général. Oh ! qu'en face d'un danger vrai je me sentirais chef. Mais la plainte étouffée par l' « autorité judiciaire », comme il dit ! le cul-de-sac ! A Dieu ne plaise que j'entreprenne l'inquiétude de me défendre quand il est impossible de finir par le triomphe. Casser des vitres pour rien, merci ! il est si simple de savourer de ses dents blanches les jouissances d'une vie calme comme un fleuve. Voilà-t-il pas une grande victoire intérieure de dire « non » pour le sot orgueil de dire non : « Je ne partirai pas ! là ! » Se fâcher, que c'est déplaisant. Allons donc ! obéir sans réserve à un ordre qui vous enchante n'est pas plus désagréable que d'obéir au précieux conseil d'un cher guide qui vous convient. « Partez pour l'historique Italie ! » Va pour l'Italie ! Après tout, j'adore ces natures limpides et bleutées du sud de la France, du nord de l'Italie. Oh ! ces portails romains dédicacés ! Et si je suis contente, moi,

de ce voyage sans heurt, rivée à mon sleeping. On n'est pas sans me connaître orgueilleuse, et je le suis. Orgueil ! les jeux de l'orgueil ! vos joies sont-elles supérieures à celles qu'on a des pics sauvages contemplés d'un luxueux hôtel ou gravis avec une douce angoisse. Du temps de maman, quand j'étais morale, étant de son avis, l'indignation était capable de me fouetter le sang : et pourquoi ? Vive le mépris couvert d'une universelle bienveillance. Ainsi, quand par l'écriture de Joseph Marmagne, j'ai reconnu sans difficulté que le document Cremnitz était un faux, et la vengeance de D***, oh ! alors, j'ai failli perdre mon sang-froid, cette ineffable richesse ! se venger par la perfidie ! quelle infamie perverse ! la malédiction me montait du foie ! Soudain, j'ai songé à quelque chose de plus majestueusement digne : mépriser paisiblement cet ancien ministre, futur ministre, sans même avoir la gentillesse de le lui faire savoir. J'en ai assez ! Je file ! Ah ! que je suis vieille avec mes trente-cinq ans ! vieille, pure et compassée comme Mme Récamier. Il n'y a que les femmes belles et fines, les prêtres et les magistrats pour savoir combien les grands sont navrants.

Tiens ! avec moi, parbleu, le hallali final n'était pas difficile, et la curée. Que de fois j'ai répété à Nonoche : « Tu tiens beaucoup à ce que tes papiers soient casés dans mon coffre-fort à moi, ce sont des volcans tes papiers. Parbleu ! c'est bon pour toi, bien sûr ! Il est essentiel que tu t'en débarrasses, mais, moi, ça me donne la fièvre ! Enfin, voyons, quand on voudra me tirer dessus, rien de plus simple avec ces papiers-là ! — T'inquiète pas, ma grosse, disait-il, je suis là ! » Que de fois, quand, par le zèle de l'aimable Hoffbauer, mes revenus me parvenaient de Vienne, me suis-je entretenu de ce danger : « C'est plus qu'idiot, cet argent autrichien. Le premier vaurien perfide venu a prise sur moi tant qu'il voudra pour construire un système d'accusation. — Toujours ton angoisse pathologique ! » disait Nonoche. Et il est arrivé

la chose banale de l'existence : l'amoureux qui vous maudit et qui, méthodiquement, édifie le document Cremnitz. Je sais bien, moi, ce qu'il faut en penser de « l'autorité judiciaire », comme dit le juge d'instruction Léonard. Lui, c'est l'aimable raseur, la manie du travail, la bête au garrot, incommode et soumis, le genre moral (relèvement des plébéiens, etc...), un peu de lecture, l'amour, mais sans aucune perversité, et un respect si aigu de l'autorité qu'il est bien aise de se mettre à la disposition d'un illustre pourvu que « l'autorité » de l'illustre vienne vivifier la sienne. Comparer Léonard avec Sarzeau. Oh ! qu'il avait de savoir-faire ce Sarzeau ! avec son œil de cardinal pédant et modeste. C'est encore moi qui l'ai fait nommer président de Cour celui-là, à grands coups de téléphones et de câblogrammes. Peuh ! quelles pauvres ruses ! l'arsenal des juges d'instruction ! quatre ou cinq ressources courantes du métier, quoi ! plus le sang-froid. Oui ! le cas de l'attitude méprisante et réfléchie du bureaucrate parlant d'une affaire au contribuable dompté. Et puis quoi encore ? plus la délicatesse uniquement du notaire d'une ville modeste. Quels raisonnements puissants faire tomber sur l'adversaire quand il a, comme dit Léonard, des « ordres sous son buvard ». Oh ! mais non, non, c'est qu'il fallait d'abord le supplément ! et le supplément, c'est le respect dû à l'autorité : étais-je assez hypnotisée ? et la preuve de sa force, l'avais-je bien ressentie ? Il l'a avoué ! il avait avoué que le petit topo biographique n'était que pour affirmer l'excellence suprême de sa méthode. Ce que je l'ai trouvé ridicule ! ! ! Raisonnons le document Cremnitz ! s'il était sincère et véritable ? alors, holà ! voyez-vous le générateur d'une affaire Dreyfus ! non ! non ! comment voulez-vous ?... alors, le chemin de fer et quarante millions de kilomètres pour la traîtresse ! Si le document Cremnitz était une perfidie ! ça ne fait rien ! préservons-nous d'une guerrière trop belle et trop fine. Encore quarante millions de

kilomètres de chemins de fer ! c'est charmant la justice humaine ! L'essentiel, c'est la commodité de la plèbe gouvernée et des illustres : voilà une définition précise de la justice par une qui s'y connaît et qui comprend ses aises. Italie ! oh ! quelle paix là-bas au clair de lune ! quelle nature grandiose ! à nous les mirifiques aventures de chasse ! à nous les jeunes amants italiens qui ont de si bons tailleurs et de si beaux yeux ! Oh ! les gondoles et les sérénades ! Jusqu'à présent, tout est clair : le mystère angoissant commence à se faire sentir au sujet de mon Constant. Cherchons ! réfléchissons ! ô mon index ! martèle ce petit front qu'ombragent deux bandeaux bruns. « Quant à Lhiaubet et Constant, a dit Léonard (oh ! j'ai minutieusement épinglé ces précisions-là), ce sont deux gaillards. Je ne suis pas homme à les négliger. Vous comprenez que j'ai mes vues sur eux ! » Je peux dire, sans hésitation, que je devine : nous choisissons Lhiaubet et Constant, qui sont gens débrouillards, comme inspecteurs de police. Or, Constant est dans un bon compartiment de seconde classe avec Jenny, ma femme de chambre, et l'un ou l'autre vient prendre mes ordres. Tiens, parbleu ! oh ! que je suis bête et sottement butée ! oh ! triste, triste, triste et honteux ! ils lui ont commandé, si je peux dire, de s'appliquer à me surveiller, c'est évident ! O obscurs et faux principes de la police secrète ! Enfin, c'est peut-être moi qui ai tort. Par quelle confiance extraordinaire, pensent-ils, en usant de l'amorce de quelques pauvres cent francs — combien le paie-t-il, je ne sais pas, moi — occuper sérieusement de perfidies un amoureux qui sent que sa maîtresse s'est chargée de sa fortune. C'est plus qu'idiot, et Constant doit bien se divertir.

Constant, comme tous les esprits fermes, est très jésuite au sujet de ses plans, très ! Ne pas bavarder sur mes façons de penser est assez mon habitude : donc, nous nous entendons et nous préférons « pas d'indiscrétion ». Soudain, Elle ! elle, si présente ! si, pour moi !

elle, avec sa valeur de chose précieuse ! elle, avec sa chaîne ridicule et belle, impossible de ne pas lui en parler à mon gré, j'y tiens, car c'est tout à fait empoignant. Elle, quoi ? eh bien ! la montre de cette concierge, volée. Hélas ! quel remous, prolongé, du côté de cette montre ! Tant d'enquêtes ! tant de cérémonies judiciaires ! et moi, projetée hors de mon sémaphore de la rue d'Astorg. Dame ! sans l'évènement de la montre avec Lhiaubet comme voleur de la petite Angèle, Constant comme recéleur, et moi comme écho, (oh ! triste, triste infiniment) aurait-on tourneboulé mes papiers, ouvert les dossiers de Nonoche qui m'ont fait présenter comme une traîtresse ? Sans le mal qu'on se donnait pour la montre, D*** aurait-il eu l'occasion précisément de faire insérer par la valetaille policière le faux document Cremnitz ? Et voilà qu'en wagon... attendez donc ! la montre ayant été authentiquement signifiée à son heureuse propriétaire — salut au drapeau — voilà qu'en wagon, Elle, blottie sans bruit, sa chaîne brille sur le gilet de mon hardi Constant. Inquiétude intime ! Le froid Constant n'a pas eu une ironie quand mon œil a rencontré l'objet ; j'ai dit « Quelle heure est-il ? — Vingt-deux heures sept, a-t-il répondu. » Sois jésuite au sujet de la police, mais franc au sujet de la montre. Du coup, je suis curieuse, plus de discrétion ni d'indiscrétion. Oh ! je voudrais tant ! tant savoir. Caches-tu une abracadabrante peccadille ? tu le sais bien, je suis en marbre devant un secret.

A propos de mes gens, je suis anxieuse de mes robes à excursions. Jenny s'est efforcée de voir Jeanne Lanvin, mais la pauvre fille, au dernier moment, était bien bousculée. Et la mécanique de mon stylo qui a la prétention de ne plus fonctionner. Fauteuil-lit numéro 3 ! vous, le sénateur inamovible qui ne parvenez pas à couvrir du store bleu la lumière, j'ai bonne envie de vous laisser vous débrouiller. C'est Mauprat, l'illustre Mauprat ! Il a bien le droit, en somme, de ne pas me reconnaître. Tout

de même, le malheureux goutteux sera bien aise de ma haute taille, de mon adresse et de ma complaisance quand je voudrais... C'est fait ! Bonsoir, Mauprat !

Ecrit à Marseille... Je rapporte minutieusement mon dialogue avec Constant, aussitôt seuls à l'hôtel :

« C'est toi qui détiens la montre de la concierge ? Voilà une anomalie judiciaire.

— J'aime à croire que madame saura un jour quand il y aura moyen de parler avec la franchise.

— Alors ! tu te paies le luxe de garder des secrets pour ton général maintenant ?

— Y a pas apparence que c'est pour froisser madame ! c'est un secret de délicatesse au gars Lhiaubet, ça.

— Ecris-lui, télégraphie s'il le faut. Je veux connaître le secret du sire Lhiaubet. Lorsque j'ai dit : je veux, j'entends qu'on se hâte.

— Je dois dire exactement que le gars Lhiaubet m'a promis une lettre visant des combines à déclancher. Mais je dois dire aussi que s'il n'y marque point sa permission de parler, pour ce qui est de la responsabilité, il m'est pénible de cafarder.

— Je t'engage à me préserver de tout contact avec mon ex-chauffeur Lhiaubet. Sincèrement, c'est un aventurier de bas étage. Cependant, je veux voir sa lettre de mes yeux.

— Il n'est pas plus bas étage que les autres quand la galette est sur la table.

— Quels autres ? Il s'agit d'exprimer que tu ne le juges pas pire que tu ne te juges toi-même, garçon de café ! moral, hein ? ça dépend ! hem ! mais, toi ! toi ! toi ! allons ! tu sais bien que tu es mon bon Constant.

— Madame est consolante !

— File, maintenant ! où est-il mon courrier ? »

Soyez la bienvenue, lettre du banquier Reginald, et puisque nos aluminiums achetés à la baisse sont en extrême hausse, eh bien ! c'est le moment précis de les

vendre ! Condoléances ! ce sont les seules condoléances et émanées de cette Ginette Ponti. Oh ! l'hypocrite ! allez au panier, mignonne ! Hem ! mon avoué s'arrange des honoraires un peu corsés : il faut que demain matin, après mon tub, je discute cette facture-là et point par point. Maintenant, cette photographie de chiens ! Oh ! les beaux toutous ! les jolis loulous ! ceci est pour me proposer l'achat sur photo de deux pointers ayant appartenu à la merveilleuse meute du duc de Cumberland ! Il ne me plaît guère d'acheter des chiens sans examiner de mes yeux les tares et, de plus, un pointer de bonne race, mon cher mister l'English, vaut huit cent francs, et non douze cents. Oh ! par exemple, cette lettre-ci c'est grisant de comique fou : Amélie, c'est mon cordon bleu ! Amélie, patriotiquement, qui m'expédie — oh ! ma foi, en français et pas de termes impropres — ses regrets et son tablier : Bravo, Amélie, pour votre cœur ! O Dieu du ciel, qui m'envoie cet imprimé ? Signé : Morand, chanoine honoraire. (Je connais.) Tout un exposé navrant des cataclysmes de la guerre aggravés pour les prêtres dont les paroisses furent anéanties. Pas un matelas ! pas une casserole ! Les malheureux ! trop ! c'est une proposition de charité intéressante ! Et... et... et... et le bouquet final ! la malice de Nonoche ! ça, c'est le couronnement ! oh ! j'étais bien sûr qu'il vivait en bonne compagnie avec la lâcheté, le mensonge, les habiletés mesquines, mais tant de mollesse ! d'inertie ! de poltronnerie ! Calme-toi, ma fièvre : *Ma grosse! Léonard est un imbécile*, sans doute, parce qu'il est simplement, modestement, soumis aux ordres de ses supérieurs, tous les illustres Nonoche ! *Il ne fallait pas partir sans me voir, j'aurais tout arrangé !* Voyez-vous ça ! s'il a des plans, pourquoi ne pas les avoir utilisés auparavant ? *Ne te fais pas de bile !* Lumineux avis et dont j'ai certes besoin, c'est charmant ! *Reviens quand tu veux, si tu veux, comme tu veux. Je suis là. Ton vieil ami Jules Tilly.* Quelle légèreté ! Si je changeais

d'avis, si je me jetais dans le rapide de Paris et qu'on me serrât à clef dans l'horrible Saint-Lazare, quelles prouesses Nonoche exécuterait-il, lui qui n'a pas même signifié au Préfet de Police, lors des perquisitions, d'avoir à laisser en paix mes papiers et mes meubles au sujet de la fameuse montre que je consentais à rendre. Et ce langage de croquant ! cette dégoûtante pommade ! cette grossièreté veule ! C'est toute une époque ! ne rien décider, ne pas donner prise à ses adversaires tout en acceptant ma confiance perfidement. Ni d'un camp, ni d'un parti. Que ce grandiose caractère me tende un jour la main, je ne daignerai pas l'accepter. Sincèrement, en matière d'honneur, Constant ne trahissant pas le secret de Lhiaubet, n'est-il pas plus brillant que Nonoche et son *ne te fais pas de bile*. Certes, à canaillerie égale, le garçon de café louche est plus affiné que l'homme d'Etat. Et toi, cérébrale juge, qui te détache de la vie pour la savourer, toi, tragique et faible Hélène ! Ah ! que la vie est sotte ! toi qui, pour ne pas t'ennuyer, scellas le pacte d'amour en même temps avec le garçon de café, bourreau subtile de la société, et avec l'illustre qui la gouverne ; honteuse Hélène ! Hélas ! triste, triste, triste, infiniment ! mon corps erre et mon âme est si éplorée ! Oh ! mais je ne suis qu'une pauvre chose qui souffre, moi ! Allons ! quoi ! tu es un homme, je pense, tu n'as pas peur, dis-moi, toi, tu as l'orgueil, tu as la hardiesse du caractère ; qui se permet d'insinuer le contraire à ton oreille anxieuse ? Alors, je me demande s'il y a des âmes pures quelque part : y a-t-il des êtres purs quelque part ? Soit, j'enverrai cinq cents francs sans plus tarder aux prêtres des régions dévastées.

Huit jours après, à Marseille... (*L'auteur supprime ici toute une description de Marseille et les expressions de la sympathie de Mme Burckardt pour la fine race provençale et le bariolage du port.*)

...qu'est ce raffinement du modernisme qui se défend

contre la sauvagerie des montagnes, de même qu'en moi les passions luttent contre la chasteté de Diane chasseresse ; la bataille, contre le calme ; et l'artiste savante, contre l'excursionniste simplette. Mélanges de Marseille, vous êtes la photo de ce qui pointe de terrestre et de divin dans Mme Hélène Burckardt. J'ai été longtemps convaincue que les passions sont la mesure de la force et de l'énergie. J'ai tant aimé mon corps ! Faut-il vivre plus stoïcienne ? grave problème qui me dévore. Moi, l'aventurière hardie, je serais donc toujours dans l'embarras. Me voilà bien philosophe pour une guerrière valeureuse. Que dites-vous ? Minerve tenait bien la lance ! Vous devez savoir aussi, madame, que vous êtes, de par verdict, une perfide, une vampire, une espionne. Oui ! on m'apprend que je suis une croquemitaine et tout comme un empereur grec ou romain — oh ! les leçons d'histoire de maman dans la famille Sénéchal-Grandier ! — on me foudroie en quarantaine. Ma foi, je trouve mes juges ridicules, mon calice et mon calvaire charmants. Aurait-on, au fait, la cervelle complètement vide pour être serrée dans les réseaux de la police ? Moi, il se rencontre que mon détective est aussi mon camerlingue et aussi mon grand ami. La tragédie s'accompagne de comique. Tout à l'heure, il va revenir de ce côté m'apporter la missive qu'il étudie dans le jardin et m'expliquer à mon gré la présence à Marseille d'une montre bien à sa place dans la ville des Nervi. Soyons froide, compassée, mesurée, comme ce vaillant Constant, n'ayons ni impatience ni indiscrétion.

Ai-je dit — ah ! ma tête ! ma tête ! — que je ne m'arrangeais plus de l'hôtel Noailles ? Trop d'énervement, trop de physionomies connues ! Mes yeux tenaient à se pencher sur la mer, la mer illimitée et mon cœur ne voulait pas de bruit. J'ai planté mon campement au Sanatorium Baugy, plutôt pension, une villa très chic, toute coupée par le mistral et à pic sur les rochers rouges de la Corniche, à côté de la Réserve. A Auteuil, l'Institut du Docteur

Baugy, un somptueux château Louis XIII, vous n'êtes pas sans connaître... ? c'est lui le sympathique Baugy. Il suit des indications de médecins plus ou moins illustres, quant à lui, il se réserve le glorieux titre incrusté sur l'enseigne et, sans doute, des souvenirs quand il cherche bien. Maintenant, c'est un digne maître-coq, et il est très bien en cette qualité. N'êtes-vous pas d'avis que, souvent, une apparence sceptique, philosophique et dédaigneuse, souvent ! avertit d'une nature ignoble. On se blottit dans le silence parce qu'on est incapable d'éloquence et les gens s'extasient sur votre puissance de pensées. Ces blasés tournebouleut toutes les têtes. Leur mollesse et leur renoncement apparaissent comme de l'indulgence aiguë. A part cela, ils ont confiance d'être des gourmets parce qu'ils boivent comme des tonnes, des dilettanti parce qu'il leur est difficile de remuer. Regardez donc Baugy ! il fume la pipe, il est décoré, c'est un roi.

Je suppose, par déduction, que ces deux pauvres bourgeois-ci, concaves et méthodiques, se sont attelés ensemble par le mariage ces temps derniers. Ils sont arrivés de Suisse ce matin. C'est navrant et très drôle, un voyage de noces. Un peu fameux, la côte de la Méditerranée, un peu capiteux, hein ? Alors, puisqu'il paraît qu'on est sûrement dans le high-life, rectification : changeons l'amabilité en une attitude susceptible et menaçante. Ils ont parlé anglais, il est évident que tous les convives intellectuels ont compris, mais non pas le grave couple d'Anglais, égoïstes et gais, un noble savant et sa vieille chaste fille, qui étaient enclins à se divertir d'eux.

« Quand on est commanditaire et administrateur d'une organisation qui compte dix hauts fonctionnaires, plus une armée de sous-ordres, dit mon brûlant et brillant voisin de table, un brun courtaud, d'hommes de peine et de cochers pour les charrois, quand on a un associé qui ne fait rien sans vous consulter, qui s'écroule si on le regarde dans les yeux, vous comprenez bien, madame,

qu'on fait la grimace d'avoir une belle-mère et une femme rebelles à toute discipline. Il est agaçant constamment de ne pouvoir déplacer une fourchette à table (il la déplace) sans être contrarié. Je n'admets pas que des femmes que j'ai entourées de tout le confort moderne me tiennent tête pour une fourchette ou... ou... ou... N'importe. !

Autre conversation. C'est M. Leroux, un député qui parle : « Evidemment, il est un fait certain, c'est que vous avez dans le Comté de Nice des personnes qui n'ont aucune espèce de moralité. Je veux dire qu'au delà du Var, c'est un fait, vous trouverez des individus qui n'hésiteront pas à vendre leur femme ou leur fille aux étrangers, c'est le cas de le dire, comme on vend du pain. D'autre part, le Niçois est parfois dur et relativement étroit d'esprit. Pour ce qui est de la beauté physique de la race, il est certain que le Niçois ne l'a pas, j'entends le Niçois du sexe masculin, mais pour ce qui est de l'élégance, il l'a. Qui n'a pas vu les employés de magasin habillés pour le dimanche à Nice, ne sait pas ce que c'est que l'élégance ! »

Ma nouvelle grande amie, la marquise de Concressault, est furieuse en présence de tant de vulgarité : elle la contemple et se remet mal à l'apaisement.

Nous avons reçu hier à notre table, invité royalement par son ami, le Docteur Baugy, à qui il fait une foudroyante réclame, un aimable raseur, très drôle et un peu navrant, ce que Nonoche épingle de ce qualificatif précis, les « Maniaques de la Côte d'Azur ». Nous ne le verrons plus, il file sur Cannes. Pour moi, il fut le bienvenu, car c'est un formidable type et qui m'a fait grand plaisir. Je me demandais tout à l'heure si les bons écrivains qui ont étudié avec acuité la Riviera se sont occupés de ce barbacole tellement particulièrement sigillé : qu'on aime vivement la Côte d'Azur, qu'on la préfère amplement à tel site, même sauvage, mon Dieu, n'est-ce pas, c'est décent, mais lui s'occupe uniquement de Sainte Côte

d'Azur, il s'y vautre, il en est le prêtre, le pédant ! cela dépasse l'admiration ou muette, ou éloquente, cela dépasse l'amour, l'angoisse, c'est une vie qu'on devine construite sur un doux culte et que je trouve ridicule. Il ne cesse d'y songer ; son pavillon de Passy, qui est conçu dans la mauvaise architecture frivole de la Riviera, est bondé de photos, de tableaux, de la Côte Sacrée. A part cela il nous a confié que son cœur est déchiré de ce que ses parents n'ont pas adoré Monaco au point de l'y faire élever jadis chez les pères Maristes ! Or, sa consolation, ajoute-t-il froidement, en secouant gravement la tête, est qu'il a, au cimetière de Menton, son coin et son mausolée où il a enseveli généreusement sa mère morte à Lille. A Paris il se consume, il se traîne à Marseille, il est encore affligé à Hyères, il s'épanouit à Saint-Raphaël, ce n'est pas parce qu'il se dirige vers sa femme et ses enfants qu'il arrache à son amour pendant huit mois pour qu'ils se reposent dans la grandeur et la saveur exquise de Cannes, non, c'est qu'à Saint-Raphaël, là, commence l'enchanteresse, l'illustre Côte. Il s'applique à voler quand il peut au sein de sa famille, et certes, par amour pour sa famille, mais surtout par amour pour l'illustre Côte. Ce monsieur n'a ni principes, ni idées, ni science; il est triste quand il ne parcourt pas la Côte d'Azur, heureux quand il la possède : ce n'est ni un grand seigneur, ni un vaurien, ni un garçon quelconque, ni un boyard ; il aime beaucoup la Côte d'Azur. Qu'on n'en parle pas, il reste dans le silence, il est brisé, il est seul, il fait pitié, mais un mot lancé sur l'objet de son amour par la première personne venue à table le bouleverse, il se tourne, il se penche, il change, il est empoigné, il bavarde, son regard converge vers celui du convive ; à ce moment, il apparaît d'une façon absolue et sans se contrefaire : aimable et banal. Rencontrer un tel monsieur dans un wagon, où on a du temps disponible est positivement utile. Par son enthousiasme et sa

perversité, il ressent le besoin de vous offrir un cours tant que vous voudrez, il entre en scène avec la mer et les rochers, dans le resplendissement du décor et, très facilement, il agrandirait son cours jusqu'à Menton, vous élevant du primaire au supérieur à mesure que les palais se multiplient pour son enthousiasme, que les sites sauvages brillent et s'éclairent d'un plus grand luxe ; et du supérieur à l'agrégation ! Grâce à Dieu, il vous introduirait ponctuellement dans tous les noms des bourgades, il ne serait en défaut, ni sur la qualité des hôtels, ni sur les changements des propriétaires qui ont réalisé des fortunes immenses. Les ridicules titres des villas l'enivrent d'une sincère admiration. Sa mémoire est assez intéressée pour posséder fidèlement, sans hésitation, les noms des locataires et de leurs invités.

« Le château de M. Champeix au Lavandou, disait-il hier soir, a été vendu à Peugeot (des Cycles) trois millions deux cent cinquante-quatre mille francs, plus les frais. A présent, le parc s'allonge sur deux cent quatre-vingt hectares, il a été levé splendidement sur des dessins apportés par un célèbre peintre de Paris, M. Picasso, ainsi que les pavillons rustiques et les meubles de jardin. Les hauts fonctionnaires du P.-L.-M., sur la demande de M. Peugeot, ont accepté de lui construire une petite gare dans les mimosas pour ses domestiques et la valetaille qu'on lui envoie pour ses agrandissements. Ainsi ! on a utilisé les rochers rouges de la montagne pour lui faire une énorme cascade qu'on voit couler de la grande mer et dont le vacarme s'entend à dix kilomètres. Le domaine occupe cent domestiques, dont soixante jardiniers. » La chose effective de la vie pour lui, ce sont les personnages de marque et leurs résidences, les dates heureuses où ils viennent habiter la Côte et les fêtes princières des municipalités qu'ils président. Il serait aussi très content de vous enseigner les moyens de transport, les plus ou les moins importants, de vous mettre en garde contre les change-

ments dangereux apportés aux horaires pour chaque saison. Il s'indigne de l'attitude ignoble des Compagnies qui se permettent des retards, dans un paysage aussi princier, et offrent des tramways écœurants aux nobles étrangers. A Monte-Carlo, il n'est pas du tout amateur des agitations du jeu, mais il le regrette avec chagrin. Par exemple ! il vous ferait savoir les noms des joueurs illustres et les scandales, il saluerait avec admiration la conception des martingales savantes. Il ne tient pas rigueur au Prince des ressources honteuses de son budget : c'est son Roi, son héros favori ! et il est tellement empoigné d'amour pour ce souverain qu'il s'efforce de vénérer de confiance l'Océanographie et les hydravions. Ce monsieur d'hier m'a paru ne pas tenir beaucoup à la géographie, ni être curieux des sports effrénés, ni des coquetteries du luxe, je l'ai pris uniquement pour une commère ou un snob. Il s'est envolé vers la gare au trot d'un amoureux tout jeune qui va posséder l'objet de sa passion. A la pension Baugy, ici, où il fait si beau, si doux, si bon, en sa présence, je réfléchissais et je le concevais comme ce grand oiseau, je crois, l'alcyon, au sujet duquel le poète Baudelaire a écrit qu'il a fait une chute et qu'il éprouve le besoin du ciel. Le ciel commence à Saint-Raphaël et s'étend jusqu'à Menton pour lui.

Silence ! nous n'ajouterons pas un mot ! voici notre bien compliqué camerlingue, notre trop aimé esclave et tyran qui vient bavarder dans mon logis, sa lettre aux doigts, c'est la lettre de notre ex-chauffeur Lhiaubet, portant avec son auguste sceau la commission de m'immiscer dans le ténébreux mystère. A nous, immédiatement, les grandes révélations émouvantes au sujet de la montre. Constant dépose le large papier parmi les bibelots de ma table. Quand Constant s'installe noblement sans y être invité, soyons persuadée qu'il va développer un long discours. A notre tour, il s'agit, par délicatesse, de ne

pas paraître y tenir. Je reproduis l'œuvre savoureuse de notre ex-chauffeur Lhiaubet (Antoine).

Mon cher vieux Constant,

Si ça la contente, c'est bien naturel que tu refiles à madame la blague qu'on y a fait à la mère Lafleur rapport à la toquante. Belle histoire à raconter à un enfant! Tu lui diras comme je te dis, c'est le cas de le dire, ici rien n'est connu sous ce rapport, je n'en ai plus entendu parler. Néanmoins, vends-la à une personne sérieuse dans le pays ousse que vous êtes, surtout à l'étranger, c'est plus sûr. De mon côté, il y en a un qui est joliment content, c'est moi, car par mon accent de paysan, j'ai la confiance et avec ma carte jaune, j'ouvre tout en coupe-file, autant dire, j'entre en maître et j'ai l'œil. Philosophe autant comme autant, et jouer sa petite comédie sans charrier, ça vaut mieux que de scier du bois ou de porter des seaux d'eau au quatrième sur le dos.

Alors, à un de ces quatre matins.

Ton collègue de la Rousse pour rigoler,

Antoine LHIAUBET.

P. S. — *Bien des compliments à madame de la part de son ex-chauffeur, dévoué comme avant.*

« Ainsi, dis-je à Constant, tu fais partie de l'armée militante du quai des Orfèvres ?

— Yes !

— Et je devine que, par suite de ta situation, la fonction de mon cher camerlingue est uniquement de trahir sa souveraine.

— Yes !

— Eh bien ! trahissons d'abord la mère Lafleur, veux-tu ? ne pourrais-tu pas, maintenant, me faire connaître la tragédie de la captivante montre présente sur

le drap de ton gilet. Lhiaubet n'a donc pas eu peur que ta lettre soit interceptée par un perfide collègue : les noms cités, le trésor désigné précisément ne lui ont rien fait craindre ?

— Ils auraient tant que ça de zèle, alors ! quel zèle ! Ben ! c'est interdit par l'imprimé qu'il y a sur l'enveloppe : *Service de la Sûreté*. On demanderait toujours pas l'extradiction pour cette blague-là ? Et puis, pourquoi qu'y m'auraient lâché, alors ?

— C'est jouer à un jeu imprudent.

— Et vous ! vos papiers que vous taraudez à longueur de journées et que tout est dessus.

— Qu'ils les lisent pour être convaincus de mon innocence ! Allons ! ne me fais pas attendre ton intéressant discours, je l'écoute de tout mon cœur en finissant ce petit topo. »

Récit de Constant. — Oh ! non, les murs sont ben discrets. Pas de danger que la plus madrée oreille du canton n'ouïrait point quoi que ce soit, même du gars Lhiaubet, quand y ronfle. C'est gros de maçonnerie pour baillonner la chaleur hermétiquement, à seule fin que le soleil y ne pénètre point dans les salles, comprenez-vous. Le bois de la porte a ben joué un peu, sûrement, mais c'est façonné avec de l'extra-luxe, ça, le plein cœur de chêne, la voix ne perce pas cette qualité-là. C'est sûr ! Pour quelles raisons donc que vous ne décollez plus de vos écritures, c'est le moteur à rendement, alors ! tant par heure ! Tout de même, on oublie ben un chien sur un morceau de tapis, mais c'est pénible qu'on oublie la présence d'une personne qui a la prudence de la parole et la responsabilité des affaires. La valetaille ! acré dégourdis de bourgeois ! ah ! ils savent bien les piquer les mots vifs, les bourgeois, pour dominer les serviteurs. A pas peur ! j'ai

glissé mon aiguille à des filets dont le plus dégourdi ne verrait point même la maille. Et madame ! quand madame a son cafard, c'est encore la sécurité pour madame d'être assuré de Constant pour s'organiser. C'est pas pour vanter ma marchandise, vous savez, Hélène, mais voilà comme je suis : le tonnerre craquerait, je vous mets au défi de me faire lâcher mes godillots. Je mets en troisième vitesse. Et un bock à l'as : voilà, monsieur !

Après les commandements du juge d'instruction, moi et Lhiaubet, on était sur les bancs du promenoir, vissés, pas obligatoirement, mais par envie exclusive de l'aboutissement. Par le fait, on la connaissait en plein la mère Lafleur, puisque, d'habitude, elle payait des tournées aux hommes du bar Sancoin jusqu'à plus soif : « Je viens voir mon Angèle ! » C'était son mot de jésuite à l'entrée (elle en a du vice), Angèle l'embarrassait pas dans la place. Quel toupet d'en pincer pour Léonce, c'te vieille toupie. C'était par provocation d'amour qu'elle venait : une combine déclanchée sur Léonce. Non ! dans sa tête, elle avait inscrit qu'elle dresserait Léonce. Elle s'est donné du mal sans respect ni pudeur, c'te pourriture de pipelette. La brave Aurélie a été obligée de divorcer, pas très heureuse de tirer la porte avec son paquet, le ventre creux. Ah ! y en a parmi ces dames, que bêtes c'est des poisons, et que malignes c'est des démons. Pour l'homme qui a du cœur, ces catégories-là c'est une saloperie à chaque coup de rabot : plus que c'est tendre, plus que c'est hostile ! plus que c'est gai, plus que c'est jésuite, mais madame ne connaît pas la vache.

La v'là qui sort par la porte du cabinet du juge ! quel zèle qu'elle avait pour fignoler son salut au garde municipal. Sa toquante ! sa berloque ! sa montre ! Ah ! vous auriez vu la gentillesse, l'amabilité ! fraîche, tendue, lavée comme pour aller au bal danser. Ah ! ben ! tant elle était contente qu'elle nous quittait pas d'une semelle. Paraît que le juge lui a frotté une engueulade à la pâte à reluire,

mais elle ! elle rigolait ! elle ne déparlait pas plus qu'un ruisseau d'égout. Elle nous assaisonnait ça à vau l'eau dans le bouillon, avec le dur qu'elle a passé par ses cochons d'enfants. Elle pleurait la mort de son mari, M. Lafleur, elle se rongeait le sang ; elle pleurait ; elle réclamait à propos de la méchanceté des locataires : « Si qu'on allait se restaurer avec l'apéro entre copains, là, dit Lhiaubet, je suis disposé à offrir une tournée d'apéritifs. En principe, le « Noyau de Poissy » est un bon débit, s'il n'y a pas d'objection. — On s'déteste pas, hein ? on s'accorde bien tous les trois, que disait Mme Lafleur. C'est entendu, pour un verre, alors ! bien, bon ! espérons qu'il m'arrivera pas du désagrément, probablement. J'ai remarqué que toutes les fois que je suis en train, à tort et à travers, il vient quelque chose de désagréable, en coup de vent, pour m'affoler, alors.... J'ai peur d'ennuyer en refusant, aussi ! »

C'te superbe montre de famille ! Lhiaubet y me l'exhibait par-dessus son derrière à elle ! ah ! il l'avait ben subtilisée. Bravo pour l'amateur !... juste pendant qu'elle commandait son Picon au serveur du zinc. Le client d'un limonadier est très bien en train de boire, alors !... vous préparez finement votre main en couloir, comme ceci, pour une visite en douce dans la poche... trempe les doigts !... comme une mouillette !... sans effort... là !... tu amènes à l'air par la ligne courbe le fardeau visé en toute sécurité. Attention ! gare à la glace ! oh ! souvent, ce que c'est jésuite, la glace. Après, il me pissait des lames dans le coin de l'œil, Lhiaubet. « Suffit », oh ! ce que c'est folâtre !

« Oh ! la ! la ! ma montre ! la montre de père, non ? peut-être ? non ! ça, c'est ma clef ! ou que c'est encore que j'ai mis la montre ? Pourtant, je suis sûre que je l'avais tout à l'heure. Attendez voir que je plonge dans ma jupe. Je retourne ma poche ! rien ! je suis pas parti de là-haut sans la montre de père toujours ! ça vous serait

égal que j'aille voir là-haut : je vous demande pardon. Oh ! la ! la ! la !... vous savez ! »

Evidemment, le gars Lhiaubet, lui, il ne se ménageait point de faire le témoin pour rétablir le fait : « Vous avez été mise en possession par l'autorité d'une bonne pièce de montre, on vous l'a posée dans les paumes là ! ben d'aplomb ! Vous l'avez bien serrée dans la poche de votre sous-jupe, et puis ! pas plus de montre que de sac de farine sur le dos d'un cochon rose ! ça c'est épais, par exemple ! c'est fort ! quel tourment, bon Dieu ! madame est dans la peine ! »

Allez ! grimpons l'escalier en chœur pour faire une tournée d'inspection jusqu'à la niche du juge. Aux militaires de service, aux huissiers, Lhiaubet disait : « Madame est dans la peine ! Madame est tourmentée au sujet d'une grosse montre. Vous n'auriez pas découvert une montre en balayant. C'est toujours bien difficile de retrouver une pièce de valeur rapport aux gens de mauvaise foi. »

Franc et loyal, juste à la manière d'un Gaspard (1). Si vous auriez vu Lhiaubet, comme il consolait sa protégée (censée). Le chat fait le coquet autour du rat, de même, Lhiaubet, dans les couloirs de la Justice : une tablette de chocolat qu'il lui a payé à manger. Rester en arrière, en tirant ma manche, pour que la pipelette soit tenue toute seule. Alors, après, il l'appelait dans le fond, en gesticulant comme dans un champ de carottes (c'est le cas de le dire, ah ! ah ! ah !) Trafiquer à l'embarrasser dans tous les coudes du mur pour qu'elle ne pense plus à la toquante même. Ah ! ben ! le boulot de repérer la grille en or par la fenêtre la désespérait plus que tout. Alors, elle, saignée dans son corps, traquée comme une perdrix rouge, lui, pour fignoler encore le travail, il indiquait le registre des bijouteries perdues (perdues dans la poche du gars Lhiaubet, oui). Tant pis pour les pourri-

(1) Le diable dans l'argot des campagnes.

tures de pipelettes qui fâchent maris et femmes, Léonce et Aurélie Sancoin. Vous pensez bien que, dehors, elle avait renoncé :

« Et puis, quand même, ça ne fait rien ! je me fous complètement de quoi que ce soit, disait la mère Lafleur.

— Maintenant ! partager un filet de bœuf ou une bonne épaule, ça serait le plus simple et le mieux, disait Antoine Lhiaubet. Là, sans façon, entre nous, à la bonne franquette. Pour aider à dévorer la victuaille, l'amitié, c'est indispensable. Moi, quand je mange, j'ai toujours un ou deux de mes hommes avec moi.

— Et mes gosses ! et qui qui leur fera la soupe à mes gosses, alors ! Ah ! ben ! voyez-vous, et encore, on dit que je suis une mère *âtre* (marâtre), que je leur donne pas à manger à ce petit monde-là, qu'ils se mettent une ceinture contre le ventre. »

C'en est trop et l'auteur n'en peut plus ! « Quelle boue ! » s'écrie-t-il avec le juge Léonard. Il arrête Constant dans son récit burlesque, il s'arrête lui-même devant des portraits trop ressemblants, hélas ! « Quelle boue ! » s'écrie spontanément un lecteur nietzschéen qui demande parfois quel est le fondement de la morale, parce qu'il ne le veut connaître ni en lui, ni en Dieu. « Quelle boue ! » Eh quoi ! madame Burckardt, pas une résolution inspirée par le dégoût de cette triste évocation ! Vous en avez vu d'autres, ailleurs, chez de plus grands ! Ah ! femme, tu peux jouir du clair de la lune et désirer la pureté, tu reste près de l'ignominie : c'est singulier. Et toi, juge Léonard, qui mêles gibiers et chasseurs en ta police, loups et bergers, qui acceptes les ordres et assortis tes attitudes à l'habit des coupables, tu dis : « Quelle boue ! » Et vous, ministres, Jules Tilly, dit Nonoche, et M. D***, amenés à perdre avec un faux une aventurière et son domestique

ou à les abandonner par prudence dans l'horreur que vous avez touchée, ne direz-vous pas un jour par une de ces contradictions entre la Vérité qui est dans l'homme et des actions, qu'aucun principe ne conduit plus vers cette même Vérité, ne direz-vous pas un jour, en regardant vivre les autres : « Quelle boue ! »

« Rien de plus horrible, a dit Renan (répétons le mot de Renan), qu'un paysan sans religion. » D'horribles paysans sans religion, c'est cela : Mme Lafleur, Constant et Lhiaubet. Constant rit horriblement du vol de la montre et de la victime bernée. En vérité, messieurs les bacheliers des villes, qui vous divertissez des tours frauduleux de la banque, vous ressemblez aux « horribles paysans sans religion : « *Tant pis pour les pourritures de pipelettes qui fâchent maris et femmes* », a dit Constant. Ce qui lui reste de Vérité Divine a trouvé ce cri. Et voilà un paysan moins horrible que les citadins apologistes de l'union libre. La raison qui sert si commodément nos instincts bas parle bien chez Constant quand l'instinct du voisin se contente. Or, tant il est vrai que le bien plaît à l'homme, et le mal seulement aux dévoyés, cette clarté de Constant le rend sympathique. O vous qui, quand vous criez « Quelle boue ! », tirez en somme le chapeau respectueusement à la Vérité, vous qui, pourtant, riez du vol avec Constant, ne travaillez pas à rendre plus horribles les horribles paysans de Renan, alors que vous pourriez embellir tant d'horreurs.

Ricanements, que de faiblesses vous cachez !... Mais voici qu'on interrompt l'auteur : « Comment prenez-vous pour une voix de la conscience celle de Constant : « Tant pis pour les pourritures de pipelettes qui fâchent mari et femme ! » Sachez donc que l'appel aux principes de justice ou la revendication de droits est l'attitude aujourd'hui d'un malfaiteur, que les cambrioleurs se disent anarchistes, au dam des philosophes du même nom, qu'un voyou attaque un noctambule en le faisant de sa morale :

« Ça t'apprendra à fumer des cigares quand les autres ne mangent pas ! » Le vice empruntant le masque de la vertu, certes, lui rend hommage et vous pouvez le prendre ainsi dans vos discours, mais ne confondez pas l'éclat vengeur de Constant avec le brillant de la Vérité Divine : ce serait faire trop d'honneur à l'un et pas assez à l'autre ! » Soit ! du moins, celle-ci brille-t-elle par l'aveu caché dans un rire infâme. Le rire infâme est une faillite. On rit par impuissance à comprendre les autres ou soi-même. Faute d'arguments, faute d'excuse, on rit. Rire, c'est avouer devant le tribunal intérieur qu'il y a faute, c'est étouffer le jugement de la conscience naturelle, c'est en rendre témoignage. L'auteur ne rit pas des comédies du sinistre Lhiaubet. Puisque, par les nécessités d'un roman, il descend dans les enfers terrestres, du moins ne le fera-t-il pas en compagnie de l'impudent valet de la Burckardt. Il lui semble qu'ici le cynisme du trop éloquent rustaud répugnerait autant au lecteur qu'à lui-même.

Ah ! une bien honnête personne, cette Mme Aurélie ! mais plus on est honnête, plus le mal indigne, n'est-ce pas ? et voilà qu'un jour elle montait à la chambre à coucher de l'entresol ; elle cherchait un billet de cent francs qu'un client exigeait en échange de monnaies, oui, voilà qu'un jour, elle assista — mon Dieu, quelle répugnante surprise ! — à un spectacle fait, certes, pour révolutionner la vie d'une correcte épouse : Mme Lafleur à sa place et sur son lit ! Pauvre Aurélie ! dans les émotions elle se sent toute froide et le visage rouge : « Oh ! tu n'as pas honte, Léonce ! » C'est tout, c'est tout ce qu'elle a dit. Et puis, elle a regardé son malheur pour en être assurée. Près du meuble où on met l'argent de la famille, elle a fait le compte pour le client, et même elle a crié : « Voilà ! voilà ! » dans l'escalier à vis en bois. Mais le

lendemain, elle a mis un chapeau et elle est allé chez un avoué indiqué par Lhiaubet ; le mot « divorce » lui a arraché une grosse larme : « Fini ! n.i. ni fini ! disait-elle à la réunion traditionnelle de conciliation. Je le dis bien tranquillement, je n'aurais jamais cru une chose pareille de la part de Léonce. Quel crève-cœur ! » Léonce pleurait comme un condamné : les hommes ne savent pas commenter leurs avis et une femme ne comprend ni la nature de l'homme ni l'éloquence de ses larmes. « Et le petit ! dit Léonce, tu glisses sur la question de notre enfant, tu l'aimes donc plus ton petit. Je t'ai fait assez de mal, Aurélie, je voudrais pas qu'il arrive rien de positif au petit par ma bêtise. Alors tu ne pardonnes pas rapport au petit ? — Eh bien ! grand merci ! moi, jamais je ne pardonne ! oh ! jamais, ça ! définitivement, vois-tu ? »

Les femmes honnêtes et naïves sont facilement prises par les hommes qui ne le sont pas. On a peine à croire que la femme d'un limonadier garde l'ignorance du mal dont son comptoir et elle sont les spectateurs quotidiens. Pourtant, Aurélie était une enfant : une enfant intelligente et fine. Elle ne savait pas que Lhiaubet fût un malandrin, et, lui, profita de sa naïveté et de sa rancune. Malheureusement, elle essaya de se venger et se laissa consoler par Lhiaubet. Lhiaubet eut, à l'occasion d'une jeune et belle femme, les projets les plus vils qu'une cupidité sans scrupule puisse faire concevoir à l'âme la plus basse. Retenu par cette majesté que l'habitude de l'honnêteté donne aux plus humbles, il n'avait pas encore parlé de les réaliser le soir qu'Aurélie vit briller au gilet d'Antoine dévêtu, une chaîne d'or.

— Pas possible ! Je suis véritablement épatée que tu aies la montre d'Angèle. Où te l'es-tu procurée ? oh ! tu sais, j'ai de la mémoire, moi : je croyais qu'on l'avait remise à cet intéressant personnage ?

— Femme Sancoin, quand on a un mâle ben carré de ses épaules, on n'a pas besoin de se tourmenter de ses

arrangements. J'ai la bonté de t'informer, femme Sancoin, que, désormais, voilà ! étant en pied dans l'administration de la Préfectance, présentement, c'est moi qui ai la responsabilité des éclaircissements sur la montre Lafleur.

— Non, mais tu dérailles ? ou tu me prends pour la moitié d'une imbécile ! Avec ça qu'on confierait les objets des procès aux inspecteurs ! oh ! c'est un peu fort, ça ! tu l'as volée, voilà ! Ainsi, on n'a pas la plus faible satisfaction de ces hommes-là !

— En attendant... eh ben ! désormais, t'as pas besoin de mettre la main à la pâte de mes affaires pour tripoter, na !

— Oh ! ce que les hommes sont dégoûtants, hein ? mais je suis très mécontente de cette situation-là, par exemple ! je ne resterai pas en compagnie d'un voleur. Oh ! Léonce est bien coupable.

— Tu réclames ? t'es pas attachée avec des cordes, t'sais ! t'es libre de débarquer ta viande du côté de l'escalier, t'sais.

Un homme aussi beau, aussi malin, aussi puissant, ne jugeait pas possible qu'une de ses victimes se résignât à le quitter. Il ajouta prudemment : « Attention de pas bavarder. Celui qui veut poser une ventouse à Lhiaubet, eh ben ! c'est lui qui pourrit son doigt. Femme Sancoin, nous avons écrasé des bonnes gens plus solides que toi, ma bande et moi, je te le garantis ! »

Aurélie hausse les épaules : elle n'attend que le désespoir. Elle part ! elle part encore, la pauvrette. Et voilà, hélas ! les résultats de la rancune, du divorce, de l'adultère. Aurélie ! Aurélie ! que n'aviez-vous appris à pardonner. Quels malheurs encore plus affreux que l'adultère n'auriez-vous pas évité.

Quand un homme n'a pas l'habitude d'éclairer les actes aux lumières de la morale, il est plus dangereux par son intelligence que la bête féroce par sa force. Ah ! comme vous feriez rire un Lhiaubet en lui parlant de pitié

ou d'honneur ! Qu'est-ce qui peut arrêter dans ses méfaits un tel individu quand il n'a plus peur des tribunaux. Pour lui, un homme n'est pas — que dites-vous là ! il ne comprend pas le mot — n'est pas une âme qu'on respecte, c'est le copain qui aide ou l'ennemi qu'on vole. Une femme ? ah ! ah ! ah ! eh bien ! c'est le gagne-pain du paresseux et son plaisir :

« Ça n'a pas de râble, Aurélie, ça n'a pas de trempe ! ça sent le moisi, disait-il le matin dans son lit vaste et en désordre. Peur d'être pincé? quelle erreur ! alors, peur près d'un vieux pilote comme Lhiaubet ? Je tolérais qu'elle se cramponne à mon matériel ; elle coupe atout. Tant pis si elle profite pas. J'vais le mettre le grappin sur la môme Angèle : un petit canard mineur, pas fatigué, gras à lard. Corrigé sévèrement, ça tombera des clients à sous. Bon, je vois que ça doit marcher les mains dans les poches. Y a pas de bile à se faire au sujet de dépister ousse c'est qu'elle niche, Angèle. N'empêche qu'il ne faut point qu'Angèle chope la toquante des Lafleur dans toutes mes affaires du mobilier de ma chambre : les jeunesses, pour la moindre mornifle, c'est des chagrins, elle n'aurait qu'à dénoncer son homme par sournoiserie ? Alorsse ! alorsse, va falloir que je refile la berloque à Constant pour qu'il l'abrite dans son bagage en partance avec la patronne pour la frontière. Un homme à moi, c'est pas louche. »

Quand Constant eut terminé son récit, Mme Burckardt parla :

« Et voilà pour la prestigieuse montre ! elle est féconde en aventures pittoresques la montre ! Eh bien ! vends-la, Constant. Je serais très contente que tu la vendes bien pour qu'elle t'enrichisse d'autant. A moi, elle me cause une vague anxiété : elle me donne la fièvre. Tu sais comme je suis superstitieuse, très ! nécessairement, je ne

te critique pas, mais cet objet est assez inquiétant. Je m'empresse de te dire, puisque tu m'as donné les renseignements demandés, que nous filons mardi, sauf contre ordre. Le train à cinq heures quatre pour l'Italie. A nous les mandolinistes, le Lacryma Christi, le Chianti et tutti quanti, les lazzaroni, les macaroni, les spaghetti, les nouilles au gratin ! A nous les pierres en stuc, le rastaquouérisme et les palaces en toc ! »

CHAPITRE III

LA MONTRE A VENISE

La dignité humaine étant dans l'alliance du sentiment et de la pensée, et le relèvement de l'un par l'autre ou de l'autre par l'une, il est bien honteux aux jeunes gens de courir au-devant de leurs instincts. Mais, que dire d'un quinquagénaire auquel l'âge des réflexions n'en a pas apportées et qui, non content de ressembler aux bêtes, s'en fait gloire comme si la folie et l'ignominie étaient admirables. Le monde ne parle de morale que lorsque son intérêt l'exige, mais le ridicule n'est que toléré chez ceux qu'il adopte ; or, un acte ridicule est la négation de la dignité humaine. Le monde est-il plus moral qu'on le dit ?

Quand Mme Burckardt s'installait à Venise, M. Cecco Baldo était à la mode place Saint-Marc. Une manie italienne de collections artistiques et le goût de la musique commun aux êtres qui ont l'ouïe défectueuse et aux animaux, des yeux noirs et un teint mat illuminés par des libations de jour et de nuit, une conversation alimentée par les aperçus de l'expérience prestigieuse pour les apprentis, tout cela valait à M. Cecco Baldo le titre de « charmant ». On se moquait de lui, pourtant ! on se moquait assez de lui au café Fraghetti pour rire à son seul nom ! on ne savait toujours à propos de quoi, mais on se moquait de Cecco Baldo. O contradictions ! le méprisait-on, ou tenait-on à ses « charmes » ? Des prouesses qui amusaient, contribuaient plus que les charmes cités plus haut à conserver à Baldo son rang mondain et un explicable mépris corrigeait ce qu'il y avait de trop flatteur dans

l'accueil et dans l'épithète « charmant ». Le monde admirerait peut-être l'exception d'un don Juan de cinquante ans, mais il n'admet pas les prétentions injustifiées.

Or, le pauvre Baldo, qui avait manqué le but dans les arts, dans le commerce et les essais de mariages riches, n'en avait plus d'autre que celui d'être jeune et beau : « Hein ! dit-il en faisant aller les muscles d'une nudité, d'ailleurs toute ordinaire, devant un ami qui le visitait malade, admirez le David du Palais vieux ! Maintenant que vous avez vu... est-ce que c'est du vrai ? ça ! Grand Dieu ! je ne peux pourtant pas tout d'un coup me mettre à me promener tout nu : ça leur ferait peur ! » Il avait une prostituée à gages et prenait près des dames un ton assez grossier d'attaque amoureuse : il croyait, par l'étalage de ses désirs et le récit d'amours imaginaires, faire oublier que le noir de ses cheveux venait d'une teinture : il ne réussissait qu'à le faire remarquer : « Ah ! mon fidèle ami ! une petite enfant de Milan ! cachée comme une violette dans la profondeur du chœur à la Scala ! Et les imbéciles qui ne la voient pas ! c'est inconcevable qu'elle n'ait pas des rôles ! des rôles... présidentiels. Des rôles ! par Dieu ! elle est capable de tout ! de tout à fond ! Ah ! à la seule pensée de cette mignonne, je me sens fondre de tendresse ! Rien qu'à l'entendre chanter, on grille de la tenir serrée ! Ah ! que je voudrais la tenir, tapie dans une chaumière, cœur à cœur, au bord de l'eau, dans la pénombre des arbres. J'ai l'intention de te la faire voir ! Tu n'as qu'à venir avec moi à la Scala, n'importe quel soir, si tu n'as rien de mieux à faire et tu conclueras. Tu seras absolument stupéfait de la voir ! » Toutes les fois que Cecco Baldo, grand amateur de petits voyages et de théâtres, avait applaudi une prima donna, il lui écrivait la nuit même son admiration pour son génie sublime et sa beauté sculpturale, précisait le fauteuil qu'il occupait comme spectateur et sa maison à Venise et offrait avec d'humbles supplications tel cadeau qui

pût plaire. Cecco Baldo exhibait la réponse comme un trophée et témoignait de sa joie autant que sa fortune le permettait. Il arrivait toujours que la prima donna ne le trouvait ni assez riche pour être utile, ni assez séduisant pour être agréable : elle le raillait. Alors, avec une patience qui est dans son caractère, il adressait son enthousiasme aux dames des seconds, troisièmes rôles, etc... ; il descendait, tout en faisant croire à la noblesse de ses aventures, jusqu'aux ouvreuses. Une certaine Giuletta, qui rêvait plus à son établissement, qu'au « bel canto », comprit qu'en flattant sa vanité et sa manie tendre, on pouvait tirer du Baldo mieux que de petits profits. Sachant que la vertu plaît même aux débauchés, elle afficha le désintéressement, la chasteté, la piété même, si bien que Baldo s'honora d'être son fiancé. Baldo, qui était veuf, avait deux garçons de vingt ans : « J'exige que vous alliiez dans votre cœur votre future mère avec notre pauvre défunte. Chers enfants ! quelle joie ce serait que vous la combliez de bonnes paroles et de prévenances. Embrassez-la ! embrassez votre future mère ! » Et comme ils refusaient, non parce qu'ils respectaient la première épouse, mais parce qu'ils ne le faisaient point de la seconde, une profonde colère prit le père, qui les frappa, jurant qu'il n'y avait plus en Italie, ni esprit de famille, ni tradition, ni déférence. Une rivale de Giuletta éclaira l'amoureux sur l'indignité de la fiancée. De l'amour il passa vite à la haine, et de l'admiration au dégoût. Dégoût, non de soi-même, hélas ! « On voudrait être bien tranquille, mon Dieu ! et voilà ! on est toujours dupe ! ma foi, la coquine m'avait étrangement troublé ! » disait-il en prenant l'apéritif au café Fraghetti.

Depuis deux mois que Mme Burckardt séjournait à Venise, elle y avait des admirateurs, des parasites, des courtisans, des favoris. Elle les recevait dans un antique palais qu'elle avait rajeuni d'électricité et de téléphones ; elle en avait loué, avec les murs, le mobilier qu'elle

augmentait de grands tapis et de fauteuils anglais. On tenait là des cercles à la mode, c'est-à-dire plus gais que spirituels. Baldo venait s'y vanter de ses amours. Mme Burckardt avait de suite compris les ridicules du pauvre homme. Si elle avait la charité de le plaindre, elle n'avait pas celle de le défendre contre les rieurs. Hélène connaissait toujours le bien et se décidait rarement contre le mal. Or, la cruauté n'arrêtait pas dans leurs plaisanteries les habitués du Palais Orsi. Passe encore qu'ils écrivissent de tendres lettres au fanfaron d'amour pour supposer des rendez-vous auxquels la bande des moqueurs cachée et le berné venaient seulement, mais ils faillirent, par l'une de ces comédies, prendre la vie même du grotesque. Ils avaient payé une femme galante pour qu'elle jouât une passion dont il était censé le bénéficiaire : l'échange des lettres, les rendez-vous manqués firent durer la farce longtemps : un soir, au lieu d'une fille, il rencontra un gaillard et, au lieu de bonheur, des coups de bâtons assez vigoureux pour lui avoir rompu les os. Telles étaient les distractions du cercle italien de Mme Burckardt.

Un soir, on parlait de l'amour :

« N'aimez pas, on vous aimera ! aimez, on vous fuira, disait un jeune homme, liseur de romans.

— Pas toujours ! cher Antonio, dit Baldo. L'amour n'est pas toujours cette lutte continuelle. Inutile de dire que j'ai souvent aimé, si souvent que je ne m'en souviens plus, eh bien ! tout compte fait, vous ne sauriez croire combien on a reconnu ma fidélité et ma patience. Oh ! tout simplement ! Dame ! les petites querelles ! ça !... Sans doute, l'intervention de la finesse ! de l'ergotage ! de la dialectique !... mais je n'en sens pas la nécessité. A peu près, presque toujours la femme subit la conséquence directe du sentiment quand il est profond, et du désir d'union intime de l'homme. Pourvu qu'il y ait sincérité, une femme est bien à vous quand vous êtes

bien à elle généralement. J'en fais l'épreuve en ce moment et je coule des jours infiniment heureux avec une petite choriste de la Scala de Milan : Anna Spolèta.

— Vous n'avez pas honte de cette existence à votre âge, dit une dame un peu rude. C'est bien bizarre de faire encore le pigeon !

— Oh ! vous ! vous dites toujours des choses désagréables, madame Capsufello ! grand Dieu ! l'amour est-il borné par l'âge ? Ne tombons pas dans ces erreurs françaises. C'est dans l'âme que l'amour sévit : naturellement, il dégringole dans le corps, surtout quand le corps a la vigueur et le charme. A parler franc, je ne vois pas que mes trente-huit ans ne s'allient pas dans mon cœur à mes sentiments... Je me tais... Cependant... voilà qui tombe à merveille... Tenez ! vous feriez mieux de consulter cet écrin de velours bleu pâle : il vous donnera plus brièvement mes raisons que les beaux discours. Hein ! qu'en dites-vous ? il paraît qu'on brûle assez pour avoir envie de me faire des cadeaux, hé ?

— Je reconnais que, dans toute ma vie, croyez-moi, je n'ai pas vu une si belle montre, dit Mme Capsufello aux habits noirs qui s'approchaient.

Du haut de vos colonnes de granit sur le pavé de marbre de Saint-Marc qu'aucun cheval n'a sali, envolez-vous, Lion ailé, et vous, saint Théodore d'Amasée, quittez votre crocodile, symbole du mal vaincu. Tous les saints Marcs des musées vénitiens et des églises, vous qui commémorez sans doute la victoire en barque de l'Evangéliste sur le démon au Lido (ce n'est pas moi qui me plaindrai du nombre et de la qualité des hommages aux saints, fussent-ils rendus dans un vestibule de Versailles, et dus au charnel Véronèse), écarquillez vos chers yeux. Les fenêtres byzantines, qui sont les vôtres, ouvrez-les, vous, les cent cinquante palais qui représentez, Canal Grande, le pur et splendide XVe siècle devant les avions si commodes du XXe. Vous, dont l'ombre hante les Procuratories

Nuove et Vecchie, anciens Procurateurs de Venise, approchez-vous. Et vous, dressez l'oreille de vos coupoles, les quatre-vingt-dix églises de Venise, Bocal rouge et bleu, grisâtre et rose : que San Zanipolo laisse sortir tous les penseurs violents qui sont enterrés sous ses dalles ; sauf erreur, Palma le vieux, les frères Bellini, Sansovino et Tintoret, auquel ses impiétés seront pardonnées puisqu'il a eu la bonne idée de peindre un saint Marc. Quant à Marino Faliero, son corps et sa tête ont roulé de côté et d'autre sur un escalier, mais je ne sais ce qu'on en a fait. Gondoles, arrêtez vos souliers à la poulaine, et vous, fermez vos jolis hublots, vapeurs démocratiques des rues aquatiques. Voici un événement qui n'est pas digne d'étonner les respectables lagunes historiques entre l'Adige et la Piave, mais excusez un passionné chercheur de problèmes, il dérangerait bien la lune pour une solution. Regarde, ô Giudecca, et réponds-moi, vieille ennemie de Sforza, des Carrare, des Visconti, de Barberousse, de Charles VIII, de Louis XII et de Gaston de Foix, regarde, reine détrônée, aujourd'hui marchande de verroteries pour touristes, pauvres ou riches (nous en avons à tous les prix). Ils viennent de toute la vitesse moderne, rassasier leurs yeux, plus insatiables que leurs sensibilités. Ecoute, ce soir, ville, en cette fête intime d'une Française, le bruissement d'insecte d'une montre et réponds-moi ! Réponds, palais ducal, œuvre des Giovanni Buon, de Scarpagnino, de Rizzo, de Bergamasco, palais qui fus bâti l'année que Charlemagne fut empereur d'Occident, que penses-tu ? que penses-tu de l'amélioration de l'horlogerie depuis que ce barbare recevait d'Haroun-al-Raschid une horloge et des singes, leçon un peu méprisante, mais bien méritée, de civilisation. Ville lacustre, c'est pour une bagatelle que je te dérange, mais cette question-ci est-elle une bagatelle ? demande à Mme Burckardt et à Constant qui est en gants de fil blanc à la porte du salon si les mœurs des hommes ont fait

autant de progrès que leurs mains, ou plutôt leurs cœurs autant que leurs esprits depuis que la trop jeune femme du trop vieux doge Marino Faliero, victime ou coupable, l'histoire n'en décide pas, fut cause de la mort de son auguste époux et d'une révolution. Mais tout se tait ! tout se tait et tout parle. La montre continue son tran-tran de montre comme si elle végétait, non dans le palais d'un combattant d'Agnadel et de Brescia, mais dans le tiroir encore de Mme Lafleur, entre les sales chaussettes à raccommoder et le registre crasseux du « proprio ». Ah ! quoi qu'on en dise, univers, ton cœur ne bat jamais à l'unisson du cœur des hommes. L'homme est bien seul au monde, s'il n'a pas la familiarité des Esprits Célestes, et, pourquoi n'oserais-je pas le dire, moi qui sais ce que je sais, la Familiarité Royale de Notre Emouvant et Cher Seigneur Jésus-Christ !

« Il me semble que la montre a rallié sur le champ toutes les attentions ! Tout compte fait, je n'espérais pas qu'elle me procurerait une telle union de sympathies ! oh ! mais, signora, il paraît qu'elle ne déplaît pas à notre hôtesse surtout. Signora, j'ai une grande impatience que vous conserviez ce bizarre joujou : je voudrais bien vous l'offrir. Non ! ne me laissez pas le remords de la remporter !

— Quelle prodigalité de vos souvenirs amoureux ! Oh ! Roméo ! songez que vous allez attrister la Juliette de Milan ! N'est-il pas vrai, messieurs, que la choriste sera persuadée que Baldo la trompe ?

— Jouissez, signora, de cet insignifiant bibelot en toute liberté. Anna Spolète ne vous en gardera pas rancune. Elle a déjà tenté de se détruire par la jalousie ! mais je lui ai interdit de tout mon pouvoir d'avoir la pensée près de la mort : j'ai horreur des dénouements romantiques : elle est guérie de toute envie de mourir, allez ! et de la jalousie ! Quant aux souvenirs amoureux des dames de la noblesse, peut-être assez mystérieux, ce sont quantité négligeable : j'en ai à foison. En tous cas, telle est ma

nature, au fond, qu'un bouquet de myosotis qui plonge ses racines dans l'amour me grise autant que l'or ciselé !

— Moi aussi ! eh bien ! c'est cela, offrez-moi un grand bouquet : telle est ma volonté. Une femme, en France, peut n'être pas indifférente à un bouquet, mais elle est critiquée si elle garde d'un admirateur une pièce aussi riche, dit Mme Burckardt en tournant le dos à Baldo pour sourire à son valet de chambre, l'imperturbable Constant.

— En voilà une méthode pour faire sa cour à la signora française, Cecco, lui dit un certain Alessandro Masso, médecin hypnotiseur sans malades. Tu tâches de la gagner davantage en lui rendant compte de l'intérêt qu'une femme ressent pour toi... et une plus jeune ! mais hypnotise-la donc ! fascine-la ! ton éloquence doit paraître à la signora bien fastidieuse. Tu vois, elle en a assez !

— Peut-être pas tant que cela ! La rivalité pour l'amour, c'est comme l'huile de foie de morue pour le malade, ça l'engraisse. Fais griller une femme avec un peu de jalousie, il n'y a pas de mal, pour la manger. Ah ! illustrissime docteur, je crois que la psychologie amoureuse n'est pas une disposition de ton intelligence. Etudie les microbes, docteur ! »

Cependant, ce soir-là, comme d'autres soirs, les problèmes de l'occultisme, de la magie, de l'onirocritie, les phénomènes causés par la présence d'esprits supraterrestres dans le bois des tables légères ou ailleurs, occupaient ces oisifs. Les causeurs s'empressaient d'étaler leurs sensibilités exquises, se donnaient en hâte et avec joie, comme les intéressantes victimes de pressentiments, de vues surnaturelles. Alessandro Masso, le médecin, dit :

« Le visage de la signora Burckardt offre toute une leçon. Vous, une active, une volontaire, un tas de choses dans ce genre-là ! Oh ! non ! ça n'est pas vrai, par exemple ! Ah ! que vous vous fassiez machinalement un devoir de la volonté ! oui ! et encore ! La signora est une passive,

une lunaire, un médium, une aboulique ! c'est presque sûr ! oh ! oui ! je suis bien sûr qu'on vous endormirait facilement.

— A merveille ! je consens à l'expérience, si cela doit vous faire plaisir ! on va rêver : c'est extrêmement savoureux ces émotions à l'improviste, n'est-ce pas ? Docteur ! ne vous froissez pas si ce n'est pas à vous que je demande cette manifestation spéculative ; me le permettez-vous ? Bien souvent, on est monté à l'assaut de ma volonté pour ces angoissants phénomènes, mais, par suite de concordances extrêmement étranges, mon fidèle Constant, mon camerlingue, est le seul qui ait eu l'emprise. Il est étrange que je ne capitule que devant mon valet de chambre, n'est-ce pas ? J'en ai la certitude, sans cela je me serais confiée à vous, docteur. Dites-moi, messieurs ! permettez-moi cette liberté française : je réclame un quart d'heure pour les préparatifs, cette robe est impossible ! et les ingéniosités du coiffeur, non, ce n'est ni assez pur, ni assez simple ! Je n'ai qu'un étage à monter, je reviendrai avec Constant, endormie tout de bon, vous en jugerez, docteur ! Mario Sagnone, en votre qualité de maëstro, enthousiasmez mes hôtes avec votre magnifique musique. Ah ! voilà ! voilà des fruits et des liqueurs en abondance ! Vous, Constant, suivez-moi, et songez aux ressources de votre savoir-faire ! »

Dans la chambre de Mme Burckardt, le sourire ironique du valet acquiesçait à la comédie qu'on lui demandait. Elle éclata de rire :

« Non ! non ! non ! c'est impossible ! mon Dieu, que je me divertis ! Oh ! mais, ça, alors, c'est le couronnement, c'est inouï ! abracadabrant, extraordinaire ! Cette montre ! oh ! mais elle est ensorcelée : je t'assure que nous la précipiterions dans le canal Giudecca, il se passerait ce prodige qu'un beau poisson l'étalerait en spectacle à ma table, l'ayant avalée comme il advint de l'émeraude de je ne sais quel empereur fabuleux. Dis-moi ! à quel volcan

l'avais-tu donc confiée pour qu'il la vomît. Allons ! parle ! je suis impatiente ! mais parle, mon petit pervers, mon vampire. Dis-moi la vérité !

— Ben ! j'aime à croire que je l'ai vendue... toujours !... quatre cents billets, c'est le plus important, hein ! Pour la topographie des lieux, je l'ai pas vissée dans l'œil, mais c'était une boutique près du Pont des Soupirs, sur le quai, et le nom qui était piqué sur le verre de glace, c'était Benevodati. Attends voir, Hélène ! Pour mécaniser la farce au Baldo, pour les ficelles de la mécanique, pose-toi là-dessus que Benevodati est un copain du Baldo. Je te disais qu'il y a trois petits cameriere du Modern Palace qui ont tout le *Bottin* dans la cervelle, alors... comprends-tu... ils se gênent pas avec moi... houm !

— Saurais-tu faire les gestes du magnétiseur, prendre l'horizon avec les bras. Tâche de contrefaire une figure entêtée, une figure refroidie, baroque, hein ?

— Oh ! c'est pas ben subtil, va ! J'ai assez servi dans les foires, à Neuilly, au Trône, pour avoir la pratique du métier à même le boulevard.

— Pauvre Cecco Baldo ! quelle formidable farce ! ma foi, tant pis pour lui, il est trop ridicule et trop menteur aussi, pour qu'on ait de la pitié. Voyons notre décor : décoiffe-moi amplement, veux-tu, camerlingue ? Passe-moi mon grand peignoir bébé à plis, non ! le blanc en poult de soie, il est plus majestueux. Ce ruban d'argent sur le front ! mon gros diamant. Surtout, tâche d'obtenir que le signor docteur Allessandro Masso ne se mêle pas à notre perfidie. Au large, le docteur, hé ! au large ! Je préfère que tu ne l'admettes pas dans notre expérience. »

Les deux complices furent salués par un enthousiasme silencieux. Constant entrait de dos avec des gestes superbes. Hélène avait la démarche et la paupière rigide :

« Que madame s'asseye bien droite sans se gêner sur la petite chaise rouge, là ! comme qui dirait les tréteaux ! Madame constate-t-elle bien clair la personne qui lui parle ?

— Constant ! Alexandre ! mon domestique.

— Juste. Bien dit. Alors, pour madame, pas de difficulté que Constant ait le commandement des opérations pendant que madame est en sommeil ?

— Je suis votre esclave endormie.

— Juste ! alors ! que monsieur le docteur veuille bien se détacher du passage, vu que c'est grave, pour le sang de madame, de préoccuper le sujet avec deux manœuvres. Excusez ! que monsieur le docteur m'excuse, mais, par l'habitude que j'aie de madame, il n'y a que moi qui aie le droit et la responsabilité de la place... Mesdames et messieurs, si une personne de l'honorable société s'intéressait à tel objet précisément désigné, madame pénétrera dans la chose de l'objet avant de le voir.

— Hé ! la montre ! la montre de Cecco ! que Cecco prête sa montre à la signora francese, murmurèrent des voix.

— Merci bien, messieurs dames ! Madame a-t-elle réellement la vue de l'objet dans le dos de son serviteur.

— Du bleu pâle ! c'est un écrin en velours ! oh ! la magnifique montre ! elle est étalée sur la soie blanche avec la longue chaîne et la clef.

— Que madame fasse attention ; pas d'impatience, hé ! Madame a-t-elle eu connaissance de la montre ? non ! madame venant de loin, étant partie de la France, n'a eu la vue de l'objet que par clin d'œil, momentanément. Or, madame lira pour l'honorable société les lettres gravées dans l'or du boîtier. Que lit madame ?

— 7877. Bréguet, près le Pont Neuf. Lafleur, rue Gabrielle, Paris.

— Maintenant, serrez l'objet dans les doigts. Fixez l'attention sur l'objet en or. Madame est bien agitée. Madame hésite ? Si madame a entrevu des nouvelles de la montre en or, que madame fasse sa déclaration à l'honorable société. C'est un devoir.

— Oh ! quels magnifiques bibelots anciens dans ce

magasin : c'est merveilleux. Malheureusement, je n'ai pas le pouvoir de lire en détail les caractères qui s'étalent sur la glace. Le nom du propriétaire est très long.

— Elle ne dort pas ! dit le docteur.

— Chut !... chut !... oh ! docteur.

— Ah ! mauvais ! madame est fatiguée ? Allons ! butez-vous ! un petit effort !

— Bé... Béné... Je m'applique à voir le nom. Quelle anxiété je ressens ! j'en ai la fièvre !... Ah ! Benevodati !

— C'est tout ce que vous avez à dire, alors ?

— M. Cecco Baldo est un cher ami du marchand de ces merveilles : tout à fait empoigné par la belle montre, il a un grand désir de la posséder.

— Bon ! obéissez ! tout le monde attend ! luttez contre la fatigue.

— Je ne vois plus que le dôme de Saint-Marc. C'est superbe !

— Oui ! en somme, puisque madame est fatiguée, je vais souffler sur ses yeux pour l'éveiller.

— C'est très gentil tout ça ! dit le docteur. Mais mon ami, tu fais la parade comme pour une lanterne magique et la science n'y voit goutte. Va faire un tour à l'office ! tiens ! voilà de quoi boire un petit coup. Je serais inconsolable de ne pas avoir examiné la rigidité de madame en état d'hypnose... ce serait navrant. »

L'assistance n'était pas fâchée d'avoir l'appui des sciences sérieuses pour sa foi dans les sciences merveilleuses.

« Voyez-vous-t-y pas que je serai pas soumis à mon chef, dit Constant. Oh ! non, c'est pas des choses à faire, non, non ! Le signor docteur m'offrirait mille lires sur table que j'abandonnerais pas la consigne en service. Que le signor docteur attende ! Le signor docteur s'arrangera avec madame quand madame reviendra vivante.

— Et moi ? dit Cecco Baldo très agité. Ma foi ! je tiens fortement à ce que le docteur sonde la nature au fond de

l'opération. Comment ? on me traite de menteur ? il y a de quoi être furieux. Eh bien ! je suis persuadé que c'est une comédie monstrueuse combinée exprès pour m'embarrasser. Ah ! quelle consultation ! une dégringolade de grosses bourdes, oui ! Je suis attaché par les liens de l'amitié à Benevodati, et puis ? La montre m'a été donnée par l'amour, la consultation est une blague. Docteur...

— Est-ce que tes amours m'intéressent, Baldo ? Enfin !... je n'insiste pas par courtoisie. Moi, je suis un homme sérieux, Baldo, et la science est imperturbable.

— Eh bien ! trimbalez-vous tous en gondole jusque chez moi : je vous emmène. Je vous verserai à boire à tire-larigot. En revanche, je vous annonce que l'intervention des lettres de la petite Anna Spoleta mettra nos artistes comédiens à l'épreuve. Constant sera de la bande. N'ergotons pas plus longtemps, mes amis... en tous cas, je jure que c'est Anna Spoleta... et puis, vous m'ennuyez, hein ?... Docteur, pour la science moderne, est-ce qu'elle dort raisonnablement, copieusement, ou bien est-ce une querelle que...

— Ah ! ah ! monsieur Constant ! disait le docteur, monsieur Constant ne permet pas la critique. Alors,c'est que ses manœuvres intéressantes sont aussi intéressées. Ceci soit dit sans méchanceté.

— Ne vous entêtez pas, signor docteur, dit Mme Burckardt un peu trop tôt pour une endormie réveillée, je n'admets sur mes songes que l'influence de Constant. Oh ! je suis impitoyable ! Grand Dieu, que ces illustres savants sont obstinés ! »

Trop rare est l'occasion du miracle dans les récits dont ils se font gloire pour que les oisifs vénitiens ne colportent pas cette nuit même dans les salons, les cafés et les cercles l'incident de la devineresse et de la montre. Quant à l'occasion de paraître facilement spirituel aux dépens d'un grotesque, elle n'est jamais assez fréquente, n'est-il pas vrai, messieurs les corrects et mesdames les sans-pitié.

Grâce aux ailes brillantes du mensonge, grâce aux gondoles et aux petits vapeurs, voici que tous les Vénitiens connaissent les noms d'une grande sybille mondaine : Mme Burckardt et d'un collectionneur de bijoux anciens : Cecco Baldo. Quelle réclame ! l'un et l'autre pourraient faire le commerce de l'art et celui des oracles. Pour l'une de ses chroniques gracieuses hebdomadaires, un journaliste a un thème : on imprime à soixante mille exemplaires une série de renseignements pseudo-historiques sur la montre. Napoléon III qui la tenait de la reine Hortense (elle avait été fabriquée pour Louis-Bonaparte)fit présent d'une montre de famille à Victor Hugo. C'était à ce dîner parisien où le futur empereur promettait au futur exilé ce Portefeuille ministériel qui, échappant plus tard au grand poète, fut la cause des foudres des « Châtiments ». Ici, description d'un dîner vers 184*** (N. B. Le chroniqueur est seul responsable de ces allégations). Victor Hugo, plus généreux qu'on ne le dit, changea, au profit de Mme Sarah Bernhardt, le souvenir impérial en souvenir de gloire, après *Hernani*, en 1881. Cette grande artiste, trop souvent ruinée par les coups de son habituelle charité, devait laisser en gage de sa probité la montre à un hôtelier qu'elle ne pouvait plus payer. Dans l'avenir, l'histoire se servira-t-elle de nos journaux pour nous connaître ? et la critique, de cet axiome *Bis stultitia veritatem valet.* Le nom du grotesque Baldo, celui de l'équivoque Burckardt étaient avec révérence cités dans la chronique, celui de Constant, ex-garçon de café, était suivi de ce titre : « le docteur bien connu ». Cette chronique a un compréhensible succès. Une princesse russe, qui étudie l'occultisme à Venise, invite Mme Burckardt à ses mardis, un poète futuriste envoie à la signora francese un sonnet brisé onomatopeïque que celle-ci déclare exquis : il l'est mais elle n'en sait rien (ou bien il ne l'est pas et cela lui est bien égal). M. Cecco Baldo, vexé, a pris le parti d'une contenance romanesque et martyrisée à laquelle il a

droit : le convolvulus tendre et endeuillé ! Il répond à la proposition d'achat d'un archéologue américain : « Louis XV ne traite pas en marchand ! » Nous sommes surpris d'une telle connaissance de l'Histoire de France. Très flatté de la visite d'un vénérable et sec conservateur de Musée florentin, il l'invite à déjeuner, déploie les replis de son cœur et improvise pour lui cette formule : « Les femmes honnêtes, je les respecte ! les femmes artistes, je les adore ! les autres, je les paie ! » Les conséquences d'une simple plaisanterie (qui dira ? qui dira la valeur d'un geste humain pour que nous surveillions les nôtres), la légende vénitienne de la montre Lafleur empliraient aisément cent pages véridiques : c'est trop ! n'insistons pas. N'insistons que sur les suites d'une lettre. Elles sont liées aux soucis de la concierge parisienne de la rue Gabrielle, aux destinées de sa famille. Cette lettre est due à la plume d'une demoiselle qui préparait alors au théâtre San Theodoro la représentation d'une pièce de Sardou : *Madame Sans-Gêne*. Les affiches l'appelaient Violetta, son frère, le lieutenant de vaisseau Lemercier, l'appelle Marie.

Venise, Modern Palace.

Illustrissime signor,

Vous serez bien étonné de la lettre d'une effrontée. Mais depuis mon arrivée à Venise, au milieu de diverses péripéties, je compte faire votre connaissance : ce me serait une véritable joie. Je voudrais qu'on invente des règles qui excusent l'ardeur au lieu de ces modes d'étiquette ajustées, tirées au cordeau. Pourquoi tant de scrupules ? Pourquoi être durs, matériels, quand il est si simple de s'arranger pour être heureux, pour s'amuser ? Mais aussi pourquoi, de moi, toutes ces précautions préalables. Vous êtes artiste, vous ne pouvez vous fâcher ; je suis au théâtre et de collègue

à collègue nous pouvons ne pas hésiter à prendre contact pour les sympathies et, je le souhaite, la camaraderie. Je me flatte que nos tentatives d'art vous passionnent. Je bavarde devant vous, illustre signor, en robe du Premier Empire. Nous répétons Madame Sans-Gêne, *pièce que nous ne traitons pas légèrement, je le déclare. Il y a d'abord en jeu toute une reconstitution par le décor et les accessoires. J'estime que l'organisation de l'ensemble dépend de la convenance des détails amusants et intéressants. Nous réunissons avec zèle et bonne foi tout ce qui compose l'époque. Eh bien! — je suis ambitieuse, vous nous ferez grand plaisir en nous communiquant, en nous confiant cette précieuse montre de l'Empereur dont tout le monde parle. Rien que cela!!! oh! je vous serais si reconnaissante! Ce serait une telle attraction! le plus bel ornement de notre représentation. Vous ne pouvez pas refuser.*

Je suis inquiète de l'accueil que vous ferez à cette audacieuse lettre que j'ai tant hésité à écrire.

Et vous prie, en attendant une visite qui serait un honneur pour nous tous, de recevoir mes salutations distinguées.

VIOLETTA,

Premier rôle en représentations
au théâtre San Théodoro.

Très belle dame,

Ma foi, oui! et avec enthousiasme, soyez-en persuadée! Puisque cette montre sourit à votre imagination d'artiste, je la mets à votre disposition. C'est avec une joie spontanée que je vous accorde son concours. A un costume empire, elle siéra à ravir. Et moi, je m'unis à cette représentation; je contribue à l'Art tout entier en bloc, très belle dame, avec plaisir. J'en suis charmé, inutile de vous le dire. Moi,

le théâtre me met en révolution : en ce monde, chacun a sa marotte. Vous savez que l'Italie n'est plus cette terre où un million de touristes par an viennent sonder l'histoire ancienne, non ! l'Italie n'est plus un cadavre, « le tombeau de marbre pour les amateurs d'architecture et de sculpture », ma chère patrie a senti la nécessité de la science moderne, et surtout de l'Art. Ce sont de charmantes artistes comme vous, belle dame, qui la rajeunissent. Aussi, subit-elle avec impatience les bourgeois chargés de graisse et d'argent qui l'embêtent, passez-moi la vulgarité de l'expression, mais elle reçoit avec enthousiasme, croyez-le, les artistes de la France, gracieuse et légère, comme des hôtes qui lui versent des trésors d'art. L'Italie se complaît aux pièces de Victorien Sardou et à celles de tous vos autres génies.

Vous ne sauriez croire quelle fête c'est pour moi de transporter à vos pieds l'objet que vous désirez si ardemment.

Et de me dire, belle dame, le serviteur profondément dévoué de la grâce, de la beauté pour lesquelles vous luttez continuellement.

CECCO BALDO.

La concierge du théâtre San Theodoro inspecta les souliers vernis de Baldo, son bouquet blanc et son écrin bleu pâle. Elle ne lui marqua ni l'honneur qu'il espérait d'être reconnu par elle, ni les remerciements qu'elle lui devait pour une petite somme d'argent acceptée. Elle disparut.

« Un bien désagréable corridor pour attendre une femme. La nuit comme dans un four et la nuit humide ! derrière des scènes, c'est toujours la boue, le dégel... En somme, la lettre de Violetta, cette petite, est tournée artistiquement, hein ? Attention à l'écriture : c'est la conséquence directe du tempérament des gens. Eh bien, en somme, c'est une personne élégante comme toutes les actrices ; l'écriture était ravissante, elle était large, l'écri-

ture, elle était ronde, elle était magistrale ! De la régularité, de la correction, bref de l'éducation ! »

Certaines récriminations historiques et musicales avaient été interrompues par un jeune machiniste frisé auquel le penseur versa un pourboire. Elles furent reprises sur une marche de pierre à cet appel lancé comme une cloche de cathédrale « Do-mé-ni-qué ! » « Attendez-moi-là ! » dit le jeune machiniste consolant qui abandonna l'excursionniste et la descente d'un très étroit escalier. Un don Juan qui a les cheveux teints est patient.

Un monsieur, finement habillé, monte de la profondeur des pierres avec des factures et des télégrammes.

« Au premier abord, monsieur, ma présence vous paraîtra baroque, elle signifie que j'ai été invité par Mlle Violetta à venir la voir aujourd'hui. Il n'aurait pas été courtois que je manquasse à son rendez-vous, vu sa bonne grâce.

— Monsieur, je regrette... Mais Violetta répète et, en principe, elle est invisible.

— Généralement parlant, il y a de quoi ! je comprends que le simple accès du bourgeois sur le plateau puisse interrompre l'inspiration des artistes. Mais, pour moi, c'est très spécial ! je suis tout timidement le moyen de transport, le passage d'un accessoire.

— Ce n'est pas ce bouquet, je suppose ? oh ! il est de très bon goût et Violetta l'appréciera, mais la direction est entêtée... en principe...

— Mon Dieu ! le bouquet est une agréable prévenance. Il n'est pas urgent... On n'a pas été sans vous parler en ville de l'histoire d'une montre...

— Ah !... ah !... vous seriez donc le signor Cecco Baldo, le fameux, l'illustre. Oh ! signor Baldo, je suis désolé ! Vraiment, je regrette beaucoup ! c'est dommage que vous ayez attendu. Heureusement, je suis arrivé juste... Campobasso, régisseur ! Ah ! nos gens du petit personnel !!! quel est encore l'infime qui vous a laissé dans cet escalier ?

Nous nous faisons un plaisir dans ma maison, tous ! de savourer la montre de Napoléon Ier, et je ne vous cache pas qu'étant collectionneur moi-même, je suis très sensible à ces splendeurs, à ces richesses. J'apprécie tout ce qui est de style grand seigneur. Consentirez-vous à me précéder dans le bureau du directeur ? Il me semble intéressant qu'il soit en communication avec un personnage aussi à la mode que vous. Entrez donc ! je vais le prévenir. »

M. Mandaccio, le directeur du théâtre, jouait dans la vie vénitienne le rôle de l'homme d'affaires américain et mieux qu'aucun de ses acteurs ne jouait les siens sur la scène. Voyons d'abord le décor ! Sachez que vous n'êtes plus dans l'ancien monastère, aujourd'hui théâtre. Dans ces « régions directoriales », ne vous sentez-vous pas en Amérique ? l'Amérique du Nord ! et quelle image fidèle de l'Amérique, telle que nous la rêvons, tous : ce vestibule meublé de trois machines à écrire un peu poussiéreuses ! ces deux téléphones ! ces quatre chaises censément fabriquées à Londres ! et ce bureau ! ce bureau grillagé de cuivre ! ce bureau d'un appariteur absent ! Lui qui se plaît à dire que le luxe l'enchante sans l'étonner jamais, M. Baldo ! M. Baldo est médusé par l'Amérique ! et si bien que le bouquet qui fut tenu comme une lance ! la lance du chevalier en quête de la Belle Inconnue dans la forêt théâtrale, le pauvre bouquet devenu embarrassant en Amérique, il pend comme une quenouille ! Et notre écrin de velours bleu pâle. Où est-il cet écrin où vit le trésor de Mme Lafleur ? où est-il, sinon dans quelque sombre poche ? Ah ! don Juan des actrices, l'Amérique a eu raison de toi, car te voilà transformé en un vulgaire solliciteur. Près de la Porte Sacrée (« *Direction* »), voici le jeune machiniste frisé, Doméniqué ! Baldo ne le reconnaîtra pas d'abord, parce que, dans les conjonctures présentes, il a une casquette et une veste de livrée ensuite, aurait-il le temps de le reconnaître ? il a disparu. Maintenant, Baldo comprend par le nombre des affiches sur

les murs élevés, que les acteurs de ce théâtre ont recueilli des palmes dans tout l'univers (est-ce cela ce que signifie ces affiches ?) et par cette multitude de petits fragments de papiers sur le tapis que le directeur reçoit beaucoup de lettres et les méprise. Il paraît que M. Mandaccio déchire du papier blanc le matin et le sème à poignées dans un certain but. M. Baldo hésite ! lui, parfois si violent, et toujours si patriarcal, il a perdu ses grâces ! Eh ! quoi ! M. Baldo aurait-il peur d'une paire de jambes : elles sont longues ! elles s'écartent d'un secrétaire en citronnier et d'une sorte de tabouret de piano jaune ! oh ! ces tristes jambes ! c'est sur un ton découragé qu'elles parlent ! car elles ont parlé ! elles ont dit :

« Qu'est-ce que c'est encore ? »

Les hommes les plus occupés paraissent l'être le moins : l'exemple de M. Mandaccio prouve que la réciproque est vraie. A table vide, mémoire pleine. M. Baldo n'y est pas trompé et c'est ce qu'on désirait. Attitude froide signifie méditation active. Est-ce que « Mandaccio » ne signifie pas « mensonge » ? Le dossier mécanique, vernis, du tabouret s'adapte à toutes les postures, il prend le dos de l'impresario quand, renversé à l'américaine, sans doute, M. Mandaccio regrette certaine trace gothique sur le plafond. Pourtant, à un Américain authentique, elle donnerait des joies artistiques cette trace gothique. Les grands yeux de l'impresario n'exprimeront jamais qu'un muet reproche. Lui, il est plutôt long et creux que large. Sa figure fait songer à un bœuf orgueilleux. Insolence parisienne d'un pseudo-Américain (ses jambes ne se sont pas levées !) M. Baldo y répond par la politesse française, car il est Italien. Dans son profond salut, il remarque un pli du pantalon dont il parlera ce soir à son propre tailleur ; le gilet de velours noir à fleurettes, trop commun chez les acteurs ne semble pas, auprès des actrices, prometteur des succès que Baldo ambitionne, tandis que le pli...

« Votre régisseur, M. Campobasso, m'accompagnait en

gravissant un escalier. Il est probable qu'il a eu la bonté de me protéger sympathiquement près de vous.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Pour parler franc ! je sens très bien qu'il est inconcevable que vous vous mettiez de confiance à la disposition d'insignifiantes bagatelles, illustre maëstro. Le temps file si vite, n'est-ce pas ! Je vous assure que, dans ma nature, je tremble au fond, je meurs lentement, mais je dirais volontiers que je n'ai pu résister à ce mot à la hâte de Mme Violetta, et qui témoigne si besoin est...

— Ah ! Violetta ! oui ! eh bien ? »

L'ensemble des élégances américaines comporte aussi les apparences de l'ennui, un ennui tel qu'aucune lettre au monde ne le pourrait diminuer. Après avoir fait voleter la deuxième page de celle-ci dédaigneusement, il dit :

« Qu'est-ce que c'est que cette maîtresse-montre ? »

Les élégances américaines ignorent les potins de Venise, bien que M. Mandaccio les connaisse.

« Je me trimbale beaucoup chez les antiquaires... en touriste, répond Baldo en offrant l'écrin ouvert : c'est mon sport favori. On les traite de voleurs et, ma foi, ces antiquaires sont une race bien bizarre. Oh ! dans mes investigations, je m'enfonce au milieu de quantités négligeables. Voyez, si je n'ai pas de quoi être consolé de mes déceptions de chercheur. Oh ! je suis bien tranquille sur l'originalité de l'objet et sur les sources ! »

Et la séance, monsieur Baldo, de sommeil divinatoire chez Mme Burckardt qui donnait tant de relief à votre trouvaille et à vous. Fi donc! une mention du surnaturel près de cette sérieuse Amérique n'est pas admissible ! Et l'ingénieuse fable d'Anna Spoleta ? la fable du présent d'amour de la choriste ? Dans la double course aux mensonges, le bluff amoureux fut étranglé par le bluff à l'américanisme ; faut-il croire plutôt qu'on n'ose pas mentir devant les Grands ? cependant nous assistons à une série nouvelle de vanteries inaugurées par le besoin

urgent d'intéresser : le bluff archéologique. Bah ! il fallait bien une revanche à tant d'humiliations ! et notre réputation de dilettante auprès des journalistes nous a suggéré cette improvisation : qu'on loue un homme pour un mérite, il l'acquiert.

« Pas de doute ! ça tient dans la main ! ça a une valeur en poids. Comme nos aïeux travaillaient solidement ! comme ils œuvraient avec conviction. Aussi, qu'arrive-t-il? c'est que des constructions si bien trempées passent à la postérité. Pas de doute : Bréguet, près le Pont-Neuf. Lafleur, rue Gabrielle, Paris, 7877. C'est bel et bien les noms du fabricant et du propriétaire : ce sont des garanties fortes, ça. Non ! vous n'avez pas à vous tourmenter sur l'authenticité de la pièce... Houm ! eh bien, qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ça dans mon théâtre ?

— En ce monde, chacun a sa marotte, illustre maître. Moi, le théâtre me met en révolution, et puisque la lettre de Mme Violetta disait en détail qu'elle veut se servir justement de la montre, alors, je me réjouissais et, ma foi, j'avais grande envie, je grillais d'apporter mon concours à..

— Ah ! oui ! Violetta ! un accessoire ! eh bien ! mathématiquement, ça doit marcher avec les plans du metteur en scène, le travail d'un caporal quelconque. Chez moi, monsieur, c'est la grande école, l'école de l'organisation, des directives. Chacun à son poste ! Il est de toute nécessité que mes acteurs soient costumés, grimés, sous une seule main, une main lourde !... Dès lors... je ne me persuade pas très bien de la signification de votre visite... c'est de la fantaisie, de l'artificiel... Qu'est-ce que vous faites-là ?

— En somme, je le déclare du fin fond de mon cœur, convié par Mme Violetta, j'apportais mon complet dévouement à la cause de l'Art. Ma foi, je suis stupéfait, épouvanté, annihilé...

— Monsieur, je m'appelle Mandaccio. Mes aïeux, qui n'ont jamais obéi qu'à la force, sont des colonnes qui se perdent dans les fondations du Milanais. J'ai baissé le

cou sous le travail tous les jours de mes années, insensible, indifférent. D'autres, moins trempés, se sentiraient vieillir, se flétrir. Regardez-moi, j'ai trente-neuf ans, je suis parfaitement jeune, vibrant, élastique. Eh bien ! ma situation est intenable, je suis paralysé par les affaires. Ce bureau, ce vaste bureau — c'est du citronnier — regardez-le, il abrite cent soixante-douze lettres agglomérées aujourd'hui, tout ce qui constitue une tournée en Amérique ! une entreprise grandiose ! le matériel est là. J'étends mon pouvoir dans le monde entier. Il aborde ici une masse de dépêches sans compter le téléphone. Vous ! vous crochetez ma serrure sous un prétexte, vous arrivez ! vous arrivez devant moi pour me parler de quoi ? de Mme X***, d'une montre !... »

La voix de M. Mandaccio est mince, sourde, triste, lente. Sauf le projet de tournée en Amérique, chacune de ses paroles est un mensonge. La manie des grandeurs ne se satisfait que de l'écrasement. M. Baldo est écrasé. Le personnel du théâtre admire trop M. Mandaccio pour se plaindre de lui : il est d'ailleurs généreux pour étaler sa puissance, mais il est féroce dans le même but. Qu'il se montre ceci ou cela, sa voix faible ne s'élève pas plus que le « muet reproche » de ses yeux ne s'éclaire. Si M. Baldo était capable de comprendre ce à quoi ses affections ne l'unissent pas, il eût pu doucement mépriser M. Mandaccio, mais la répulsion l'abrutit ; s'il n'était pas d'avance médusé par le milieu théâtre, tant d'insolence aurait arraché du fond de sa chair de miel l'une de ses colères grossières. Il s'éloigne, aussi confus que possible.

Le bon Cecco est comme un agneau errant dans les couloirs. Il constate, avec un contentement de soi, qu'il ne s'est pas mis en colère, et avec admiration que, modernisé, le théâtre est livré à des gens parfaits, les trusters. Il ne pouvait être en de meilleures mains. Baldo se reproche d'avoir dérangé un de ces hommes parfaits. Il aime un

peu moins les grandes affaires depuis qu'il souffre de leur égoïsme. Quoi ! ne pas mettre le long de ces grosses murailles quelque aimable casquette galonnée ou quelque inscription pour qu'on se dirige. Mais il se reproche cette amertume devant ceci : *Scène côté jardin*, sur une porte. Tout son corps la pousse, tandis qu'en souriant d'aise, il écarte avec un geste de dame fleuriste les fleurs pour donner plus d'ampleur au bouquet qu'il tient de la main gauche, ainsi que l'écrin bleu pâle. Surveillons-nous dans un milieu qui n'est pas le nôtre. « Qu'alliez-vous faire en cette galère, Baldo ? » C'est la nuit de tous les côtés, la nuit malgré ces vers luisants rouges et violets. Au-dessus de vous, ces échafaudages de cathédrale en construction ne vous inquiètent pas ? et ce gouffre de charpentes à vos pieds ? Mais M. Baldo ne pense plus qu'à sa belle, la belle qu'il n'a jamais vue : ce sont des amours de chevalier du temps jadis et leurs aventures ne sont pas faites pour les hommes de votre âge. Prenez garde aux clous des planches et aux basques de votre gracieuse jaquette, petit danseur gras ! Savez-vous ce que c'est qu'une ferme ? non ? eh bien ! on appelle ainsi le châssis et la toile de décoration quand ils sont ensemble. Monsieur Baldo hélas ! en connaîtra au moins le poids tout à l'heure. Votre crâne est un peu chauve et vos cheveux sont teints. Excellent et noble monsieur, j'en suis peiné, il y a du danger, et vous ! vous écoutez les acteurs qui sont derrière le décor. La monotonie de leur manière de déclamer vous cause une grande déception. Aux lumières, la joie des yeux trouble le jugement qu'on pourrait en avoir : c'est pourtant, à ce qu'il paraît, comme cela que parlaient les gens à l'époque de « Madame Sans-Gêne ». Tous les héros de toutes les époques parlaient comme ça. Et puis, n'est-ce pas, qu'importe ? c'est plus joli ! Cependant, une « certaine ferme » se met à tomber comme le volant d'une grosse roue d'usine. Elle s'est mise en route sans faire de bruit ; le départ a été dans un grand silence. Elle arrive-

rait de même si elle n'avait entraîné des planches lourdes. Cela se tait quand cela va dans l'air... Ah ! trop tard, noble Baldo ! trop tard pour reculer... Ces planches s'appellent un « praticable... » Hélas ! Baldo n'est plus là ! il est sous cet amas que ses bras courts essaient de retenir au-dessus de la tête. Il a gémi, le pauvret ! il a gémi bien bas. Les hommes élégants ne font jamais d'éclat, même devant la mort. Le « praticable » a ouvert le décor avec le bruit que fait la grêle sur une vitre. Voici quatre raies de lumières d'où sortent une demi-douzaine de personnages bizarres et voici le tonnerre des planches déchirant le nuage de la poussière illuminée.

« Donc ! il est probable, alors, que c'est vous qui retournez tout ! Tant de chahut pendant qu'on répète, hein ? dit en découvrant Baldo un des hommes qui s'occupe méthodiquement à réparer le désordre. On n'a rien de mieux à faire, hein ? il fait pas assez chaud, hein ?

— Il est inconcevable qu'on ne soit pas libre de circuler seul, normalement, sans trembler de se détruire dans les locaux d'une administration qui paraît si moderne. Je ne suis pas de cristal, mais je rapporte une mauvaise impression, répond patiemment le martyr de l'Art en ramassant son chapeau et le bouquet qu'il rejette parce qu'il est flétri. Oh ! tout le monde est dans l'inquiétude ! en révolution ! Grand merci, mesdames, soyez aussi tranquilles que possible. Tout compte fait, mes contusions sont sans gravité ! Un peu de vertige ! un peu d'étourdissement ! non ! je n'aurai pas à subir les consultations des médecins ! mais ce qui m'arrive est navrant ! je suis au désespoir. Mon Dieu ! purement et simplement, une conséquence directe de l'accident. En effet, j'apportais par plaisir un présent — vous ne sauriez croire avec quelle joie — à une dame qui m'avait fait l'honneur de le désirer et, en résultat de cette dégringolade, il est perdu. Que cela m'ennuie ! Bien bizarres toutes ces histoires !

— Mais c'est le monsieur de la montre ! Tiens ! je pensais à vous ! Sa montre ! oh ! qu'on lui rende sa merveille de montre ! Ah ! mes enfants ! il a perdu sa montre. Voilà l'aboutissement ! Eh bien ! ça fera date dans ma carrière. Allez ! Charles, pars du pied droit, ami, et préoccupe-toi d'organiser les recherches.

— Un écrin bleu pâle, monsieur !

— Et toi, tu as entendu, mon petit Dominique ? un écrin bleu pâle ! Rapidement ! oh ! le paresseux ! Va, je t'en supplie, gentil Dominique, tu sais combien je t'aime. Eh bien ! à ton retour, je ne serai pas ingrate, je t'embrasserai, dit Violetta au jeune machiniste frisé, avec cette irrésistible voix des femmes qui obtient tout et pourrait obtenir tout le bien. Croyez-vous ? cette impertinente lagune ! jusque dans les dessous du théâtre. Pourvu que l'écrin bleu pâle ne soit pas dans le canal ! Quelle manie de lagunes dans cette ville, dites ! c'en est bourré ! C'est qu'il faut se méfier, c'est pas très hygiénique comme régime. Le canal a la bonté de n'être pas trop canal, une jolie petite mare amorphe avec des escaliers sous le théâtre, mais il est d'un sale ! une damnation ! oh ! que c'est sale ! »

Tous les hommes sont allés rechercher l'écrin bleu pâle. Il n'y a plus de travail possible.

« Alors, on ne reprend pas le deux ? quoi ! c'est-y un English ou un bidon d'essence qu'a dégringolé dans les persiennes ? non, mais c'est du gâtisme ! dit une grosse vieille en costume de gala directoire. Moi, j'ai autre chose à faire que de poirotter dans cette baraque ! ça m'ennuie ! si on ne reprend pas le deux, je m'en vais !

— Excusez ma gaucherie ! Hélas ! je n'ai pas l'adresse ! c'est la cause de ces vicissitudes dans vos occupations, madame ! Dans ma nature, au fond, oh ! d'avoir brisé l'inspiration des artistes, je me sens navré. Faute d'un examen attentif, je ne me suis pas rendu compte de la

légèreté de ce que vous appelez les « persiennes » avec tant d'humour !

— Voyez-ça ! une jolie voix ! il est gentil tout plein, ce petit homme-là ! c'est distingué ! ça met de l'huile sur ses cheveux ! Alors, il s'est fait du bobo, le pauvre petit ! où donc c'est-y ça qu'il s'est fait du bobo ?

— Je n'ai reçu que d'insignifiantes contusions ! Très ému, gracieuse dame ! mais il me manque un objet, un bijou très chic ! J'avais fait le projet de l'offrir à Mme Violetta.

— Ah !

— Oui ! une montre ancienne ! elle est dans un écrin de velours bleu pâle... où diable peut-elle être tapie ?

— Moi ! je mets toujours toute ma quincaillerie dans mon sac à malice... comme ça... Et puis, qu'ils viennent beaucoup s'y frotter, les macaroni... ça sera le plus chouette. »

Une montre perdue ! un monsieur enterré sous un pratcable, ça distrait un moment... pas trop longtemps ! Les acteurs se promenaient deux par deux, ou bien tout seuls. Vous écoutez, Baldo, avec un plaisir pas très pur, le rire des femmes que vous n'aperceviez pas. Maintenant, voilà tous les acteurs réunis ! Ah ! c'est que Dominique, le jeune machiniste frisé, a apporté l'écrin. Dans quel état, l'écrin ! couvert de boue ! O boue historique ! boue des lagunes de Venise ! ô boue poétique et séculaire ! mais la boue, n'est-ce pas, c'est toujours la boue, fut-elle, mesdames, mille fois poétique ! Va bien doucement, Baldo, pour ne pas salir tes doigts, salir les robes des dames, salir la montre. Jette cet écrin bien loin, noblement, là ! L'or brillant de la longue chaîne tenu en l'air fait pousser un « Ah ! » à tout ce monde en cercle. Et voilà la montre de la mère Lafleur sortie de l'Adriatique, comme Vénus naissant ! Baldo se baisse pour une révérence de prince à Mme Violetta (à la bonne heure !) et prépare un compliment pour la lui donner... Non ! il veut d'abord écouter si la montre fonctionne encore.

« Oh ! que c'est assommant ! le mouvement est dérangé ! mais vous ne tenez pas énormément à ce qu'elle marche, il me semble ! ce n'est pas une considération ! Madame, puisque vous avez pris de la peine pour qu'elle échappe à la mort, elle est à vous. Souffrez que je vous en fasse cadeau.

— Elle est délicieuse ! ce qu'elle est jolie ! est-ce que je peux accepter ce merveilleux objet ! ce n'est pas d'une mince importance, ce cadeau, c'est un siècle sous la forme d'une montre ! Le vieux serviteur ! elle a dû en avoir des adorateurs et des succès, à travers un voyage d'un siècle ! une pièce célèbre ! Charles ! viens ! le charmant présent qu'il me fait, le monsieur ! est-ce que tu m'autorises à l'accepter ? Je suis presque toujours hésitante et niaise, ce qui m'empêche d'être heureuse ! »

Charles est long ; il a une tête de squelette d'oiseau. Dans les théâtres, personne n'est étonné qu'un homme et une femme vivent ensemble. On se demande, dans la troupe, par quel vice Violetta, laborieuse et tendre fille, gaie compagne, aime ce laid philosophe, triste sur la scène et ailleurs. Bien qu'on la chérisse, on rit d'elle : les vertus ne sont jamais ridicules au milieu des gens légers, mais sans qu'ils s'en doutent, l'immoral est ce qui ridiculise à leurs yeux. Quand, pour les engagements, Violetta discute des conditions, elle en fait une de la présence de Charles dans la compagnie, et il paraît qu'on tient assez à Violetta pour tolérer son ombre vivante. Violetta est travestie en blanchisseuse de 1792, Charles est chamarré en ministre de 1804, c'est lui qui se servira de la montre ce soir à la représentation. Oui ! Charles fera bien l'effet du diplomate Talleyrand.

« En scène, à la fin ! tas de sauvages ! crie le régisseur Campobasso. Etoile Violetta, quand cesseras-tu d'être invisible ? on t'attend avec anxiété. Monsieur Baldo, excusez-moi d'être en principe impitoyable, mais ma courtoisie ne va que jusqu'à l'étude exclusivement, et c'est

logique. Mesdames ! ah ! on reprend le deux tout à fait en grand. Qu'est-ce que vous foutez-là comme des montagnes, vous autres ? On reprend toute la série des scènes depuis *La fête de la Fédération est pour demain !* Quelque chose de formidable ! Toi, le gros ! du balai ! file de là ! Je veux que le plateau soit désertique et chaste ! Qu'est-ce que tu as dans la brochure quand tu entres, Violetta ! où est la brochure ? Souffleur !... oh !...

— A tout à l'heure, cher signor Baldo ! disait Violetta. Je ne le dis pas banalement, mais avec beaucoup de sympathie. Comme je suis en retard !... Ah ! ce que j'ai dans la brochure quand j'entre, ma foi, je n'en sais rien du tout. Qui a la brochure ? Enfin... souffleur !

— *Embrasse-moi*, dit le souffleur froidement assis sur une chaise.

— *Embrasse-moi donc, citoyen caporal, et tâche que le peuple souverain te fasse sergent pour le cortège de nos noces*, lance Violetta rassurée. »

A l'ordinaire, Baldo a plutôt de la réserve, mais il est trop content d'être dans une coulisse et, comme il disait, « uni d'âme » avec une actrice dont le nom est connu à Paris, pour être discret. Deux heures il reste les mains derrière le dos, devant une porte de toile ; c'est l'effet des grandes passions de nous faire aller de travers comme des ivrognes. Il est bien convaincu que Violetta est un génie dans le genre et qu'il est amoureux d'elle. Quel feu d'amour pour les arts ! il a rendu incommode un chevalier bien élevé ; Baldo ne s'aperçoit même pas que le régisseur est furieux parce que certains acteurs sont distraits.

« On s'en va, mes enfants ? dit Violetta ! tiens, comme c'est aimable d'être encore là, fidèlement. Il se délectait de la prose de Sardou. Signor Baldo, vous venez bavarder avec les copains, gentiment ? Ah ! si ! vous venez ! »

Comme il est fier, M. Baldo ! une actrice française ! c'est lui qui la promène en gondole ! la gondole s'arrête au café Fraghetti où il a l'habitude de rencontrer ses

amis. Quand on a une grande passion, le caractère devient bossu à l'endroit où il était rond. Baldo est naturellement généreux ! il aime à offrir des glaces : le voici prodigue. Dans son excellation, il se ruinerait en sorbets. Il régale Campobasso, le régisseur, qui parle trop, Charles, l'amant qui ne parle pas assez, et cette grosse vieille qui parle crûment et qu'on appelle Mme Pointe : il aurait aussi bien invité toute la troupe, et même Dominique, le jeune machiniste frisé, et M. Mandaccio, le truster américain.

« Et puis, disait Violetta, maintenant, il serait normal que nous ayons votre visite à notre hôtel, n'est-ce pas, Charles ? Oh ! c'est l'endroit de nos rêves ! d'un calme ! d'une tranquillité ! on ne sait pas où on est ! On fera en sorte que vous veniez un jour que mon frère est libre. Vous verrez comme il vous intéressera, c'est tout un enseignement, il en a une expérience, une certitude, pas du faux-semblant. Dame ! il a voyagé, il est lieutenant de vaisseau ! il a vu des forêts vierges, la jungle, il a demeuré complètement au Soudan, au Sénégal, l'année dernière, c'est enviable ! Croyez-vous ! quelle chance que l'*Iphigénie* soit justement en rade pendant ma saison de Venise ! Alors, il s'arrange pour débarquer en civil de temps en temps, et il me réserve un peu de ses loisirs, il est si gentil ! Vous verrez ses lettres ! Oh ! ce qu'elles sont intéressantes, elles donnent sa mesure exacte ! elles le mettent au point ! Dites-moi ! cette dame française ! racontez-moi ! Les bavardages rapportent que vous connaissez une dame française très comique qui a des inspirations divines. Il paraît qu'elle répond quand on la prépare : c'est commode quand on veut savoir si votre amant vous trompe ! Alors ? elle a fait des révélations sur la montre ? les péripéties de la montre sous Napoléon ? Oh ! Charles ! ce que ça devait être délicieux, hein ? Qu'est-ce que c'est ? Je me demande si ces gens-là se moquent pour jouer, si c'est un truc ou si c'est important. »

M. Baldo est si impressionnable qu'à ces derniers mots

la couleur de miel de sa figure a tourné au café au lait. A son cœur qui souffre quand son oreille souffre, il a porté la main. Si Mme Burckardt n'a pas eu de révélation, il faut qu'elle ait pris des informations. Quand Baldo a questionné son ami Benevodati, le marchand lui a parlé vaguement d'un « cameriere », du « Modern Palace », un certain Merlatti (Giovanni). Tiens ! Constant est trop prudent pour vendre lui-même un objet volé, il a envoyé un camarade chez l'antiquaire : un domestique sur le point d'être congédié, de quitter la ville. Courez après un domestique renvoyé ! il a pris le train pour la Suisse, c'est tout ce qu'on sait de lui. Le souvenir de Mme Burckardt est si pénible pour Baldo ! est-ce qu'il va encore prendre une de ses colères ? il fronce le sourcil ? non ! il soupire ! Quel soupir ! cette fois encore il a enfoncé son martyre au fond de sa chair, et il sourit pour répondre à Mme Violetta.

« Mme Burckardt n'aime que ce qui est vrai ! Les trucs ! Oh ! fi ! elle est trop bonne pour se moquer. Mme Burckardt est pour moi l'une de ces chères et intimes amies qu'il est doux de sentir dans les vicissitudes... oh ! en tout bien tout honneur ! Elle donne l'impression d'une dame très gracieuse, très noble, mais aussi très au courant, très à l'ordre du jour, très spirituelle, très artiste. Enfin, une personne, très, très, très, très bien ! très chic. Vous pouvez croire que tout en subissant son charme, je l'ai pénétrée, j'ai sondé sa nature au fond, je la connais copieusement !

— C'est possible ! mais, voyons ! ce n'est pas un secret à garder ! vous n'êtes pas autorisé à le répéter ? ce n'est pas scandaleux ? non ! Depuis longtemps j'ai tant envie de savoir ce qu'elle a dit ! on s'ennuie tant dans ce théâtre ! on est si mélancolique ! allons ! cherchez à classer vos souvenirs ! Mon frère a accepté de venir à la représentation ce soir, s'il n'est pas empêché, je voudrais tant lui parler de ces merveilles !

— Oh ! elle est très forte ! assoupie, elle était comme

unie à la montre : elle prenait contact avec elle, malgré l'éloignement, et elle a mentionné jusqu'aux noms gravés sur le boitier. Et puis... et puis... »

M. Baldo s'arrête. Ce n'est pas qu'il soit bien scrupuleux quand il faut mentir, ce n'est pas qu'il soit incapable d'inventer. Non ! c'est que, pour imaginer les « merveilles » demandées et une histoire de montre au milieu des événements qui se sont passés en France au XIXe siècle, il faudrait qu'il les connût ! Et, dame !...

« Voulez-vous que je vous dise, moi ! dit Violetta. J'ai eu des nouvelles, c'est à vous donner le vertige ! Vraie ou hybride, ça ! on n'est jamais à cheval sur la règle en Italie, mais vous rectifierez si les cancans en vogue ne sont pas strictement ajustés sur l'exactitude. Voilà, mot à mot : la montre a été fabriquée pour un conseiller à la Cour des Comptes de Napoléon Ier, c'est bien cela ? Ah ! c'est déjà beaucoup ! Elle a passé de lui à un quidam quelconque, qui l'a vendue au roi Louis XVIII pour deux cents francs en assignats. C'est vrai ? C'est dans l'ordre des choses que le roi en ait fait offrande au Musée du Louvre, mais vous ne trouvez rien d'extraordinaire à ce que l'impératrice Eugénie ait louché dessus et que les conservateurs aient consenti à la lui transférer ? quelle effronterie ! Oh ! elle a eu envie de porter une montre d'homme : c'est d'une idiotie ! ! ! non ! j'en reste baba ! tout de même, ça ne s'arrange pas ! En définitive, il est certain que la montre a été conquise par une honnête petite choriste de la Scala de Milan...

— Ma délicieuse petite amie Anna Spoleta. Bravo ! parfaitement homologue.

— Elle l'a hérité d'un parent par alliance, dentiste des Tuileries, qui passe pour avoir sauvé la montre de l'incendie du Palais de Saint-Cloud par les Prussiens. Voilà ce que cette dame a trouvé le moyen de deviner ! J'estime que c'est imprévu, cette intuition ! Est-ce conforme à ce qu'à révélé la somnambule ?

— Oh ! « somnambule » ! c'est horrible ! N'accusez pas mon exquise amie, noble comme une reine, d'être une somnambule. « Médium » ! médium ! est plus gentil. Pour ce qui est de cette petite Anna Spoleta, elle est vraiment ! vraiment ! angélique ! Je rougis, moi, tout matérialiste, de me sentir si indigne de son amour. Du reste, depuis aujourd'hui, mon cœur est pris de fond en comble par une autre. »

A ces mots, Mme Violetta a rougi ; elle a regardé M. Charles. On voit à la figure de M. Charles qu'il est un pied plat et un méchant homme.

A la représentation de *Madame Sans-Gêne*, il y a eu beaucoup de spectateurs. Dans la principale loge d'avant-scène, le lieutenant de vaisseau Lemercier, en civil, applaudissait sa sœur avec d'autres officiers ; l'un d'entre eux, M. de Cyze, ou Decize, ayant parlé d'elle sans respect, il s'en est suivi une dispute et un duel le lendemain. Mais ceci n'est pas notre sujet. C'est Charles, costumé en Talleyrand, qui portait la chaîne ! Quand il a regardé l'heure au cinquième acte, tout le monde a applaudi avec beaucoup de bruit. M. Baldo a aussi applaudi. Un acteur jaloux de Charles a demandé au régisseur qu'on supprimât cet accessoire sous prétexte *qu'il coupait ses effets*. Charles, jaloux de Violetta, ne veut pas qu'elle conserve un cadeau de M. Baldo et Violetta a donné la montre au lieutenant de vaisseau, son frère. Charles n'a pas manqué de l'apprendre méchamment à Baldo, et Baldo a écrit douze pages d'amour et de récriminations à Violetta. Elle a répondu par ces trois lettres sous enveloppe : *Zut*.

CHAPITRE IV

LETTRE DU LIEUTENANT DE VAISSEAU LEMERCIER A Mlle MARIE LEMERCIER, DITE VIOLETTA, ARTISTE DRAMATIQUE, EN REPRÉSENTATIONS AU GRAND THÉATRE DE NEW-YORK. (États-Unis d'Amérique).

Monju (Japon), Hôtel Impérial,
le 12 septembre 192***.

Ma chère Mimi,

Quel est le calfat ivre qui a osé te raconter la crise de mon duel ? Enfin ! toujours les idiots ! que n'était-il pendu à trente-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer au capelage du chouque d'artimon un jour de tempête, celui-là ! Calme-toi, petite sœur ! calme plat ! je t'assure que ce fut splendide, très Venise au temps des galères. Rien de tragique, va ! un peu de révolte inconsciente et bête ! Ce n'est pas que tu ne puisses avoir des amants à la douzaine sans mon consentement ! moi, je n'ai pas à adresser de plainte au vice-amiral Préfet maritime de l'arrondissement : tant que nous avions de la religion, c'était l'étrave de l'arcasse, maintenant, Dieu merci, le bon Dieu a le pavillon en berne : alors, où est-il son étambot à la morale ? on nous embête avec la morale ! Seulement, quoi ! des médisances à ton sujet ? ah ! il me semble que ma raison perd l'équilibre ! ma brutalité brestoise passe sur sa barre ! je marche à tâtons jusqu'à l'effusion du sang. Donc, on s'est rencontré comme deux

bigues. Passez, dégagez ! coule ton maillon au lieutenant de Cyze. Le bout-dehors de fer de mon épée a dû atterrir dans les parages du cubitus et du radius. Ah ! la vie est belle, et c'est à moi de t'être reconnaissant. Tu calculeras aisément combien un fils d'une coiffe de Brest s'est réjoui d'enfoncer son mat dans la carne du fils de Cyze. Que de millions de fois nos épées, fussent-elles fantasmagoriques, ont subi l'attraction ascensionnelle de nos cages thoraciques et particulièrement l'angle supérieur gauche. Excuse la configuration brumeuse de mes métaphores et leur gréement : la soudanite aiguë sévit à l'état latent depuis mon séjour dans le Haut-Niger et le gouvernail va à la dérive. As-tu senti combien sont déplaisants ces faux nobles qui se font remorquer par un « de » en laiton ou en maillechort. Sûrement qu'ils doivent l'être exactement au double pour ceux de l'axe de noblesse et grandeur plus que pour nous, les passagers de quatrième classe, les « soutes aux bagages ». Enverguer de la morgue, c'est leur système général pour louvoyer car leur blason et leur cœur sont des mâts désarmés. Une attitude orgueilleuse et dégagée (15.000 tonnes de déplacement avec un bon moteur), c'est le problème le plus important pour eux. Comment ! tu ne te souviens pas du fils de Cyze qui fut mon labadens sur la *Frégate-Ecole* pendant mon stage d'application? O petite sœur ! un an de croisière ! ô volupté de la première croisière en Orient, si de Cyze n'avait pas été là ! Tu le connaissais bien le grand-père Decize, le grand bazar de la rue de Siam ! Ah ! je t'assure que le fils Edgard n'avait pas à examiner de près l'annuaire de tes admirateurs pour amener la brusque variation du baromètre. De quelle jaune rage me fait griller un moustique de ce calibre-là ! Encore ce voyage-là, m'avoir plaqué sur la quille ce triste pied, fier et triste à crever, c'était excessif ! Tiens compte que les portes de nos chambres s'ouvrent sur le carré des officiers : nul bastingage, nulle cuirasse ou vibord pour vous défendre des

collègues avides et hypocondres pendant toute la chaude journée équatoriale ! Il est là ! lui ! mais c'est une fête que d'être de service ! Moi, je suis bourru, Breton insociable, paysan ; Decize est arrogant, silencieux : quoi ! le souverain orgueil du nom ! Je ris ! brocanté au mirobolant bazar de la rue de Siam, le nom, oui ! C'était intenable ! Tu n'as pas besoin d'études spéciales pour déterminer les positions, il t'est facile de reconnaître sans le Barême des Calculs nautiques que c'est avec passion que j'ai ralingué le collègue l'autre fois à Venise. J'ai commencé à être heureux ! Ah ! quel abordage, Mimi ! Par les gros temps, on dit que la lame mâte l'embarcation tu sais quand... eh bien ! j'ai dressé de Cyze sur sa poupe. Il y a là de l'inexprimable que sœurette, dans son New-York, peut élucider si elle s'en donne la peine. Hommes du bord, faites tirer les vingt et un coups de canon du Président, et hissez le pavillon avec ses initiales en or sur le blanc. Y a bon ! Allons, Mimi ! allège tes mélancolies, chasse l'humeur chagrine et que l'image brillante, mais houleuse de mon duel vénitien, ne te rende pas morose puisqu'il m'a conduit à une telle félicité. Il me reste à établir quelle est la sale bête piteuse, ou la femelle vénéneuse, qui s'est donné la joie de t'annoncer cette (au fond infiniment comique) tragédie, qu'elle s'attende à un coup d'aviron sur la tête par sondage de vingt mètres sur fond vaseux. Maintenant, ouvre l'œil au bossoir, je vire de bord !

Oh ! Mimi ! je me suis adjoint une montre volée ! comment ! mes galons ont couvert cette marchandise ! Oh ! Mimi ! rougissons ! telles sous l'influence de la chaleur solaire les fraises de Plougastel dont mère t'a envoyé à Venise des confitures pour moi ! Rougissons, Mimi ! Par quelles observations j'ai acquis cette donnée comme certaine, je te le dirai dans un temps à déterminer. De la méthode, Mimi ! et de la clarté ! Oh ! ce n'est pas au Signor Baldo que j'attribue un rôle douteux ! sans l'avoir

étudié de près, je l'évalue comme un satellite dont la trajectoire s'effectue autour des milieux ambiants des coulisses. Baldo ! c'est, selon moi, la race italienne bonasse, dilettante, coléreuse ou meurtrière ! non ! moi, j'expliquerais autrement la présence illicite de cet instrument d'horlogerie. Dis ? et le personnel international de ces escadres de mauvais gars à Paris ? est-ce que ce n'est pas par le moyen des ports de mer qu'ils déversent sur des zones lointaines le butin de leurs pirateries ? Mimi ! ma chère petite sœur, sois satisfaite, ma lettre sera, ainsi que tu les aimes, longue comme un galhauban, mais je t'en prie, ne t'enorgueillis pas cette fois de ce journal de navigation auprès de ton état-major de collègues, car il n'est pas beau d'avoir laissé monter à bord et amarrer à la soute aux bagages un pareil Hotchkiss. Météorologiquement parlant, qu'est-ce que c'était que cette astéroïde, cette montre qui me tombait du ciel par ta munificence royale ? Ah ! petite sœur, à quels risques s'expose-t-on en acceptant des aérolithes de cette importance, petite sœur ? Le formidable est que le personnel de ces corsaires internationaux n'est pas un équipage d'incapables, mais non ! c'est que leur boussole a réussi à enchanter tous ceux qui l'ont examinée. Et de grands personnages ! Millerand ! Aristide Briand ! Mais vois-tu qu'on apprenne en hauts lieux que le chronomètre dont j'ai fait parade était de la contrebande. Ah ! tu ne t'es jamais trompée sur ton frère : il préside ! il te fera gloire de nouveau, comme toi, mon aimable sœurette, tu lui fais gloire. C'est moi qui ai été chargé de la mission au Japon. Moi ! moi ! toujours c'est moi ! comment se fait-il que des quatre manches à vent préparés exactement sur la question, c'est moi qui ai été nommé, hein ? Eux ! trois fils d'archevêques de la Marine ! et qu'est-ce que je suis, moi, qui les embête ? le fils de maman ! Ah ! ils peuvent hisser le pavillon jaune de quarantaine ! on les a laissé tomber avec un bruit sec, oui ! Pauvre Vignol ! le timide Vignol

est mis à la disposition de sa femme et de sa bonne à Brest. A Tahiti, Cintury ! il y était pour des expériences de T. S. F., eh bien ! prolongez votre séjour d'un an, mon vieux crocodile, pour inspecter les ventilateurs des cabinets de toilette. C'est un parfait cuistre, tu sais, né colonial, pédant et noceur. Il y en a un aussi qui comptait sur la mission pour la Légion d'honneur. Pfff ! ! ! Cette grande cale de lieutenant Hillapourçon : il est avec moi sur le cuirassé. Il est coulé ce mammifère enragé ! Qu'il crève donc de la bile qui l'étouffe : éternellement déçu et éternellement vindicatif ! En conséquence, donc, tu comprends bien que ton illustre frère doit faire le quart dans tous les blockhaus de sa carrière pour naviguer bien et pointer. Donc, pour les montres volées ! qu'il les avise dans la brume du haut des tourelles de son croiseur, car noblesse oblige ! A la désinfection !

A quel propos te parlais-je de ces hauts personnages que j'ai eu l'occasion d'accoster bord à bord ? oui ! c'est à propos de ton chronomètre. En tête de tous, à tous points de vue, est Aristide Briand. Ah ! voilà un pilote ! voilà une boulingue de grand mât ! c'est un maître. Je m'explique maintenant pourquoi c'est à lui que j'avais l'ordre de jeter mon filin à Paris pour recevoir mes instructions ; parbleu, c'est qu'il n'y a pas tel que lui comme moteur. Tiens ! le portrait de tonton Georges ! le même gréement de cheveux, la même figure ronde en « cap de mouton », mais des yeux ! quels yeux vivants, Mimi ! Ah ! pas des feux de balise, non ! des petits phares qui pénètrent. Dame ! il se méfierait de Dieu s'il existait. Observe la configuration côtière de cette figure, c'est une carte géographique, tu ne constateras ni cette neutralité idiote, ni cette béatitude de nos chefs, ni le spleen, les regrets, les rancunes, le mal du pays de nos collègues, tu constateras la hardiesse, le passage des bourrasques, l'entêtement, la lutte contre la tempête. Et il est gracieux ! et il est aimable ! Approximativement, on est en droit

d'affirmer que cet homme-là aime à s'amuser avec les femmes ! mais que de sacrifices il sait exiger de soi-même. Oh ! que je l'envie ! quel idéal d'avoir comme cerveau un Bureau central météorologique et ces mécanismes délicats et splendides. Tu sais ce que signifie pour moi ces mots un « type chic ! » un individu à batteries larges, bien aérées, à son aise, familier, qui plane et qui redescend, dont toutes les bordées ont du portant, de la précision, des antennes, qui navigue à la bouline en louvoyant, eh bien ! Briand est un « type chic ». En résultat, un Grand Homme d'Etat ! Mes études spéciales ne me donnent pas la connaissance de ce que c'est qu'un homme de Prévisions gouvernementales, mais c'est un Homme pour la lanterne de Diogène et un Homme de parti utile à une Démocratie éclairée..

Il m'a reçu très gaiement. Il m'a laissé étenlaguer mon câble, disposer mes obus de 32, sans rien relever, sans se servir du frein. Je sentais qu'il examinait les papiers du bord dans mes yeux. Quand j'ai eu assez glissé sur la coursive de la soute à fulmicoton, il a dit :

« Je dois travailler avec Millerand aujourd'hui à dix heures précises. Votre idée est ingénieuse et subtile. Elle se rapproche de la mienne que, depuis un mois, Millerand juge exagérée et qu'il n'accepte pas sans amendement. Vous n'avez pas peur de M. Millerand ? un marin ? Je vous propose de venir à la Présidence en ma compagnie défendre l'opinion que vous avez soutenue brièvement et très brillamment. Mais, voyons ! il vous accueillera de bonne grâce. Il ne sera nullement étonné : Millerand s'intéresse à tout avec extrêmement d'ardeur et de minutie. Je dois dire que c'est une intelligence claire, simple, tendre et fine. C'est tout à fait exact, vous en jugerez par vous-même. »

Ma chère Mimi, des astres comme Briand attirent à toute heure une marée de journalistes et de députés. Le Ministre a signalé son départ pour l'Elysée : ils sont

tous restés en panne dans le vestibule. Nous avons traversé la passe, salués comme un pavillon, lui avec sa serviette et son chapeau melon, moi en grand uniforme avec toutes mes bananes sur la poitrine.

Ah ! Mimi ! nous avons passé des années les pieds nus dans nos sabots. Pas de chapeau sur ma tête ! pas de coiffe sur la tienne ! oh ! les tas de sable sur les quais de Brest ! quel plaisir de caracoler dans le sable jaune qui sent bon la mer. Et quand je narguais l'équipage d'un pauvre trois-mâts de commerce au fin bout du Petit Perroquet, ayant eu l'audace de me risquer en tremblant sur le pont, comme tu m'admirais ! Illustrissime Lucien ! qu'il vous plaise de vous carrer dans cette automobile ministérielle. Il passe devant, je le suis.

« Je serais curieux d'avoir l'heure exacte, me dit-il... Ah ! voyez-vous ! j'avais raison de me considérer actuellement comme en retard. Nous le serons de trois minutes... De tous les mathématiciens, je suis persuadé que les marins sont les seuls qui se mêlent d'être bibeloteurs... J'ai aperçu une montre qui est ancienne, c'est certain. Dans quel port avez-vous déniché cette montre de fabrication française ? »

Pourquoi n'avait-il pas envisagé le cas d'héritage ? Ah ! eh bien ! ne vois-tu pas, qu'ayant conclu d'une série d'observations à mes origines plébéiennes, il avait résolu le problème par la négative. C'est un présent de Violetta, ma petite sœur. Tu penses bien que je jubilais de placer ton pseudonyme dans cette auguste oreille. Entre sous l'eau par modestie comme un vulgaire submersible, ou bien que ton orgueil s'épanouisse aussi haut que le marchepied des vergues ! Ah ! j'en ai récolté dans mon grand drain des compliments de ton génie. Briand t'a applaudi dans le *Contour*, à la Renaissance. Ah ! çà ! il paraît que tu es un des grands mâts de l'Art dramatique, alors, Mimi ! A bientôt la Comédie-Française pour Mimi. Allons, embarque ton biscuit, mignonne, et loge ton

hamac dans le bastingage. D'autre part, il a fixé mon attention sur un point théorique d'horlogerie : il est vraiment très calé, tu sais. Il a même manifesté qu'il aurait fait volontiers sa carrière dans la mécanique ou la linguistique, mais ces messieurs ne laissent pas oublier qu'ils sont tous un peu policiers par l'effet du gouvernail. Voilà-t-il pas qu'il s'avise de me pousser en avant sur les opinions des officiers. Tu sais si je me suis embarrassé jamais de l'étude de ces phénomènes surnaturels groupés dans la catégorie de « politique ». Devant ce joint d'articulation, j'ai fait machine en arrière en lâchant en bordée un compliment brutal.

« Je connais profondément le livre du lieutenant Lucien Lemercier sur *L'Inégale répartition du flux des marées dans l'Océan Pacifique*, a dit le Président de la République. Ne croyez pas que j'accomplisse un simple acte de courtoisie en accueillant son auteur à l'Elysée. Il serait inconcevable que le Corps généreux des officiers de marine, qui donne à la France une inépuisable avant-garde de héros capables de grande science et de grande âme, n'ait droit qu'à l'élémentaire bonne grâce du Chef de l'Etat. Il a droit aux sentiments les plus forts de la nation à laquelle je m'identifie. Je m'unis de cœur avec notre magnifique marine, et j'estime nos excellents marins. Vous êtes, lieutenant Lucien Lemercier, non seulement un officier sur lequel on peut se reposer complètement, mais un hydrographe et un météorologue des plus distingués. Je suis sûr que, dans les vicissitudes de votre mission à Tokyo, vous vous montrerez aussi habile et correct diplomate que vous êtes grand savant et bon marin. Je me reprocherais de ne pas veiller à ce qu'on protège vos travaux. Il serait indigne qu'on ne récompensât pas les services que votre dévouement va rendre à la France ! »

Sonnez, trompettes ! pavoisez, hommes du bord ! tirez, canons ! quelle audience particulière pour ton frère,

Mimi ! c'est fantastique ! J'étais donc devant cet étincelant bureau Louis XVI qui a tenu une place énorme dans tous les magazines à photographies, qui a eu l'heur de voir défiler des cortèges de rois, de princes, de seigneurs. Ah ! mais ! mon beau Lucien, c'est qu'avec ces mandarins à boutons de diamants, c'est qu'il s'agissait de rester galant dans la discussion. Hélas ! tu te rappelles avec l'acrimonieux tonton Georges, les soirs de chaudières, les soirs de crêpes et de cidre, tu te rappelles avec papa, le formidable papa, mes effrayantes fureurs quand ils méprisaient mes convictions. Allez ! en avant, le seau d'eau pour calmer mes crises aiguës de colère ! Les gifles, c'était toujours mon succès ! Eh bien ! Mimi ? eh bien ! Mimi ? eh bien ! aux yeux du Premier Magistrat de la France, mes avis ont brillé comme incontestables. Et puisqu'on ne m'a pas notifié par les signaux convenus la fin de l'audience, c'est donc que je ne déplaisais pas.

Que tu blâmes ou non cette coquetterie, j'ai la prétention de jeter la sonde dans un homme et de trouver le fond ; à ce système de pousser le fond avec la perche, j'attribue plus qu'à mes superficielles sciences hydrographiques et météorologiques, d'avoir fait le point avec d'excellentes données et de bons résultats dans ma carrière. Mimi ! si tu veux obtenir sans statistiques les éléments constitutifs d'un phénomène vivant bipède, fais donc d'abord des hypothèses pour savoir ce qui peut influencer invariablement son calme ou pour un maximum de joie ou pour un maximum de frayeur (nous disions au *Borda* : lui faire passer son hoquet). Pas besoin de recourir aux calculs de probabilités avec le Président Millerand. Avec lui, les variations brusques ressortissent au domaine du cœur. Qu'il y ait du frottement du côté de ses enfants, du côté de ce qui lui est cher, et voilà ! Regarde Briant, c'est une charpente métallique. Pour déplacer l'aiguille d'une façon considérable au cadran d'un Briant, il faudrait des causes extérieures déterminées

par les luttes de parti et l'ambition. Millerand est une pâte qui s'échauffe par feu intérieur. Tel un de ces nobles pères qu'on peut collationner sur des photos des tableaux de Greuze, tel un magistrat aisé dans un château hospitalier, Millerand dirait avec joie : « Tout ce luxe est à votre disposition ! » Décidément, Mimi ! les lois de la logique sont une administration séparée des mécaniques vitales. Je suis sûr que l'idéal de ce père serait d'avoir tout ce qui lui est cher autour de ses bossoirs, tous bien d'accord : un appareil à compression, quoi ! eh bien ! c'est lui-même qui prend l'initiative de casser les filins par les bourrasques. Lui, brutal ? quoi ! du roulis dans cette pâte au miel ? des bordées de mitrailleuse distribuées par ce père noble ? eh bien ! oui ! c'est extraordinaire. Et pourtant, par l'effet de sa large et invariable activité, ce chalutier secoué par de telles tempêtes, cette figure jadis rectangulaire mais escaladée par les tissus graisseux, arbore une majesté royale. O logique, qu'est-ce qu'un mathématicien comme moi pourrait comprendre à un homme, s'il n'était pas aussi observateur, étant hydrographe et météorologue ? Solitaire comme un rocher au large, et recherchant la société comme un paquebot-poste ! ! ! Vienne le silence, tant mieux ! non pas à cause de son large et infini travail, mais par destination du calibre de l'homme qu'il est : un rocher solitaire ! Ah ! voilà un intellectuel moderne ! Et tu crois qu'on ne peut pas classer dans la catégorie « intellectuel moderne » un seigneur exquis à tous points de vue, doux, intelligent, capable d'humour et d'amitié ? appréciant hautement les arts ? Attends un peu ! à présent, et la montre ? mais elle a été de la fête ! Non ! imagines-tu Briand me priant gravement d'exhiber le chronomètre du Vénitien Baldo ! Vous voyez cette montre, mesdames et messieurs ? cette montre volée ! eh bien ! cette contrebande de guerre, cette brillante épave à la dérive ! sa fantastique trajectoire l'a lancée en plein vol dans le salon de l'amiral.

Pendant un temps évaluable à sept minutes, le Grand Chef a dégagé sur elle la chaleur de sa forte main, et il a *laïussé* sans larguer. Selon lui, l'origine de l'usage des montres est très lointaine puisqu'il l'attribue au xve siècle. Oui, mais ce n'est que vers 1680 qu'apparaît le balancier à ressort spirale, perfectionnement du régulateur dû à Huygens ! Te parlerais-je, d'après lui, de Wheaston, qui a proposé le premier de transmettre électriquement le mouvement d'un pendule à plusieurs cadrans ? mais tu ne retiendras pas ça, Mimi ! Tu ne retiendras pas que c'est le grand roi Louis XI, en 1483, qui a confectionné des règlements pour la corporation des horlogers. Alors, à quoi bon ajouter qu'on exigeait neuf cents livres du candidat au grade de maître... En résultat !... Bref... rendons les honneurs au Premier Magistrat de la République française ! mais ce qui mérite de fixer l'attention, c'est moins ces données d'une valeur à déterminer que la cuirasse d'érudition qu'elle suppose chez notre Président. Ecoute ceci ! (pour qui a la certitude que la montre n'a pas son passe-debout, c'est bien réjouissant), vraiment, ces immenses cerveaux ont des coups de génie merveilleux ! Voilà-t-il pas qu'il me pousse une colle sur les antécédents de la montre et sur le propriétaire Lafleur ? Bien entendu, j'ai séché ! Briant, lui, possède à fond son xviiie arrondissement, il l'a renseigné au sujet de la rue Gabrielle : un coin de verdure là-haut à Saint-Pierre-de-Montmartre. Ces deux hommes m'ont ébloui !

Et maintenant, là-dessus, en route, Mimi ! à destination de Brest et vive la cambuse à maman ! Rien ne m'attachait au port de Paris, puisque ma sœurette n'y brillait que par le nom glorieux de Violetta sur les affiches. Effectuons l'achat de six beaux pyjamas de soie jaunes aux Galeries Lafayette, d'un casque équatorial rue Richelieu et embarquons-nous Gare Montparnasse en premières classes !

Voilà maman ! ô flammes de ma poitrine, voilà Brest !

Je ne réussis jamais à calmer l'ivresse énorme que mon uniforme fait jaillir en mère : elle m'inspecte ! elle se recueille ! elle rit ! elle se recueille encore ! à la fin, elle pleure tout doucement de joie, de joie grave ! Ma phénoménale visite au Président, elle en a reçu la nouvelle avec indifférence (indifférence ! tu as bien lu !) « Il ne t'a pas demandé de manger la soupe à la maison ? oh ! en voilà un, par exemple ! il se croit plus qu'un marin, donc ! Tu aurais eu un bon fricot, là !... » Le lancement de la montre n'a pas eu un plus éclatant succès près de maman que le Souverain. J'avais pris l'initiative de lui en faire présent de ta part. « Une montre en or, Jésus, Marie ! qu'est-ce que je ferai avec cette montre-là, mon Dieu ! aller la perdre sur le goëmon ! non ! non ! je ne veux pas ! Assez de Marie-Rose et de mauvais gars à Recouvrance sont à rôder pour mettre le grappin dessus ! » Quelle tristesse, Mimi, de ne pouvoir éclairer d'aucun soleil la petite vie de maman ! oui ! c'est sur la soie de mon ciel d'été un vilain nuage ! Vainement j'essaie de faire pénétrer la fortune dans sa petite administration : à tous les coups elle s'entête, boude, se fâche. Pour cinq cents malheureux francs, ce sont des pleurs.

Allons ! me voilà donc encore en stabilité de route sur la mer ! Vogue tribord ! vogue babord ! vogue la galère qui porte ton frère ! Ah ! sœurette ! la vie du bord ne mérite pas de fixer ton attention ! va ! Quel est le théoricien analyste qui a posé cet axiome en principe que les unions maritales revêtent la forme d'une longue conversation de la poupe à la proue. J'adopte sa théorie pour définir la vie du bord. O le plus étroit des horizons devant l'horizon du large ! Un bâtiment, eh bien ! quoi ! ce n'est qu'une planche de coursive entre deux vagues, cette planche fût-elle revêtue de cuivre ou en palissandre, avec un tapis de luxe. D'abord, il y a des régions du cuirassé qui disparaissent de l'axe d'un officier. Pas besoin des tourelles (en dehors du service de vérifications

ou des manœuvres), des obus de 12 ou 32, des gargousses de 14, des canons, des hotchkiss, je pense ! Pourquoi aller se balancer dans la chambre des lance-torpilles, dans les soutes, autour des machines, dans les cales, le magasin, les bureaux où les maîtres dressent la comptabilité d'alimentation. Ah ! qu'elle étouffe, Mimi, ma poitrine de lion rugissant dans ce carré des officiers, cette chambre et cet office où est le panneau du pont. Bien étroit, tout cela ! Pas si étroit que cette vie de popote ! cette vie de fonctionnaire colonial plate comme une pauvre toue de rivière. Quelle occasion, je te le demande, de faire admirer sa hardiesse ! où l'appliquer ? Et dans quelle entreprise faire éclater sa promptitude, sa décision ? Ah ! parle-moi des submersibles ! voilà pour un qui n'a pas peur des responsabilités ! voilà le danger à braver ! voilà les incidents à étudier ! Ce que l'envie me prend de me spécialiser dans les submersibles ! Alors, toi qui possèdes à fond l'orientation de mon caractère ! tu en tires des conséquences ! et tu n'es pas dans l'erreur. Oui, je suis effrayant ! oh ! alors, en avant la lame de fond des acrimonies ! les ruptures définitives avec ceux qui m'environnent ! les agitations orageuses ! ou bien je boude, ou bien je déclame avec ironie contre ces endormis en affichant la franchise et la bonne humeur. Ce n'est pas un remède pour mon foie ni pour mon cœur : sois persuadée que lorsque je frappe un autre que moi-même je souffre en moi-même, plus que le frappé. Oui, je suis effrayant ! je manifeste brutalement ce que je connais des imperfections des convives du carré : leurs propos agrémentés d'intellectualisme me dégoûtent, je le dis. Je leur notifie mon horreur pour leur parisianisme-ultra, pour La Fouchardière, le restaurant Prunier, les peintres fameux ou cubistes, leurs fanfaronnades qu'ils lancent sur les fortunes, les femmes, les orgies : « Mille francs de champagne, mon cher ! » ou : « De la drogue ? tant que tu en voudras : quinze cents francs une petite boîte ! »

Comme je sens quand je m'emballe que je suis bête et inconscient ! et je ne peux pas y remédier ! mais je te le dis, ma poitrine à bord ! elle est sous l'appareil à compression. Dame ! quand j'ai bien bouilli dans ma chaudière d'étuve à goudron, je me recueille quelques instants, et puis j'aplanis, je bénis humblement, je fais machine en arrière ; j'espère en l'amitié, en l'affinité, en l'indifférence : je leur fais comprendre, enfin, qu'il y a en moi un autre être que celui superficiel et un peu aviné qui s'est adressé à eux. Mais tous ces intellectuels modernes sont fantastiques. Ah ! oui ! ils ont bien rehaussé leur prestige quand ils ont étalé la question qu'ils étudient et écrasé celui qui n'y est pas spécialisé. Ah ! sales intellectuels ! sales conversations d'intellectuels ! Décidément ! c'est gai la vie à bord. Tiens ! je te convie à t'intéresser à cet étincelant incident de notre vie de château. Ma foi, il se rencontre, dans cette histoire peu réjouissante, que ton auguste montre fait à bord son entrée en fonctions d'une manière étrange.

Sache donc que j'étudiais alors un perfectionnement pour mon anémomètre : j'étais désireux de maintenir le calme dans le fond de mon âme — si j'en ai une ! — nous nagions dans le Golfe du Bengale, au large des Iles anglaises de Nicobar, à six milles de la plus grande. C'est l'Equateur, Mimi ! hélas ! quelle chaleur. « Qui donc a enlevé ma montre de son coin par terre ? remarqué-je in petto. Bah ! ça ne me gêne pas en ce moment ! elle sera toujours la bienvenue quand elle voudra revenir !... » Bonne occasion de colère contre le laquais doré de mes somptueux appartements, Yves, mon boy, mais mon labeur m'appelait et j'avais crainte que des embarras pour une futilité le dérangeassent. J'avais raison d'avoir confiance. Le Gall, un quartier-maître, excellent comptable large et court comme une hune, hautement apprécié des officiers, et tout à fait en famille avec les hommes, avait dans un de ces coups de fusées si fous de marin à terre,

acheté à Toulon deux petits cochons de Norvège. Si tu songes à la sincérité de nos chics types de matelots, à leur douceur puérile, à leur franchise, à leur bon cœur, tu comprendras comment les deux cochons furent amenés et spontanément annexés à l'équipage, adoptés. Je m'explique mal les titres qu'on leur offrit avec la collaboration de tout un cercle : pourquoi Béhanzin, et pourquoi Mamik-Coz? Et les voilà sous la lune et sous le soleil, se baladant, brillants de propreté comme un obus, comblés de gâteries. Or, une catastrophe faillit anéantir Mamik-Coz ! Une catastrophe à ce bichon ! à ce bouquet vivant ? Hélas ! tels les hommes, les cochons sont imprudents et exaltés ! Comment ton frère si prudent dans ses calculs nautiques, est-il si brutal avec ses collègues ? Un matin, Mamik-Coz disparut dans la dépression d'un escalier-échelle. Ah ! Mimi, quel ouragan ! grand branle-bas de combat ! tout le monde sur le pont ! et chacun de lâcher les manœuvres ! chacun d'accourir comme si on avait touché ! chacun de prétendre à des avis sûrs pour repêcher le malheureux. Pavillon en berne, Mimi ! le cochon a les côtes brisées, ce n'est plus qu'une épave ! il n'y a plus qu'à utiliser son tonnage en lard ! Un vieux gaillard qui a tiré sur les rides de la viande avant de rider les voiles des embarcations, reçut l'ordre d'écorcher Mamik-Coz. Oh ! les cris ! les cris bien spéciaux ! ils durent étonner au loin l'azur équatorial, effrayer le surintendant des îles Andaman et Nicobar, et tous ces messieurs les exportateurs du Canal de Sombrero dans les bois de cocotiers et de figuiers ! Ces cris indiscrets et sonores dégoûtèrent passablement l'inventeur de l'anémomètre. Le lard ! voilà bien le véritable culte du marin breton ! Restait à déterminer quelle branche de l'équipage l'aurait à sa disposition. Le Gall ne manqua pas d'en faire l'hommage à messieurs les officiers. Ah ! le rang ! Mimi ! le rang prédomine ! Des plaintes, un peu de nervosisme, de l'amertume, de l'envie à bord ! eh bien ! oui !

pour un cochon mort ! En considération de ces raisons, les officiers furent gênés d'accueillir l'offrande de Le Gall : ils pensaient que l'équipage serait heureux que le cochon lui revînt, mais telle est la délicatesse des matelots qu'ils ne consentirent pas à le garder. En résultante, qui a utilisé ces munitions de lard, j'aurais été bien embarrassé pour fixer ce point ridicule : je luttais désespérément avec mon anémomètre, et rien ne m'intéressait plus particulièrement. Parfois, je restais hébété, absent de moi-même, dans un demi-rêve, devant la page blanche qui s'étalait devant moi, impérieuse... Ordre fut donné de faire disparaître Behanzin pendant l'escale à la Grande Nicobar (50 kilomètres environ). Quand on eût hissé le pavillon de partance (il est bleu et blanc, Mimi !) Le Gall, pendant un dîner assez gai, s'avance jusqu'au carré des officiers et se met au « garde-à-vous » : « Une montre qu'on a trouvée dans les boyaux du cochon, répond-il avec ses inflexions bretonnes à nos questions obligeantes, Béhanzin! oh ! il y a longtemps que l'autre est loin ! les chauffeurs qui l'ont mangé ! C'est moi qui avais vendu l'autre cochon. A un marchand qui est dans les bois par là pour les cocotiers que j'avais vendu le cochon ! Il est venu apporter cette montre-là ! Oui ! dans les boyaux du cochon qu'il l'avait trouvée ! alors, il l'a apportée ici de retour ! » Puisse l'accent vigoureux du quartier-maître assainir les coulisses du Metropolitan Theatre de New-York, et apaiser ton âme par l'évocation de notre port d'origine, Mimi ! On authentifia le cadran solaire, et alors les rires de claquer comme bourlingue au vent. En tenant compte des probabilités, j'expliquais les conditions de l'absorption de la montre par le pourceau : mes matelots remorquaient toujours Béhanzin ou Mamik-Coz sans amarre, c'est-à-dire que l'un ou l'autre de ces marcassins domestiques louvoyaient autour des espadrilles de nos hommes. L'hypothèse de mon boy balayant ma carrée et de la présence de Béhanzin dans l'écliptique du balai fut vérifiée par

les indications particulières et les données fournies par lui. Or, tous les naturalistes s'accordent à enregistrer les phénomènes d'attractions sur les animaux, des objets en raison de leur éclat : « Bien, dis-je, la montre finira son congé dans l'une de mes cantines non en service quotidien jusqu'à nouvel ordre ! » Quant à mon boy, au-dessous de tout comme boy, maître en gabegies diverses et recrudescentes, j'étais ravi de cette grosse affaire pour le renvoyer normalement à son bastingage.

Retiens ce nom-là : Jean ! c'est lui qui obtint le grade de boy de ton illustre frère, c'est par lui qu'il m'a été facile de déterminer comment le chronomètre a quitté sa propriétaire Lafleur d'une façon non réglementaire et quels bords elle a couru. Est-ce dégoût du bourgeois vautré et de l'intellectuel accroupi, est-ce besoin urgent d'enthousiasme, après la soupe j'aime à faire le rassemblement des hommes de l'équipage tout près de moi, dans un coin, et passer la soirée à leur distribuer avec amitié ces connaissances que j'ai acquises avec tant de travail et d'entêtement. Astronomie ! géographie ! ethnographie ! hydrographie, on aborde partout ! Ah ! si tu savais comme j'ai raison de croire le matelot intelligent et d'avoir confiance ! Que c'est passionnant de river à ces esprits élémentaires les principes de la science. J'ai cette conviction que toute vérité est réductible en formules de la langue vulgaire et après avoir décanté les termes techniques. Oh ! ça t'amuserait, Mimi ! songes-y ! l'application de l'argot maritime à la géométrie ! Bien entendu, mon système n'est pas à préconiser généralement : il y a une question d'ambiance à prendre en considération. Exemple : les officiers de terre ! les ingénieurs de l'industrie ! Quelle amarre les attache à leurs hommes ? mais, pour moi, c'est un axiome qu'il y aurait plus de lest et moins de tangage dans les équations sociales si les seigneurs de l'élite abaissaient leur orgueil pour communiquer leurs connaissances aux subalternes. En parti-

culier, je remarquais un engagé volontaire excessivement timide pour la hardiesse avec laquelle il enfonçait parfois le cabillot de ses réparties. Je t'avoue que je n'ai qu'une vague confiance dans les Parisiens ! Parisien ! ouvrier chaudronnier ! engagé volontaire ! eh bien ! je n'en ai que plus vivement ressenti ensuite le charme de sa simplicité saine et de son aristocratie — je n'exagère pas ! — En effet, tu ne seras pas étonnée que Jean ait grimpé les échelons de mon intimité : j'étais très touché de retrouver chaque soir cette jeune admiration étalée devant moi, et le silence de cette reconnaissance terrassée par le respect. Et puis, c'est si rare le physique d'un enfant heureux avec l'état d'esprit d'un homme ! c'est précieux ! De mon côté, je me disais : « La science même pour un ouvrier chaudronnier a plus d'avantages que d'inconvénients ; voilà un moustique qui est sain, normal, d'une hérédité riche : il est en mer pour faire son temps de service ! Ce ne sont pas les redoutables crocodiles de son atelier de chaudronnerie qui le prépareront à l'étude, ni les amis de la métropole, ni les cinémas, ils le feraient plutôt aller au fond. Le mieux qui pourrait lui arriver dans la solitude et l'ennui, ce serait qu'on lui ouvre un hublot, n'est-ce pas ? oh ! un affectueux dévouement qui lui apprendrait ce qu'il ignore de l'espace du Monde de l'Idéal ! Et moi, je serais fier d'avoir été son propulseur dans la Science ; qui sait ? En ce moment, il se ballade pieds nus dans la salle de l'hôtel de Monju d'où je t'écris cette longue lettre, car après tous ces mirobolants raisonnements, je pris Jean comme boy et je ne m'en plains pas. Mais je noircis du papier et je te noircis l'âme. Assez de montre, de cochons ! tu as assez de mes officiers, et assez de mon équipage ! Sincèrement, j'ai peur qu'ils ne te passionnent pas beaucoup. Mimi ! comment va ton habituelle nostalgie de voyages ? est-ce qu'ils se perpétuent ces désirs insatisfaits de mouvement à l'infini ? Pauvre Mimi ! je t'embrasse, glorieuse Mimi !

Tout à l'heure, je te priais, à propos des cochons Béhanzin et Mamik-Coz, qui avalèrent ton chronomètre, de graver dans les cambuses de ta mémoire, le nom de mon boy : Jean ! Or, je disais un matin à l'hôtel Monju :

« C'est avec ma peau de chamois que tu astiques mes chaussures de touriste, Jean ? eh bien ! puisque tu entres dans tes fonctions de camériste avec tant de passion, je te signale ma cantine nº 6... ma quincaillerie, mes bagues mon bracelet-montre.

— Ah !... ça ?... ça serait plus rigolo que le cent-cinquième épisode du roman-cinéma ! Mon lieutenant ! hein ? dans quel patelin c'est-y que vous avez rencontré cette miniature de toquante-là ?

— Patelin !... toquante... oh ! je t'assure que c'est... dérange le sabord de la commode pour trouver mon peigne à barbe... dans mon nécessaire, désordre !... que c'est infiniment douloureux... je me donne beaucoup de mal pour ennoblir tes métaphores !... as-tu remarqué ? Patelin !... toquante !...

— Vrai ! vous savez ! je suis confus que vous vous fassiez tant de bile pour un pauvre chaudronnier, inscrit maritime, mon lieutenant ! vous êtes mignon et gentil !... Oh ! ce serait cocasse tout de même ! ce serait rigolo !...

— Que ces choses-là me déplaisent ! Pouah ! oh ! que tu m'agaces mon pauvre Jean ! « Mignon », « gentil », ah ! oui ! c'est tout toi, ça. Je t'offre de comprendre qu'il faut devenir un homme très fort, tu me réponds : « Mignon, gentil ! » Quelle horreur ! Ah ! tu préfères donc rester toujours un coquet, un séduisant. « Ma chère », va !

— Oh ! ça va bien !... ça va... Passons !... Dites, mon lieutenant ! il est très possible que ce soit la même toquante, hein ? Et qui sait ? les hasards sont si grands ! Oh ! ce coup-là, alors... c'est introuvable deux trucs à part de la même eau à ce point-là !

— Travaille, négligent !... au lieu de faire des études

de mœurs sur ma montre : il serait plus simple, plus logique et plus humain de brosser mon veston safran.

— Ah ! mes félicitations pour votre petit veston peluché ! ah oui ! il est bath ! ça gratte quand on le brosse, j'aime ça ! Tiens ! après la classe, je m'offrirai un petit canotier comme le vôtre avec un ruban rose !

— Quel enfant ce marin ! quel marin puéril ! Crétin, va !

— Alors, pour la toquante ? puisque je vous dis, mon lieutenant, qu'elle ressemble comme deux gouttes d'eau à l'autre toquante. Répondez-moi ! enfin ! c'est vexant. La rue Gabrielle, à Montmartre... la concierge, si ça vous intéresse pas ! alors !... oh ! vous savez, c'était pas une personne très correcte... Mme Lafleur. Elle gueulait : « La montre de père ! oh ! les cochons d'enfants ! oh ! mais j'irai au *commissairiat*. Elle était dans le tiroir des chaussettes : elle ne sort jamais du tiroir, ainsi ! » Ce qu'elle était pointue la bonne femme ! Allez !... au Mont-de-Piété ! quoi ! les gosses calculaient pour la voler !

— Deux montres peuvent être identiques sans se confondre dans l'identité même.

— Ça, c'est vrai ! c'est-à-dire, qui sait ! Evidemment, ça coûterait pas grand'chose d'ouvrir le boîtier...

— N'esquinte pas mon chronomètre ! je te commande en service d'astiquer le métal, et puis n'en parlons plus, homme à la folle imagination ! c'est ma sœur qui me l'a offerte généreusement. Elle avait été mise à sa disposition par un signor. Et un signor de la catégorie des gens graves, délicats et responsables de leurs actes : pas des impulsifs et des frivoles comme toi, Homunculus ! elle avait alors le premier rôle dans un magnifique drame de l'Empire. Allons, toi qui es costaud, lâche-moi une bordée sur l'Empire ! qu'est-ce que je t'ai appris ?

— Alors ! eh bien ! c'est Napoléon, tiens ! il a bu un bouillon à Waterloo. C'était un type assez chic !... Je vous fais rire ? quoi ! c'est pas si farce que ça ? Ce qu'il était serin tout de même ! au lieu de rester à la Cour

avec toutes les dames, il voulait aller dans l'Inde parce qu'Alexandre le Grand avait navigué du côté de cette colonie-là aussi. Ah ! c'est marrant ce truc-là ! quelle drôle d'idée !... Tout de même, mon lieutenant, ça m'a bougrement l'air que c'est la même toquante. Ça m'est délicat à vous expliquer, mais quelque chose me dit, si j'ouvrais, que le nom est fignolé fin en délié sur le boîtier. Hein ? Lafleur !

— Mais c'est un cyclone cette toquante, nom d'un sabord ! Tu es libre de l'ouvrir si tu y trouves du plaisir, punaise de méninges ! Tu ne dormirais pas cette nuit. Est-ce que tu acquerras une certitude qu'elle recèle un mystère parce que tu auras collationné le nom du bâtiment sur l'arrière. Si elle a eu l'envie d'aliéner son bijou ou la nécessité, cette concierge, c'est bien naturel ! Il est clair que rien, là, ne donne prise aux soupçons et au contrôle. C'est clair. A la suite de résultantes, de tiers, la montre a abordé à Venise : il n'y a pas à chercher d'explications.

— Ça y est ! ça y est en plein ! Venise ! regardez, mon lieutenant, si ça vous monte sur le dos ! Justement, la belle dame et son maître d'hôtel, ils ont mis le cap sur Venise ! Ah ! des gens tout ce qu'il y a de plus huppé, vous savez ! ceux qui ont chauffé la jolie toquante. Puisque c'est le juge qui a jugé quand il lui a fait des observations de sa conduite à la belle dame qu'elle devait plaquer tout par remords, ainsi ! ! ! et que tout irait bien si elle restait de côté à Venise. Elle avait trahi la France ! Venise ! c'est ça ! ça y est en plein ! Voilà la mère Lafleur plus dégoûtée que jamais lors de son retour du Palais de Justice : « Ben ! qu'elle disait, je l'ai pas encore, vous savez ! non ! oh ! c'est pas le juge, on s'entend bien tous les deux ! je la tenais bien dans ma poche ! quel miracle ! la montre de père ! mais c'est eux autres qui se sont encore rabattus dessus ! Quel toupet, hein ? » Hein, mon lieutenant ! Ça ne se cache pas maintenant...

Venise ! Ça serait difficile que ce ne soit pas la dame qui ait embarqué la montre pour Venise avec sa cargaison. Oh ! moi ! je suis ravi ! ! !

— Sur quelles données édifies-tu le compte rendu de ton rapport, Jean ?

— Dame ! j'sais pas, moi ! est-ce que je sais ? comme vous pensez bien, j'ai pas assisté à toutes ces histoires, mais grand'mère est épicière rue Gabrielle, Mme Nave. Toutes les scènes de la vie, ça se passe dans sa boutique : un salon, quoi !

— Bon ! pas besoin de s'esquinter le cerveau par la quadrature du cercle ! Assez ! nous avons : 1° le clair témoignage de ta grand'mère ; 2° les plaintes véhémentes de la sinistrée. Pendant la Révolution française, et même en des jours plus béats, on a fait tomber des têtes après des enquêtes moins valables. Allons, décidément, tu jures solennellement que tu dis la vérité. Bon ! ouvre donc cette montre ! Si le nom parfumé de la passionnante sentinelle de ta rue brille sur la coquille de l'huitre, il est de mon devoir impérieux de remédier à une situation peu honnête. Pas avec ton couteau à patates, chaudronnier miteux ! tu vas rider le métal avec ton cabillot ! es-tu assez bête ! est-ce que c'est une boîte de conserve ? pourquoi pas le burin de la grand'bouline ? Tu n'as donc pas de partie cornée à l'avant de tes gros doigts, charcuterie ! Tiens ! passe-moi la barre ! »

Mimi ! tu as la connaissance en famille de mon tempérament. Tu sais comme il pousse du fond, comme il désinfecte, tel tonton Georges ! Moi, qu'on me blâme ou non quand j'ai acquis une certitude... allez ! les moyens rapides et l'exécution ! je ne rate pas le courrier, va ! Donc, aussi vite que j'aperçus « Lafleur, rue Gabrielle », gravé, comme une balise dans la brume, mon initiative fut décidée. N'est-ce pas, Mimi, qu'après le contrôle, je n'avais plus qu'à hisser le drapeau jaune de la quarantaine, tu ne me garderas pas rancune ? Vois-tu, tout ce que j'ai en

moi de forces physiques s'appauvrit devant ce qui n'est pas sain, paisible. Ah ! chercher la vérité à chaque page de la vie, se révolter contre les crétins, ce n'est pas le plus court chemin pour atterrir aux honneurs et à la fortune, je le sens. Dis, Mimi, on ne les prendrait pas au sérieux les plaintes d'un lieutenant de vaisseau, à propos de l'opulence et du luxe. Avec ça que c'est gai cette vie médiocre ! Puis-je t'avouer que ma supra-sensibilité en arrive à la morbidesse, à la persécution ?

(*L'auteur a cru devoir supprimer dans cette lettre l'expédition de la montre à Mme Lafleur, les réflexions de Jean sur les Japonaises qu'il trouve prétentieuses, les descriptions du théâtre et du paysage japonais. Voici la fin de la lettre :*)

Ma très chère Mimi, voilà une des plus longues épîtres de ton gaillard de frère ! Je suis un malheureux enchaîné par un tas d'idées saugrenues, mais j'aime énormément ma sœurette, porteuse de lyre. O ma petite musicienne, t'intéresseras-tu à mon rapport ? nous l'espérons : impressions ! aventures ! nouvelles de ton chronomètre de contrebande : la toquante, comme dit mon boy. Trop long, Mimi ? il faut pratiquer le pardon ; tu sais qu'installé devant la feuille blanche, je m'enthousiasme et prend feu à mes confessions, mes textes et mes descriptions, et en ta compagnie j'oublie que je suis ennuyeux. Tu serais bien aimable de me dire si mon recueil ne t'a pas importunée, s'il serait nécessaire que je ne déborde pas à l'avenir. J'ai tellement envie que tu aies de la joie.

Très chère sœurette, je t'embrasse de tout mon cœur magnanime.

Lucien LEMERCIER.

P.-S. — Ci-joint des timbres pour la collection de M. Charles.

TROISIÈME PARTIE

M. DUR ET SA CONCIERGE

CHAPITRE PREMIER

MADAME LAFLEUR, BELLE-MÈRE

L'époque où la montre revient du Japon est l'époque où l'auteur écrivait à M. Dur. Vous ne vous souvenez pas de cette correspondance ? relisez l'introduction de ce livre. Vous ne vous rappelez donc pas l'histoire de l'armoire à glace ? oh ! une histoire bien ridicule, vraiment. Hélas ! les autres aventures de la montre le sont-elles moins ? Toutes les fois qu'on décrit les hommes autrement que dans des « postures héroïques » — et encore ! — on les décrit ridicules. Nous disons « et encore », car on trouvera aussi fort ridicule que l'auteur se soit efforcé au perfectionnement de son ami Dur, alors récemment converti, c'est pourtant une « posture héroïque », ô inconséquent lecteur ! M. Dur avait du penchant pour le bien, et pas de force pour le suivre. L'époque où la montre revient du Japon est l'époque où l'auteur eut l'idée de perfectionner M. Dur. Chacun a peur d'être ridicule en se conformant à des principes de vertu, alors que d'être sans principes, c'est être mesquin, c'est-à-dire ridicule. Permettez que l'auteur se félicite d'avoir fait toucher du doigt à M. Dur cette vérité : il était converti, mais pas encore digne de plaire à Dieu. L'auteur est lui-même un converti — oh ! sans beaucoup de grandeur ! — et il a du mal à changer sa vie. Apôtre par pitié de son passé ! Et puis qui niera qu'il vaille mieux conduire un homme au bien qu'ailleurs ? « Vous êtes, lui écrivait-il, le portrait vivant de Mme Lafleur en homme de lettres ! » Pour éduquer cet enfant quadragénaire, il piquait son

amour-propre. Et le fait est que M. Dur réfléchit beaucoup. Il réfléchit même tant qu'il décida qu'il n'habiterait plus Paris.

C'est surtout après l'affaire du militaire, l'affaire qu'on ne contera pas, car ce livre est trop long, l'affaire de François Giraud et de la montre, que M. Dur a réfléchi. Cette Mme Lafleur, qu'il croyait bonne malgré ses vices, comme lui-même se croyait bon malgré les siens ! il était son bienfaiteur, or, au lieu de lui parler franchement des soupçons qu'elle avait sur un soldat déserteur qui se disait réformé et que M. Dur abrita parce qu'il était de son pays natal, elle les avait désignés à la police ! M. Dur qui avait tant de fois habillé et nourri ses enfants ! Les renseignements que la police avait demandés sur M. Dur, elle les avait donnés mauvais, oui ! sur l'honnête M. Dur ! ! !

M. Dur souffrait ! quoi ! était-il vrai qu'il était pareil à cette ingrate ? Alors, toute sa vie il la repassa dans sa mémoire. Eh bien ! cette noirceur qui l'indignait dans le cœur d'une autre, il la retrouvait dans le sien. « Regarde, pensait-il, ta famille qui, jusqu'à l'âge de vingt-trois ans, ne t'a pas abandonné, combien de fois l'as-tu blessée ? et après ! tous ces Mécènes qui t'ont plus ou moins généreusement entretenus, tu as été ingrat envers chacun ! Souviens-toi du riche et bon M. Plantin ! tu l'as insulté par pose d'artiste ! souviens-toi du superbe M. Berthany dont tu t'es moqué publiquement pour faire le spirituel ! souviens-toi de l'humble et doux M. Blanchon que tu ne salues pas dans les rues ! Avant de nous plaindre de nos voisins, palpons-nous ! Je suis bien forcé d'avouer que je ne vaux pas mieux que Mme Lafleur ! Voilà ! il faudrait partir de Paris. Il y a des gens qui peuvent y vivre avec la conscience de leurs actes ; moi, pas ! » M. Dur pensait à peu près ainsi.

Dans la pauvre maison de la pauvre rue Gabrielle, la chambre de M. Dur était toujours la même : vieux murs de plâtre, vieilles planches aux murs pour les livres, et

cette table achetée à un laitier jadis. Il n'y a d'inaccoutumé que cette armoire ! une armoire à glace chez M. Dur ! elle trône devant le vitrage de l'alcôve. Autrefois, le lit était un sommier de fer dont les ressorts s'élevaient comme des serpents, maintenant c'est un lit pliant de toile. Les livres sont tout neufs : et pas longtemps les mêmes. Les auteurs lui font offrande de leurs livres, mais ses amis les prennent. D'ailleurs, dans les jours de misère, il en a vendu. Il n'en souffre pas. On dit pourtant qu'il est sensible. Sensible ? rien, pas même la faim, jadis, n'a fait souffrir cet homme sensible, rien que l'amour-propre. Pas possible que ce doux, ce mondain, soit un vrai barbare. Oh ! cette vie étroite, intense, accrochée avec l'ardeur du désespoir à un désir, puis à un autre ! Mme Lafleur est bien comme il faut, elle marche à petits pas, et vite : elle a l'air aimable et suffisant. C'est la caricature de M. Dur. Cette personne pudibonde, même si elle était riche, serait une sauvage affamée aussi ! Ils ont le parler bref, bien qu'ils soient bavards. Quelles méchancetés ! quelles indignations ! pourtant, ils se croient bons et le sont. Ils ne savent pas toujours ce qu'ils disent et se mêlent de ce qui ne les regardent pas. Ils ne voient clairement que ce qui est devant eux et ne pensent pas à autre chose, pourtant on les croit malins et ils le sont.

Ma foi, non ! rien n'est changé en M. Dur : comme autrefois, il fait la charité en maudissant ceux qui le dérangent ; il aime ses amis et en dit du mal comme autrefois. Rien n'est changé que ses cravates qui ne sont plus bariolées, et ses mains qui n'ont plus de bagues. Il se sent à l'aise quand il sort d'une église, lui qui n'a jamais été à l'aise dans un fauteuil ou dans un lit. Parfois, aussi, il récite en français ce poème de l'*Anthologie :* « Nous sommes de l'Eubée et nous reposons sous les murs de Sparte. Ah ! que nous sommes loin de notre patrie ! » Alors, il s'étonne de l'avoir récité. « L'église le matin et la bombe le soir ! » dit, de sa fenêtre, la mendiante naine.

La bombe ! non, certes ! dans le monde, M. Dur ne danse plus, ne chante plus et ne boit pas après minuit, à cause de la Sainte Communion. Et puis, M. Dur ne fréquente plus le monde de « la bombe », comme vous dites, Mlle Virginie... Et voilà qu'il reçoit ces lettres « Vous êtes le portrait de votre concierge. »

Le prétendu réformé était un déserteur. Il regarda la montre, et Mme Lafleur alla trouver des agents pour leur dire qu'il y avait un militaire chez M. Dur qui voulait voler « la montre de père ». Les agents arrivèrent trop tard. A l'idée que M. Dur aurait pu aller en prison, Mme Lafleur pleura en riant ou rit en pleurant. De nombreux inspecteurs de police ne quittèrent plus la rue Gabrielle. Est-ce pour leur plaire qu'elle crut devoir donner des renseignements mauvais sur l'innocent M. Dur ?

« Vous êtes le portrait vivant de Mme Lafleur ! » Cette phrase devint comme la conscience de M. Dur qui n'est jamais sûr de lui : « Alors ! moi aussi ! est-ce que je suis effrayant d'ingratitude ? c'est curieux ! Alors, j'aime mieux quitter Paris ! Sincèrement, j'ai un désir effréné de ne plus me torturer. Je compte bien que quelqu'un me donnera des tuyaux pour un endroit au grand air avec des gens purs ! » M. Dur prend brusquement des résolutions aussi graves, mais il lui faut des mois pour s'accoutumer à une idée et des semaines pour trouver de l'argent.

« Je ne vous dérange pas ? parce que, vous savez, je peux revenir. C'était pour vous dire un secret, là ! Il y a qu'Alfred se marie : oh ! mais, alors, pour de vrai, pas pour de rire, comme tout le monde. »

— Sûrement, tel que je le connais, Alfred n'épouse pas une personne de mauvais genre, dit M. Dur.

— Oh ! ça ! comme « comme il faut », on ne peut rien dire contre elle ! elle n'est pas éparpillée à tort et à travers. Ça ! ! ! Premièrement ! elle n'a jamais quitté son domicile dans sa famille, dans le Berry ! et d'une ! ! ! ils sont cultivateurs !

— Tiens ! est-ce que par hasard Alfred aurait eu la fantaisie de faire un séjour dans le Berry ? D'ailleurs, il a toujours aimé les voyages. Eh bien ! c'est entendu !

— Vous me faites rire, monsieur Dur ! mais c'est rue Durantin qu'elle est ! Oh ! non ! Alfred est bien installé dans ses journaux : je vous promets qu'il ne se dérange pas comme ça. Oui, mais c'est pas rue Durantin qu'il l'a fréquentée, c'est à Falaise, chez ses parents, pendant la guerre. Elle est rue Durantin comme petite bonne chez un horloger, alors !

— Enfin... passons... ! Pourvu qu'ils soient heureux ensemble, au calme, c'est l'essentiel ! Elle n'a jamais quitté le Berry, mais il l'a connue à Falaise et elle habite rue Durantin ! Eh bien ! tous mes compliments ! dit M. Dur, très indulgent pour sa concierge depuis qu'il doute s'il ressemble à Mme Lafleur. Par exemple ! c'est de la bêtise de pleurer. Avouez que c'est bien naturel quand un brave garçon comme Alfred a réussi à se débrouiller qu'il cherche à se marier. Moi ! j'avoue que j'ai un faible pour Alfred.

— Oh ! non ! vous savez... A quoi que ça ressemble une mariée enceinte déjà... et puis tout... mais c'est pas la peine qu'il s'attende que je donne mon consentement. Je n'ai qu'à pas signer, tiens ! voilà !

— Que vous n'ayez pas grand'plaisir à voir ce mariage-là, ça se comprend, mais vous avez tort de les chicaner là-dessus, car c'est ce qu'il y a de plus raisonnable. Des jeunes gens qui ont fait une bêtise, mon Dieu... à part la sévérité de la morale... puisqu'ils réparent, n'est-ce pas ? Il fait son devoir.

— Pourquoi, alors, qu'il abandonne mère juste alors quand il commençait à apporter sa quinzaine. Ah ! non, alors !... C'est ça, surtout. Oh ! mais je me vengerai ! »

Il y eut les visites des fiancés et Mme Lafleur pleura. La demoiselle était bien plantée dans la vie, mais angoissée et maligne. Il n'y eut pas de noces et l'enfant naquit trois

jours après la cérémonie du maire. Il fut confié à Mme Lafleur qui, pendant deux semaines, l'adora. La maison fut plus insupportable que jamais et M. Dur trouvait dans les criailleries qui accompagnaient les plaintes du nouveau-né, dans les commentaires aux fenêtres des voisins, des raisons de départ aussi fortes que sa résolution chrétienne.

Un dimanche que les jeunes mariés dînaient chez la grand'mère, Alfred dit, après le premier litre de vin :

« Je te regarde maintenant que j'ai fini mon vin blanc, mère. Voilà un événement qui bouleverse toutes mes habitudes, tellement que d'y penser, ça m'angoisse ! et toi, t'as pas d'hésitation. Ah ! non ! tu débordes pas d'enthousiasme, alors qu'est-ce qui te faut comme excitant. T'as donc pas de bile ? t'as donc pas de sang ! c'est navrant qu'il y ait pas plus de grandeur que ça dans ma famille ! Quelle tristesse tout de même de penser que t'auras pas la générosité de faire un cadeau de mariage. Oh ! moi ! oh ! froidement ! c'est de l'indiscrétion ! mais regarde ta belle-fille !

— Tu aurais joliment tort de chercher la chicane, Alfred... c'est-à-dire... donnez-moi le temps de réfléchir... j'étais justement à me demander comme ça... pour Amélie... dans mon bric-à-brac... oh ! il y aura bien quelque chose par amitié.

— Eh ben ! et la montre de père ? puisque Jean Nave l'a découverte en Chine dans ses pérégrinations là-bas.

— Pour que les autres me fassent des malices encore après ? non ! non ! assez ! la paix !

— Une montre en or, c'est logiquement pour le chef de famille, on n'accorde pas ces prodigalités-là aux sous-ordres, aux fourmis. Quant à Maurice, par sa naissance de bâtard, il n'est pas digne de porter la « montre de père ».

— Pardonnez-lui, mère, dit la maligne belle-fille, il est buté à cette idée. Pauvre mère ! je regretterais beaucoup que ça ne soit pas un mensonge, s'il y a du double fond

pour la naissance de ton frère, mais est-ce que tu n'es pas honteux de ne pas avoir de miséricorde envers ta mère ? Et envers moi, Alfred, est-ce que c'est de la délicatesse ? Ah ! que je serais triste si notre fils m'adressait des paroles sur les concordances pour la date du mariage.

Le masque de la charité est l'un des masques du diable. Ce n'était pas un déguisement pour Amélie. La miséricorde et l'intelligence vont ensemble, et ni l'une ni l'autre ne manquaient à l'épouse légitime d'Alfred, à la mère de Gégène, mais ses convoitises étaient si ardentes qu'elle était prête pour les satisfaire à se servir de la sincérité comme d'autres font de l'hypocrisie. Après son petit discours, Mme Lafleur quitta la table en pleurant : « Amélie est plus arrangeante que toi, toujours ! mauvaise tête ! » Le nouveau-né dans les bras, elle alla remuer des casseroles, et revint en faisant sauter doucement la montre et l'enfant.

« Il ne dit rien, ce monsieur-là ! hein, Gégène ! qu'est-ce qu'on dit à grand'mère ? Ah ! ça lui est bien égal, à lui, la montre de père ! il s'en fout de quoi que ce soit, lui ! Il l'aura aussi la montre à grand'mère. Ah ! non ! pas encore pour ne pas la casser, hein, Gégène ?

— Allez ! pas de blagues ! cela me ferait très, très plaisir ! c'est facile ! donne-moi la montre !

— Oh ! comme il tient à cette montre, Alfred, dit Amélie. Dame ! c'est un souvenir de son cher papa. Le pauvre papa ! mais ta mère, Alfred, elle y tient beaucoup à cette précieuse montre. Quel souvenir aussi pour elle ! Sois doux pour ta mère, et elle aura le cœur touché. Ce n'est pas en faisant un vacarme de Croquemitaine que tu l'ensorcelleras.

— Je trouve ridicule que cette montre prenne le transatlantique. Allons ! veux-tu me donner cette montre en cadeau de noces ?

— Vous entendez comme il est poli, dit Mme Lafleur. Ah bien ! voyez-vous, vous ne vouliez pas me croire quand

je vous disais le mal que j'ai. En tous cas, j'aurais joliment tort de lâcher quoi que ce soit pour un malhonnête comme toi. A Amélie ! A Amélie ! je ne dis pas...

— Non ! vrai ? je serais heureuse, si heureuse ! Oh ! ça me donne tant de jouissance que ça me creuse les estomacs comme du vin fin, dit Amélie. Mais j'ai honte ! oh ! j'ai honte ! c'est vous qui me faites un cadeau la première ! et moi je vous avais promis de vous tailler un beau corsage. Mais je vous ferai un beau corsage de dimanche magnifique en velours et soie, tout doublé de satin à l'intérieur. Un échange pour qu'il n'y ait pas d'orgueil !

— Je ne suis pas si regardante que ça d'ennuyer le monde pour un corsage. »

Amélie prit la montre avec la douceur d'un chat qui a faim et un zèle que Mme Lafleur ne remarqua pas. M. Dur et sa concierge se vantent d'être observateurs et ne le sont nullement.

Afin de s'occuper du petit, Mariette fut dispensée d'aller à la pension de Neuilly où M. Dur l'avait fait admettre presque gratuitement, mais au risque d'être battue, elle passait sa vie dans les rues. Alice, qui perdait tous les huit jours une place, n'était jamais là. A quatre heures du matin, Mme Lafleur partait nettoyer les cuivres d'une Banque ; elle revenait dans le quartier pour éveiller des prêtres du Sacré-Cœur et préparer leur déjeuner, puis elle faisait les lits d'un hôtel toute la journée. En passant, la famille adorait Gégène et le mangeait de baisers, mais il n'y avait que Léon, un enfant de onze ans, qui lavât le nouveau-né. Or, Léon allait être admis aux « Pupilles de la Seine ». Mme Lafleur dicta à M. Dur une lettre pour Alfred.

« Mettez-lui sur la lettre comme ça : « Mon cher Alfred... »

— Plutôt, mettons : « Mes chers enfants », madame Lafleur. « Mon cher Alfred », ce n'est pas gentil pour sa femme.

— Et puis quand même qu'elle se mettrait après moi aussi, celle-là, ça ne fait rien, hein ? Tiens ! c'est Alfred qui est mon fils, hein ?

— Madame Lafleur ! je suis à votre disposition pour les lettres, mais je vous ferai remarquer que vous étiez bien d'accord avec votre bru... moi ! ça m'est égal ! Là... allez-y ! « Mon cher Alfred ». Et puis ?

— Mettez-lui alors : « Mon cher Alfred. » Voilà ! alors, je préfère laisser Gégène à sa mère ; je n'en veux plus, là ! »

Alfred répondit par lettre qu'ils ne pouvaient reprendre l'enfant faute de temps. A la vérité, Amélie était aussi ambitieuse qu'elle était peu mère. Un jour, Alfred vint annoncer que sa femme était fâchée. « Je vous l'avais bien dit ! » fit M. Dur, satisfait et triomphant. Oh ! il est loin d'être parfait, M. Dur ! Mme Lafleur passe sous silence tout ce qui ne lui convient pas. Elle va... elle va... Alfred parut chez M. Dur, l'enfant dans les bras.

« C'était pas bien agréable pour mère alors, Alfred, d'accepter une espèce de fille-mère, mais c'est toi alors qui étais agrippé sur elle au lieu de suivre mes conseils.

— Qu'est-ce que ça prouve ?... regarde bien cet enfant-là avec précision. Ah ! oui ! la certitude de se reposer sur toi comme suralimentation, on l'a, pour qu'il entasse kilos sur kilos ! tu peux faire la gentille, va ! il est foutu oui, ou je ne m'y connais pas. Regarde bien sa figure enflée, à force de boutons sur la bouche, ses jambes comme des ficelles. Ah ! oui ! à part que je te donne trente francs par mois pour qu'il soit pas même changé !

— Il est comme vous autres, il n'a pas de graisse ! il n'a rien de supplément en moins que vous autres. Vous n'avez pas eu à vous plaindre toujours. Oh ! la ! la !... Grand'mère aime bien Gégène, pas, Gégène !

— J'ai la prétention que mon gosse soit soigné, qu'il ait son bain tous les matins comme un fils de milliardaire et poudré au derrière. Il s'agit de me donner mon gosse

demain matin à midi et quart. Je viendrai et vivement, sauf contre ordre par câblogramme.

— Si c'est que tu es un ingrat, non, alors, Alfred ! Si c'est que tu te rabats sur lui pour m'offenser, eh bien ! moi, alors, je préfère le garder. Voilà !

— Je suis pressé ! rendez-vous demain à midi un quart avec Amélie, ici. »

Le lendemain, Mme Lafleur s'était oubliée avec la blanchisseuse de la rue Drevet devant des apéritifs. La porte de la loge, comme à l'ordinaire, était close. Bien que la fenêtre fût loin du trottoir, Alfred, agile, en franchit l'appui. Il envoyait à sa femme ce qu'il trouvait de linge et l'enfant dans une couverture sale.

« Par la fenêtre ! en voilà des manières ! se dépêcher par la fenêtre ! jamais encore on n'a vu ça ! »

Mme Lafleur est chez M. Dur. Elle lui emprunte cinq francs.

« Songez que vos enfants viennent de la rue de Charonne. Sans compter qu'il faut qu'ils se débrouillent pour se procurer des permissions de leurs patrons... ou l'équivalent, enfin ?...

— C'est égal ! par la fenêtre ! ! ! Tant pis pour Alfred ! Non, Alfred n'est plus mon fils !

— On ne se brouille pas avec son fils pour une impolitesse ! Vous vous raccommoderez cette fois-ci encore, allez ! que si ! que si ! Tenez ! écrivons à Alfred qu'il vienne chercher le lit dimanche ! »

Et M. Dur, mécontent qu'on lui prenne son temps, son argent, plus mécontent de lui-même que de Mme Lafleur, écrit encore une lettre. Elle fut sans réponse.

Un dimanche matin, Alice, servante dans un bar populaire, vint voir sa mère.

« Ecoute un peu, Alice ! j'aime mieux que tu fasses une petite visite à Alfred pour demander des nouvelles. Ça n'a pas l'air si mal puisque vous n'êtes pas fâchés. Alors, petit à petit, tu feras ta douce, ta comédienne.

J'ai peur de vous ennuyer, que tu leur diras : j'ai à vous dire : qu'est-ce que vous avez contre mère ? C'est pas la peine, alors, d'avoir travaillé tant pour débrouiller Gégène. Toutes les fois que j'ai lavé ses petites affaires, hein ? Tiens ! tu achèteras trois côtelettes dans le filet. Fais attention ! du mouton, pas du veau ! Ça servira en même temps pour qu'ils n'aient pas le regret que tu leur coûtes grand'chose. J'aime pas beaucoup la chicane. En causant comme ça à la débandade, tâche de savoir si Amélie est toujours dans sa place boulevard Montmartre, chez son bijoutier. Rappelle-toi, hein ? Il n'y a qu'à demander, tiens ! Demande-leur si Alfred est bien dans ses journaux, sans anicroches. N'oublie pas pour Gégène, s'il dort la nuit, s'il est sevré. Je suis curieuse de savoir qui est auprès de monsieur Gégène ! »

En revenant le soir de chez Alfred, Alice était hostile à Mme Lafleur. La conversation n'avait probablement pas été respectueuse pour la mère.

« Gégène est rempli de gourme. Ils sont convaincus que c'est entre tes quatre murs qu'il a pris ça sur sa peau. Toujours dans ce moment, c'est eux qui ont le petit gaillard sur le dos !

— Dans tous les cas, j'espère qu'ils n'ont pas détraqué la montre de père !

— Non ! non ! elle est bien accrochée ! elle est au clou du calendrier en carton. Au calendrier il y a une pochette pleine de vieilles lettres, de la sorte la montre, si elle lâchait la prise, elle tomberait sur du doux.

— C'est bien la peine de débrouiller un tas de cochons d'enfants !... allez, grande feignante ! dérange-toi pour balayer la saleté un peu ici, allez !

— Ah ! non ! par exemple ! à l'heure qu'il est ! je te garantis que je ne labourerai pas le plancher à cette heure-là !

— Ne m'impatiente pas, Alice, parce que je me jette sur toi, désobéissante.

— Tu n'as pas le pouvoir de patronne, non ! Je ne suis pas sous ta dépendance comme bonne, non ?

— Non ? répondeuse ! aie pas peur, va ! je taperai tant et tant qu'il ira aux guenilles ton beau corsage. Ah ! tu n'en veux plus de mes vieilles nippes ! Probablement tu ne veux pas abîmer ton beau corsage. Je t'en ficherai des corsages pour ton amoureux.

— Il n'y a que toi qui as le droit d'avoir un amoureux ?

— Répondeuse ! écoutez comme elle se rabat sur sa mère ?

— Et la preuve que j'ai un amoureux ! Prouve ! j'attends la preuve !

— Aie pas peur, va ! j'ai les lettres ! les lettres avec toutes les bêtises. Tu t'en doutais pas, hein ? Moi, alors pourquoi que tu fouilles pas si j'en ai des lettres d'amour ?

— Mes yeux sont pas bouchés le soir quand tu fais ton tour avec ton Italien. Il te tient solidement.

— T'es obligée de te déranger pour voir, alors, puisque mademoiselle est occupée square Saint-Pierre avec son Marcel. Tu vois que je sais ?

— Le soir, vilaine bête ! le soir ! je te garantis que j'aurais la responsabilité des gosses, ivrognesse que tu es, je ne leur fourrerais pas des briques à manger simplement, le soir, pour me remplir de marc avec les saoulardes comme toi, vilaine bête ! Mets ça dans ta poche, ma vieille ! Ah ! il n'est pas dégoûté, ton Italien ! »

Au comble de la rage, la mère prend un fer à repasser et le jette à la tête de sa fille qui recule en hurlant. Les injures et les cris se mêlent. Alice en dit encore dans la rue par la fenêtre où Mme Lafleur bave et pleure.

« Oh ! ce n'est rien ! dit Mme Lafleur à un passant inquiet, une simple scène de ménage ! »

Cependant, chez M. Dur, l'horreur qu'il avait de Mme Lafleur et sa conviction qu'elle était son double en démoniaque, l'aidaient à grandir ; pour ne plus ressembler à l'ivrognesse, il s'interdisait de boire, il examinait

sa conscience pour y trouver les germes de la violence et ses mœurs pour y découvrir, ne fût-ce qu'en pensée, ce qui lui répugnait dans le miroir qu'on lui avait offert. Or, les sacrifices qu'il faisait, presque sans s'en apercevoir, à un idéal de vertu grossissaient sa réputation. Ses livres se vendaient. Il recevait les hommages d'hommes remarquables ou célèbres et s'il ne savait pas n'en pas tirer d'orgueil, du moins prenait-il sur le fait les résultats de la bonne conduite et essayait-il de parfaire la sienne. Sa figure calmée avait une expression angélique, il avait la faiblesse d'en être fier. Il disait avec la naïve suffisance de l'homme de lettres : « Je suis environné des anges ! » Pendant l'orageux dimanche dont les voisins ne perdirent pas un détail, M. Dur pensait :

« Voilà pourtant ce que je serais si Dieu ne me tendait pas les bras. Toute la gamme de la bêtise, quoi ! En Mme Lafleur je me retrouve tel que j'étais : colère contre les autres et aveugle pour moi, naturellement ! De cœur, juste de quoi m'indigner, me vexer et me venger. Ah ! non ! je ne me fais pas plaisir en l'entendant. »

Et comme Mme Lafleur venait se plaindre de sa fille, il lui dit :

« Le bien et le mal, ça a l'air que vous savez ce que c'est, car ce n'est pas à tout hasard que vous tapez dru sur Alice !

— Vous êtes drôle, monsieur Dur !

— Quel homme sérieux je suis, hein ! c'est que je voudrais vous suggérer petit à petit certaines tendances. Voilà ! vous préférez le bien puisque vous critiquez Alice. Alors, renoncez à faire mal toutes les deux.

— Oui ! sans compter qu'elle n'est pas polie. Croyez-vous, hein ? au square Saint-Pierre le soir ! à son âge !

— Ça c'est vrai ! à ce qu'il paraît, il n'y a pas d'âge pour les braves. Oui, mais ce n'est pas une raison pour ne pas être polie avec le bon Dieu, vous. Toutes les fois que vous lui faites visite, il vous tombe un œil. Non ?

— Vous êtes drôle, monsieur Dur ! Ah ! faut que je lave les affaires de mon gars. »

La petite Mariette retournait à la pension de Neuilly qui l'admettait à moitié par charité ; elle vint un dimanche rue Gabrielle. Elle pleurait : on ne la garderait pas parce que sa mère était une ivrognesse et qu'elle ne payait pas le prix convenu.

Quand elle eut fait manger Mariette qui devait aller chez son frère, elle lui dit :

« Il me faut ma montre ; tant pis ! Dis, tu ne bouderas pas, tu seras bien aimable, tu ne feras pas de misères à Gégène, tu embrasseras tout le monde avec ta petite figure bien propre... là ! Maintenant, fais attention, quand les autres seront en compagnie dans l'autre chambre ! écoute-moi bien ce que tu vas faire. Toi, maligne, tout doucement, tu pousseras du côté de la montre. Attention qu'on ne te voie, surtout ! Alors, tu te dépêcheras de te rabattre dessus pour la chiper. Voilà, alors, dépêche-toi ! Tu la rapporteras.

— C'est pas long ! mais ça ne va pas si j'ai pas de poche à mon tablier.

— Avance un peu ! bouge pas ! je vais te passefiler une poche sans te déranger. Vite !... Ah ! des sous ! des sous pour ton tramway !

Drame ! A huit heures du soir, Mariette montait l'escalier de Montmartre avec une figure pathétique et des pleurs dans les yeux. Sous l'un des rares réverbères de la rue Gabrielle, le petit Léon attendait... La mère, qui ne parut qu'à minuit, ne s'émut pas du tout de la solitude de ses deux enfants sans abri.

« Oh ! maman ! aie pitié de moi ! je suis une pauvre petite fille, maman... Maman, tue-moi si tu veux : si tu savais, oh !... je n'ai pas la force, je n'ai pas le courage de te dire : je l'ai perdue : j'ai perdu la montre... Oh !...

— Quelle montre ?

— Pour la garder chez nous, à nous, tu m'avais dit

d'essayer de fourrer la montre dans ma poche. Tu m'avais fabriqué une poche en passefilant ; ta poche, elle n'était pas solide, regarde. Alors, j'ai... oh !... j'ai... je l'ai perdue... oh !...

— En passefilant ! cochons d'enfants. Ton lit, sans manger, chameau, va ! Tant pis pour toi si tu n'as pas dîné. Allez, Léon, toi non plus !... De ma faute, gaspilleuse ! »

Le lendemain, la coquette Mme Lafleur faisait visite à M. le commissaire de police du quartier.

« Ah ! nous avons donc le plaisir de revoir cette chère et bien distinguée Mme Lafleur. Je serais bien aise de savoir quel bon vent vous amène, chère madame.

— Tout le petit monde est bien, merci ! monsieur le commissaire, à part Gégène qui a eu la gourme, le fils d'Alfred, mon aîné. Ah ! je vous promets qu'il ne fait pas chaud à quatre heures le matin pour se lever, ah ! non ! n'est-ce pas puisqu'ils se rabattent sur moi, pêle-mêle, pour les nourrir... dame ! Et ça n'empêche pas qu'on dise que je suis une sans cœur, une mauvaise mère, une gaspilleuse !

— Vous me tenez généralement au courant de tout ce qui vous concerne, ce qui me cause, certes, un extrême plaisir.

— En vrac, alors ! pour abréger ? eh bien, c'est la montre encore ! Vous la connaissez bien, la montre de père ? non ? c'est des voleurs qui sont tombés dessus dans mon bric-à-brac, comme ça.

— Hum ! vous vous appelez Lafleur, si je ne me trompe ; vous êtes installée comme concierge rue Gabrielle, au 105.

— Oh ! là ! là ! là ! vous me cherchez pas des chicanes, toujours ?

— Sans souhaiter de me brouiller avec vous, chère madame, je vous fais simplement observer que votre brillante conversation s'écarte encore de la réalité positive... Non volée, mais perdue sur l'escalier de la rue

Foyatier, votre illustre montre a été rapportée ce matin par un balayeur de neige. On peut être pauvre, mais honnête. Sur ce, j'ai bien l'honneur de vous faire mes adieux. Dorénavant, c'est à mon successeur, M. Boudreau, que vous conterez ce qui concerne votre montre, votre famille, et cœtera. Oui ! je suis décoré des palmes et nommé dans le xxe. C'est un poste de confiance, la rue des Orteaux, un avancement ! »

Mme Lafleur n'écoute pas, elle ne pense pas qu'elle a menti, elle ne pense pas à la montre qu'elle a empochée brusquement, elle pense à ce qu'elle pourrait divulguer d'elle-même pour alimenter agréablement l'entretien, mais le plus courtois et le plus dyspepsique des commissaires de police est parti.

Une bicyclette surmontée de paquets de journaux sur le trottoir et sur le mur annoncèrent à Mme Lafleur, qui rentrait en se tortillant, la présence de son fils aîné et lui arrachèrent un « Oh ! là ! là ! là ! là ! ». Elle prévoyait des reproches comme on prévoit une averse contrariante, mais sans songer à s'en faire elle-même.

« Ah ! tu es magnifique, oui ! d'où que tu viens ? Quand je compare ! quand je réfléchis qu'il y a des femmes jamais en défaut, comme Amélie, qui font leur devoir d'une façon absolue, comme je rougis d'avoir une mère comme toi, une mère effrénée. Oui ! s'exciter à courir à bicyclette ponctuellement pour gagner un peu de luxe, mettre sa ruse à faire plus subtilement que les camarades et ne pas même jouir d'une famille honorable sur laquelle on puisse se reposer. Je te regarde rire, pourquoi ris-tu, femme indigne ? je ne parle ni par colère, ni par orgueil, et c'est pourquoi j'ose parler, je n'ai pas peur de parler. Crois-tu que c'est estimable d'amener Mariette à voler ? ce n'est pas assez de leur incruster des coups de fer à repasser dans les jambes, de ne pas t'inquiéter sur leur compte, de leur donner l'exemple de tes blagues, tu uses de ton autorité de chef pour ordonner à Mariette de faire

le pick-pocket dans mon logement. C'est estimable, ça ?

— Voilà que tu te rabats sur mère aussi, toi ! Heureusement que je m'y fais petit à petit ! je m'en fiche de vous tous ! C'est égal, toi, le préféré à mère !

— Quelle mère ! du culot ! encore du culot, c'est ton régime à toi !

— J'ai été assez courageuse pour vous nourrir, feignants ! j'en ai entrepris du travail pour vous nourrir... à quatre heures du matin.

— Un peu fameux le rata ! excessivement capiteux ! toi, tu te délectais de grand cœur avec les rognons sautés, les gosses avaient les os. La grande vie de palace sur la Côte d'Azur !... Tu ne me contredis pas, t'as raison !

— Alors... pour effacer la rancune, c'est-y que tu veux la montre de père ? Qu'Amélie vienne avec Gégène, je ferai des rognons sautés, puisque tu dis que t'aimes ça.

— C'est tous les arguments que tu trouves ? tu as gagné la partie et tu tends la main.

— Je préfère que tu embrasses mère, alors.

— Oh ! tu as toujours des manières aimables ! Tu ressens pas plus les paroles qu'un levier de rotative Helsey. Avec toi, jamais de résultat définitif. Oh ! mon pardon, tu l'as ! tu l'as comme une aumône de seigneur. Maintenant, je m'en vais : je file. »

Les voisins, qui craignaient Alfred, bien qu'il fût mince, écoutaient en silence, mais après son départ, les appréciations s'échangèrent :

« J'étais bien intéressé à l'entendre, il a raison dans ce qu'il dit, déclarait Mme Chaîne. La pipelette ne vaut pas la corde de la doublure.

— Vous, la communarde, vous êtes enthousiasmée par les jeunes garçons, femme indigne ! à votre âge ! dit Mlle Virginie.

— Eh ! la naine ! la marquise de Bras-Courts ! par rapport à votre réputation, il est certain que personne ne se mettra votre nature en tête ! dit Mme Chaîne.

— Je suis une honnête fille, moi, dit Mlle Virginie.

— Le fils est un maître, c'est un lapin, dit l'Italienne.

— Italiens, dit Mlle Virginie, gens à couteaux !

— La naine !

— La mouche ! vous êtes de la mouche ! on vous paie pour me faire souffrir.

— Je suis sûre que c'est encore Mlle Virginie ! dit doucement Mme Lafleur. Oh ! celle-là ! oh ! celle-là ! ça m'en a tout l'air !

— Eh ! la pipelette ! vous êtes maudite ! le malheur tombera sur vous ! malheur à vous !

CHAPITRE II

DEUXIÈME LETTRE DE M. DUR A L'AUTEUR

Caro Mio !

Je comprendrais très vite, si votre amitié voulait m'en faire grief, que le retard d'une lettre que vous attendez deux mois, a l'air d'une ingratitude méprisable envers vos bontés... Il y a quelqu'un quelque part, il y a vingt-cinq ans, qui prétendit que j'étais grossier ; depuis ! depuis vingt-cinq ans, je sculpte mon âme comme un bon Chinois, et les résultats d'ailleurs ne sont pas fameux. Je ne suis pas toujours très enchanté de ma politesse et de la distinction de mes manières, mais il y a plus grossier... enfin ! il y aurait beaucoup à dire là-dessus, je préfère me taire. Et puis, naturellement, je ne vais pas m'amuser à faire de la psychologie avec vous, maître. En somme, tout simplement, j'ai négligé de vous écrire parce que je me réjouissais de vous apporter du nouveau ! du nouveau ! des nouvelles ! « Allez vivre auprès de prêtres, me disiez-vous, ils vous donneront envie de leur ressembler, ce qui vaut mieux que de ressembler à Mme Lafleur ! » Je suis toujours vos conseils, vous me rendrez cette justice. Je ne demande qu'à m'instruire pour m'élever dans l'échelle des êtres supérieurs. J'ai l'audace de le dire, et c'est un fait. (Paragraphe réservé à l'humilité.) Bien que je sois absorbé par des tendances artistiques, comme vous savez, et imprégné du noir poison de certains milieux, j'y échappe dans la mesure de mes forces. Ah ! ce que c'est beau l'esprit de sacrifice : c'est admirable ! je me

console d'en être complètement dénué, puisque tout m'est égal, n'est-ce pas, vous comprenez, en dirigeant ma carapace les yeux fermés du côté de l'idéal indiqué, comme une brute, et Dieu sait que ma carapace est une carapace. Décidément, je suis grossier, caro mio, et c'est vrai ! ! ! c'est-à-dire... ça dépend... j'ai peur d'être si léger, si délicat, si susceptible. Arrangez ça ! Bref, passant par-dessus toutes les questions de contrariétés financière et autres, c'est en me ruant sur la gare d'Orsay (Cf. idéal) que je me suis délivré de la pétaudière de la rue Gabrielle. Simultanément, un prêtre, homme de grand esprit, élaborait un tas de choses..., je vous conterai ça.

Vous me voyez enchanté de la théorie en question, celle des séries humano-animales. J'en suis fou. Ça ne fait pas bien plaisir à mes amis, car elle est offensante pour les gens de lettres : je passe pour exagérer ! mais mon cœur est enduit de ciment armé ! un cœur de pierre ! Et entrevoir que telle princesse triée sur le volet et telle bonne femme se classent dans le même tiroir, se confondent — quelle dégringolade — c'est sublime, c'est émotionnant. Oh ! c'est beau, cette théorie-là ! Juger que — à part la grâce de Dieu — les gens sont équivalents chacun avec le même écriteau que le groupe, moi avec ma concierge, alors que ça a l'air si compliqué, alors que les circonstances embrouillent tout, eh bien ! ça abrège, ça repose, ça rafraîchit. Je suis imprégné de votre théorie jusqu'à la manie, et elle continue à me donner de la satisfaction. Là-dessus, je suis parti à la découverte comme un pirate. Avant tout... que je vous dise... voulez-vous que je vous remette mes pauvres observations en ce moment, gentiment. J'agis avec un noir culot, caro mio ? non ! très humblement, au nom de nos œuvres futures. A titre de curiosité ! je vous informe qu'Edgar Boutarel de l'Académie des Sciences morales, que nous rencontrions jadis chez la bonne et distinguée comtesse Dmitroff, est le sosie de la blanchisseuse de la rue Drevet : même monstre dégoûtant

et dégoûté, même obstacle à la distinction du bien et du mal par une confiance en soi apostillée ou non, même tragique, même intelligence. *Idem*, Ludovic Sichel, délicat peinturlureur et... un agent de ville du XVIIIe arrondissement : tangos, cosmétiques, petit susucre à la cage du serin « Pfff ! Fifi ! » propreté de vieille demoiselle et économies à la Caisse d'Epargne. Mais ! ! ! de moi, vous ne pourrez plus dire : « *Idem*, Mme Lafleur et M. Dur ! » je me suis occupé de l'avenir ; j'ai suivi vos conseils.

N'allez pas croire, caro mio, que j'ai fait semblant de renverser tout pour l'arabesque d'un épisode dans ma vie. Ah ! non, alors ! quand je tape, moi, je tape dru et je m'accule. Maintenant, à une lieue de toute gare, à une heure de la ville d'Orléans en chemin de fer, dans la plaine, la plaine, la plaine à perte de vue (une espèce de Beauce, quoi !) mon Siège Social, voilà ! Presbytère de Saint-Benoît-sur-Loire. Ma foi ! c'est bien possible que je sois fidèle éternellement à ce domicile. Je suis en train de m'imprégner d'un esprit qui m'éclaire, qui me suggère une foule de choses. Enfin ! espérons ! espérons, comme disait Mme Lafleur.

N'ayez pas peur, caro mio, je ne vais pas vous faire de la littérature à la Huysmans sur la célèbre Basilique de Saint-Benoît, coin où tous nos rois mirent leur âme en commun. J'ai conscience d'être assez indifférent aux petits triomphes confraternels, et vous, d'ailleurs, vous diriez : « Il en est là ! » Quand je me promène tout autour dans son enclos de gazon sec, quand je prie sous ses colonnes énormes, etc... (Ici, descriptions que l'auteur a supprimées.)

Côté jardin, le presbytère se signale par des tuiles brunes et leur sollicitude pour les géraniums, les roses, les tomates, une treille et les deux poiriers du puits : c'est joli ! Trianon ! (la chaumière). Côté cour — si vous y tenez, car il n'y a pas de cour — un mur, bonhomme, de prison, et quatre fenêtres en désordre accrochées tout

du long d'une rue. Dans la rue, qui est en platanes trop soignés, s'étalent deux modestes charrons. Mais là, sincèrement ! trouver de pauvres boiseries blanches, de pauvres carreaux roses à terre, un brillant buffet Henri II, non pas excusables ! non pas dignes d'intérêt, non ! je dis : plus royal ! plus impérial que l'appartement de B***, avenue du Bois ! pourquoi ? affaire de goût ! insinuez-vous. (Je suis stupide.) Il est très possible, n'est-ce pas, que pour un artiste... Dieu sait que je ne suis pas « artiste » pourtant... « Oui, mais vous avez un faible pour les portes vitrées et les jardins ? » Soit... Passons... Et cette chambre à coucher mansardée, oh ! bien vaguement Louis-Philippe ! avec l'escalier raide comme une échelle, l'alcôve, la commode, la statuette en plâtre sur la cheminée, le papier à fleurs ! ce n'est pas, ah ! non ! parce que je suis, comme on me dit toujours, un « être à part » que je m'en trouve satisfait. Allons ! avouez qu'il y a dans les domiciles des gens quelque chose de merveilleux quelque part qui annonce le point où leur conscience est parvenue. Appelez-le « atmosphère », ou comme vous voudrez, mais avouez. D'ailleurs, vous savez cela mieux que moi. Ah ! les rayons de la Grâce ! ! ! c'est une réalité, les rayons de la Grâce ! Et la présence des Anges, donc !

Ah ! caro mio ! la douceur qui vient de Dieu et la douceur rusée ! quelle différence ! L'une est un calme irradiant, enveloppant, l'autre, elle est collante comme du sucre ! On apprécie les traits de l'éducation des gens du monde (vous et moi, tous les premiers, hein ?) N'oublions pas la ressemblance que ces gens-là ont avec le type du chrétien parfait... enfin... cahin-caha : disons que là où on retrouve calqué l'idéal chrétien, ils ont l'air parfait ! ce qui est consternant, c'est qu'au fond ça ne marche que pour ménager le plaisir, l'orgueil et cette fameuse fine méchanceté qu'ils appellent « royale impertinence ». Et alors, pensez ! si l'idéal chrétien ne refuse pas des apparences aux seigneurs du plaisir et de

l'orgueil, pensez quel charme ont ceux qui sont désintéressés de tout et de tout, puisque le désintéressement est à la base, etc..., etc..., etc..., pantoufle. Enfin ! vous qui me conseilliez de ressembler aux prêtres, vous savez ! vous savez quelle compagnie exquise est celle des grands dévots. Ah ! oui, certes, providentielle même, car ils apaisent et consolent. L'énorme vertu n'est pas la tristesse, comme on veut bien le dire ; la preuve, c'est que le vice a réquisitionné l'amabilité, la politesse, le cérémonial, l'aisance, et *tutti quanti*, pour être à la ressemblance de la vertu, pour qu'on ne déteste pas sa férocité à première vue. Pas mal ! oui ! mais ça se gâte à la première imprudence. Or, chez les messieurs qui sont mes nouveaux amis, l'amabilité, la politesse et l'aisance sont de la vertu qui se répand. Quelle différence !

Tenez ! rien de plus simple : je vais vous renseigner à la fois sur tel fonctionnaire et sur M. le curé ou son vicaire. Quoi ! vous m'accordez bien qu'ils sont en tête de ce petit monde. Et puis ! et puis ! au fait ! non ! vous savez ce que c'est que des fonctionnaires amers et ambitieux d'avancement.

Oh ! bien entendu, le bon Dieu n'est pas dans les petits papiers de ces sinistres bonshommes. « A bas la calotte ! hein ? » Ils sont comme ça pas mal qui sont étonnés qu'on leur préfère dans leur mesquinerie, leur fiel, leur vanité et leur vague immoralité, M. le curé et son vicaire dans leur grandeur, leur résignation, leur modestie et leurs ravissants principes de vertu. Ah ! ils se connaissent bien peu ! aussi peu qu'ils connaissent les autres et la vérité !

M. le curé et son vicaire ont refusé de l'avancement ! quelqu'un, quelque part, leur eût-il fait grief de l'apprécier? ah ! non, certes ! malgré leur ingratitude, leurs paroissiens ne peuvent s'empêcher de faire l'éloge de leur immense dévouement en faveur de tous et de chacun. Mais, eux, les saints prêtres ! ils les aiment, sans être, hélas ! enchantés d'eux : ils les aiment et s'accommodent de leur petit

coin. Opposez, caro mio, cet amour en Dieu qui dépasse la résignation avec l'amertume du monsieur d'En Face et le presbytère avec le domicile détesté d'où l'on glisse tous les jours par lambeaux et par trous. Ici, les suggestions de l'amabilité ne dépendent pas du titre ; on ne renonce pas devant les pauvres à l'affabilité affirmée devant un évêque. Je ne plaisante pas : j'ai déjeuné à la table de M. le curé avec un évêque ; j'y ai déjeuné aussi avec des gars dénués à peu près de manières, le zèle hospitalier de ce saint homme ne négligeait pas plus ceux-ci qu'il n'avait négligé celui-là. A opposer avec Mme et M. d'En Face ! ah ! si vous saviez comme ils envoient promener les femmes sans chapeaux et les hommes en casquette : ils les secouent bien, allez ! le genre de la caserne. Comment ? mais ils s'en vantent même, mon cher ! madame se vante de détester « les brutes ». Il n'y a qu'ici que l'insolence rencontre la charité et les reproches, l'humilité : et ce, profondément !

Un jour, moi, en coup de vent, comme je suis toujours, j'ai eu l'audace de reprocher je ne sais quoi à M. le vicaire : il a souri innocemment, les yeux baissés. Je vous assure que c'était moi qui étais anéanti. Et quelle pureté ! quelle science imprévue ! comme ils sont imprégnés des auteurs anciens ! Je n'en aurai jamais tant vu ! pas possible ! Je me demande si on n'a pas fabriqué deux prêtres spéciaux pour me faire une farce ! Mais je dirais la même chose chaque fois qu'il arrive un vrai chrétien en voyage vers la Basilique. « Voilà comme j'aurais voulu être ! disait un soldat non baptisé en parlant d'un abbé de la guerre... — Il ne dépend que de vous de devenir un chrétien et un grand dévot pour en acquérir les charmes », lui répondit-on. Le dit soldat, entre parenthèse, a été baptisé récemment. On serait sans aucune nouvelle de ce que furent les traditions de France après tant de cataclysmes, si l'Eglise, assise avec la fermeté des ans, n'en avait opéré la réunion toujours. Discrétion, prudence,

tact, politesse de l'esprit et du cœur ! hélas ! Ce n'est pas la peine de vous rapporter le grand plaisir que me font les rares jeunes gens qui nous environnent. Comme on est loin des enfants de la rue Gabrielle ! Et la pétaudière des lycées légaux ! Vrai ! on s'accoutume vite à cette idée que dix-neuf siècles au moins aussi raisonnables que le nôtre aient confié la jeunesse à ceux dont Dieu a dit : « Je lierai et je délierai ce que vous avez lié et délié ! » On ne s'en étonne pas quand on a vu ce que j'ai vu...

J'ai remarqué que les ecclésiastiques font acquérir différents sentiments aux enfants et pas vulgairement, oh ! non, alors ! mais, au contraire, ils les élèvent à des atmosphères supérieures ; ils empêchent, de plus, que ces sentiments ne se galvaudent à la volée à tout hasard. Ils désirent avoir, non pas des êtres à part, de futurs bacheliers, mais bien des hommes, certes ! Il y a une espèce de pathétique toutes les fois qu'ils racontent les Mystères de la Religion. Ce à quoi ils s'occupent, c'est à intéresser profondément... Ils fondent les enfants tout doucement, parce que l'intelligence vient de l'affection, et réciproquement. Ils éveillent l'une en éveillant l'autre. Les enfants s'appliquent à honorer leurs parents, à les louer, à prier pour eux et les professeurs eux-mêmes se plaisent à ces prières. Sans cesse, les enfants sont familiarisés avec Notre-Seigneur, parce qu'ils sont habitués à réfléchir que ces Chers Protecteurs sont comme leurs pères et mères : le maître enseigne ainsi à la fois l'amour pour Dieu et le respect pour les parents. Que le travail devienne un plaisir, c'est l'idéal de tout instituteur consciencieux, n'est-ce pas ? eh bien ! les ecclésiastiques sont les seuls à avoir compris que l'essentiel était de demander à l'amitié ce qu'ailleurs on n'obtient pas par la force et la sévérité. Avec ça qu'on n'obéit pas mieux à un camarade qu'à un garde-chiourme, hein ? Les enfants sont enchantés que les grandes personnes s'égaient avec eux : or, convenez que se les concilier, c'est déjà les

soumettre ! ne pas avoir affaire à des êtres hostiles ! demandez à n'importe quel professeur si ce n'est pas énorme pour l'éducation, ça ! Pensez quelle confiance ont les enfants dans des hommes qui s'enthousiasment pour leurs jeux, qui s'intéressent à leurs conversations à la promenade ! Mais ils sont ravis ! ! ! Résultats : premièrement : l'enfant ne glisse pas des mains ; l'éducateur le pénètre, et c'est tant mieux pour sa perfection absolue. Deuxièmement : pour la correction ! combien elle est précieuse la punition d'un ami qui doit renoncer au régime de la tendresse pour frapper ; combien elle sert, réfléchissez-y ! comme il la ressent douloureusement, le pauvre enfant ! Troisièmement : la vertu n'est plus un vague fantôme qui n'a pas d'importance, c'est quelque chose de la vie ordinaire : le Père Un Tel, c'est la vertu, et qu'on aime, qu'on préfère même.

D'ailleurs, les résultats, ce n'est pas la peine de les expliquer... Remarquez que, dans la familiarité des maîtres, les enfants s'habituent à cette tenue qu'on a toujours tendance à observer devant les supérieurs, même quand ils sont des amis intimes. Ça les empêche de se débrailler, de s'affoler, de s'éparpiller à tort et à travers. Oh ! que c'est beau cette éducation-là ! c'est admirable ! Et voilà ! voilà, en tous cas, bien humblement, mais indiscutablement, ce que j'ai été assez heureux pour voir pendant une ou deux brèves leçons de catéchisme. Voilà plutôt ce que j'ai senti en m'amusant avec les enfants de chœur le dimanche dans le jardin ou pendant les messes commentées du jeudi.

Quelle erreur profonde d'avoir supprimé les collèges religieux ! Mais, pourquoi ? pourquoi ? La peur de la concurrence... Ma foi ! je le comprendrais assez, hein ? Du satanisme, oh ! oui, alors, car depuis, la France, elle ne se voit pas comme elle est, mais c'est l'Arche de Noé, sans Patriarche, c'est le déluge et tout ce que vous voudrez. Caro mio ! Mme Lafleur et ses charmants boutons

qui ne connaît que le commissaire de police et ses passions très distinguées, Mme Lafleur et la rue Gabrielle, c'est la France sans Dieu. La rue Gabrielle est prolongée jusqu'à l'extrême. Excusez-moi de vous avoir raconté des choses que vous connaissez mieux que moi. Je pense que vous mettez mon délire sur le compte de l'étonnement.

Elève et lauréat, hélas ! des lycées, je ne suis ni guéri de leurs malaises qui persistent quand on n'est plus jeune — c'est un fait ! — ni heureux de leurs bagages oubliés entre temps : en revanche, je suis imprégné de l'esprit sec de l'Université pédante. En somme, mon entrée au presbytère fut une entrée de clown ! Pauvre clown empressé et prétentieux (car elle n'était pas trop naturelle, mon humilité improvisée). Pourvu qu'on n'ait pas jugé les anciens lycéens sur ma mine ! il y a d'anciens lycéens ravissants comme vous, par exemple. Rocambole dit dans un drame : « Des scrrrupules !... j'aurrais des scrrupules ! » Bref ! tant pis ! Au fond, ma mine est plutôt celle d'une exhumation de la Terre Parnassienne ou Montparnassienne, ô orgueil, ton séjour ! celui de tes amertumes et de tes joies. Soyons juste ! il y a des Parnassiens aimables, ne fussent que vous et moi, et il n'y a que moi d'essentiellement grotesque. Hélas ! encore hélas ! Donc, dans cette chaumière de Trianon le Presbytère, imaginez mon arrivée, l'arrivée de mes brusques activités inattendues ! Imaginez dans ce Paradis de la discrétion, mes excès de langue, mes méchancetés involontaires ou non, mes inerties amères. A titre de curiosité, un exemple !... Peu s'en fallut que je ne baisasse par politesse la main de la servante. Oh ! la brave Mlle Yvonne ! je crois que je la prenais pour une grande dame. Fine Mlle Yvonne ! je vous assure que tout le monde aurait une tendance à hésiter. D'ailleurs, je m'en fous totalement. En tous cas, ce qui est désagréable, c'est que je ne me fais pas encore une idée de la manière qui serait convenable vis-à-vis de Mlle Yvonne. Au fond, peut-être, l'ai-je sans m'en douter,

cette manière. Vous savez, le principe : d'abord les affaires ! Du côté de M. le curé, je me demande aussi si ce n'était pas un tort de vouloir payer d'avance ma pension. Dans mon élan, j'avais l'envie de laisser trop de billets à son noir bureau de chêne sculpté couvert de livres : « Eh bien ! mais ce sera pour les pauvres de la paroisse ! — Nous n'avons, me répondit-il doucement, grâce à Dieu, pas de pauvres. » Autre chose ! vous allez comprendre quel aimable ourson je suis. Ma vie est si simple entre deux prêtres et parfois douze enfants de chœur — le dimanche — est-ce que je suis mis dans l'embarras au point de chercher une solitude dans ces solitudes, un asile dans cet asile ? Bien qu'il soit nécessaire que je continue à travailler à mon roman, sans m'en rendre compte, ce qui importe plus que tout au monde, c'est de me jeter sur un petit cabinet du jardin qui, oh ! inconsciemment, bien entendu ! m'est une aide précieuse au milieu de ces nouveautés. Quoi ! la semaine est longue, il ne s'envolera pas ton papier ! mais non ! l'asile ! Pourquoi ? dans les cas de divergence, toute mon existence, je me suis réfugié dans un coin en attendant que l'éponge de mon corps soit imbibée d'habitudes. Ici, c'est le diable qui fuit les anges en attendant la métamorphose. N'allez pas croire pourtant que les repas me gênent à cause de deux compagnons inaccoutumés : je me fais si vite aux gens, et puis, j'ai le toupet des imbéciles. Pas du tout ! au contraire, c'est un fait que le ravissement de la présence de Dieu dans cette sainte salle à manger m'enthousiasme. Alors ? eh bien ! je ne sais pas et ça ne fait rien. Selon moi, le cabinet du jardin, cette île déserte, ce rêve d'été qui m'est réservé, c'est l'asile du vilain garçon pressé, la salle à manger en est un autre pour l'ange ému qui est derrière le vilain garçon. Mais il faut croire que je ne tiens pas tant à cette joie sacrée de la Présence Divine, puisque cette fameuse amabilité en laquelle Mme Lafleur et moi avons une invincible confiance,

la tue par des bavardages et des sourires. Encore le diable !

Je me demande si de même que les bons anges de ce jardin se donnent du mal pour entamer ma carapace, ils ne disciplineront pas les débauches de mon indigeste amour divin. Jusqu'ici, personne n'a eu l'air de se formaliser de la barbarie de mon culte, l'orage de mes larmes, l'épanouissement de mes remords et repentirs avec gestes en excédent. Pas besoin d'être bien observateur pour voir mon envie de sensations. Il n'y a que les enfants de chœur pour s'en moquer, mais je vous promets qu'ils ne s'en privent pas. J'aimerais que vous me compreniez, caro mio ! Je ne veux pas dire que tous les anciens lycéens soient aussi ridicules que moi, mais sans boniments, je me fais difficilement idée qu'il y ait un seul élève des prêtres qui le soit autant.

Dites donc ! mais ça devient une confession, hein ? Bien qu'il s'agisse de principes — oh ! bien humblement — il est indiscutable que ma lettre est une confession. Eh bien ! allons-y ! après tout ! pourquoi pas ! vive la confession ! je confesserai donc mon ignorance à la fois et mon orgueil. Mon Père ! c'est malheureux, mais pour n'avoir pas à rougir pendant les conversations de la table, j'ai la faiblesse de m'imprégner rapidement des articles de Larousse. Je ne sais guère apprécier le vin (vous allez voir !) fût-il aussi naturel que les légumes et les fruits du jardin avec lesquels celui de M. le curé s'accorde bien. Moi ! ça m'est égal, n'est-ce pas ? pourvu que je parle... J'ai remarqué que je l'absorbe machinalement sans y penser. N'empêche que j'ai une tendance quelquefois à en absorber avec excès ! Voilà ! Fort des renseignements du Larousse, un dimanche, j'eus le noir culot de me mêler à une conversation sur saint Odon. Notez que saint Odon a été le réformateur de l'Ordre de saint Benoît, que tous ceux qui ont historiquement fréquenté l'ancienne abbaye qui est la gloire de saint Benoît intéressent prodigieuse-

ment M. le curé, notez que M. le vicaire est bénédictin et que, dans certains milieux, il pourrait donner des conseils et guider de très grands savants même ! Hélas ! dans quel grotesque ne m'a pas déjà égaré mille fois mon assurance marchant dans les trous de ma misérable mémoire. Non ! sans me défier, voilà que je me lance ! J'émets que saint Odon était évêque de Bayeux, qu'il était frère de Guillaume le Conquérant, qu'il rêvait d'être pape, etc..., etc..., etc... Très joli ! « Je vous félicite de votre érudition, me dit doucement M. le curé, mais vous parlez d'Odon de Comteville et non de saint Odon, de Cluny ? » Oh ! je ne me gêne pas pour si peu. J'improvise tout de suite... Sans vouloir voir que mon excentricité dérange ces deux prêtres discrets, je persiste à soutenir que leur saint est, en tous cas, le mien. Il n'y a pas, là ! il faut que saint Odon ne m'échappe point. Je ne cesse pas d'affirmer... N'est-ce pas, hein ? pourquoi ne serait-il pas né en Normandie ? on se tait ? naturellement, on ne me répond plus. Alors ? eh bien, alors, je triomphe !... Or, justement, comme par hasard, la *Vie de saint Odon*, par Mabillon, se trouva déposée sur mes papiers le matin du lendemain. Mais c'est que je n'ai pas le temps de lire de livres, moi. Et puis, au fait ! ça m'est égal, saint Odon, tout m'est égal ! Au déjeuner, je prends le système des sourires de Mme Lafleur. Les sourires, ça ne coûte pas grand'chose et ça arrange tout. Tout de même, je me confonds en aimables remerciements pour le livre : M. le curé et M. le vicaire causent de leurs affaires.

J'ai peur de vous ennuyer par la liste des petits paquets mortifiants au complet. Enfin ! vous ! vous comprenez les choses ! je me risque ! encore une histoire ! la dernière ! encore une de ces circonstances que moi seul ai le secret d'attirer. En vacances, ici, nous avons un séminariste. Entre parenthèses, ce jeune homme n'a pas bonne mine : il aurait besoin de se suralimenter : du surmenage, sans doute ! il a l'air soucieux et fatigué par mille travaux.

La grâce, la politesse, la bonne humeur, peut-être, mais après exhumation, vous me comprenez ; l'amabilité est sous les pierres. Il est si frêle et si courbé qu'on ne croirait jamais qu'il marche à si grands pas. Peut-on avoir en tête un si gros bagage de théologie et de latin et, d'ailleurs, une soutane si malheureuse ! Caro mio, ne m'avez-vous jamais vu dans mon rôle de serviteur et ami fidèle de la jeunesse ? Je suis « le vieux monsieur qui a passé par là ». Et je parle de moi ! et je donne des conseils ! et je console ! quelle indulgence ! quel scepticisme souriant. Beaucoup de succès dans ce rôle, caro mio ! Ah ! c'est là que je m'étale à tort et à travers ! Qu'il soit vraiment sérieux que certaines autorités du diocèse aient l'intention d'expédier à Rome le séminariste en question pour une exploration de la Vaticane au sujet de saint Benoît et de son abbaye, je n'en sais rien : il paraît qu'il y a là-bas un capharnaüm de manuscrits à débrouiller ! Dans tous les cas, le jeune homme faisait le modeste et, à mon idée, non sans suffisance. Naturellement, moi, n'est-ce pas, voilà que je m'embarque avec un élan énorme ! Pensez ! c'est extraordinaire qu'on refuse un beau voyage et à Rome encore ! et des relations, et tout, et tout. Suivirent une foule d'observations, conseils, etc..., etc..., sur un soi-disant art de faire ses affaires, comme si, moi, le crétin, j'avais été jamais capable de faire les miennes. Plus un mot de M. le curé ! Plus un mot du séminariste ! Je vous laisse l'exquis plaisir d'éplucher l'âme des quatre convives : « Monsieur Dur ! j'ai mes projets ! » dit sèchement le séminariste. « Probablement, pensais-je, ils sont bien falots ; ça n'a pas l'air bien formidable, mais j'ai remarqué que tous les jeunes gens sont rétifs ! » Ah ! oui ! ça, c'est vrai ! Comment renoncer à faire apprécier mon expérience et mon empressement. Ah ! le disciple par force, le prétendu élève, ce que je m'en suis emparé ! Et puis, quand même il serait de mauvaise humeur, l'essentiel est que je parle, hein ? Encore un discours ! toutes les

fois que je me suis égaré dans la philosophie de l'art, personne n'a plus eu l'air de se moquer de moi en conversation du moins. Quand il s'agit de l'art, je crois que je peux dormir sur mes deux oreilles, n'est-ce pas ? Oh ! c'est beau la confiance ! L'ayant donc attiré dans les calmes chapelles de la Basilique, j'entamais des commentaires sur le goût en général et en particulier dans l'architecture romane, etc..., etc..., et ça tapa dru. « Monsieur Dur ! j'ai mon esthétique ! » me dit-il avec impatience. Oh ! là ! là ! ce que je fus vexé ! offensé ! Eh bien ! tout de même, je restai lâchement débonnaire : je continuai à l'étourdir de douceurs : « Passez donc ! monsieur l'abbé ! mais non ! je vous dois le respect ! après vous, je vous prie ! je n'en ferai rien ! » Vous voyez que j'étais toujours ultra-aimable. Comment donc ! mais ce fut lui qui se fâcha : je fus un jour mouché en présence de M. le curé : « Vous m'embêtez tout le temps ! » Oh ! oh ! le pauvre enfant ! Regardez, caro mio, ce que ma stupidité procurait de contrariétés à ce brave garçon. Bien entendu, sur ce, observations de M. le curé et, ce qui devait être pis pour lui, mes efforts conciliants. « C'est égal ! il faut l'assouplir ! » me dit M. le curé à qui j'avouais, pour excuser son impatience, les excès de mon empressement. Bref, en somme, au fond, je le jugeais rogue comme tous les intellectuels encore jeunes ! et les autres.

Ce qu'il a envie de chicaner les dogmes, de trouver de précieuses vérités dans l'autorité des Pères, ce qu'il est révolutionnaire ! Il en a des illusions sur l'importance de ses améliorations rêvées : c'est bien ça que j'ai déjà vu à la Sorbonne et ailleurs. Soit ! La grande affaire était que je le soupçonnais de m'éviter, petit à petit et sincèrement, j'en étais horriblement dépité. Au nom de la sympathie que je ressentais (mais oui !) malgré le mauvais visage qui me choquait, au nom de mon amour-propre chatouilleux, et surtout au nom du bon sens et de la justice, je restai douloureusement stupéfait qu'il se dépêchât devant

ma fenêtre ouverte du jardin, qu'il ne répondit même plus à mes saluts. En somme, que lui avais-je fait, que de lui offrir du zèle à le servir ! Quel goujat ! quel rustre ! C'est curieux, mais ce que j'ai sur le cœur n'y peut rester anéanti complètement pour toujours : les rancunes colonisent en mon home derrière mes sourires, et puis, quand le malaise est trop pénible, je me venge par un mot. Un jour, je ne sais plus à propos de quoi je dis à table : « Les gens qui rendent de la grossièreté en échange de l'amabilité sont les mêmes qui s'aplatissent devant les impertinences ! » Je crois bien que M. le curé et le jeune clerc se regardèrent en souriant, mais je n'en suis pas sûr.

Oh ! celui-là ! oh ! l'humanité ! qu'est-ce que je suis venu faire dans ce trou ? etc..., etc..., etc... Ah ! oui ! c'est vrai ! je crois bien que, malgré ma tendance plutôt contraire, je devenais misanthrope, comme tous les maladroits le sont, d'ailleurs. Quoi ! alors, le désert, mon Dieu ? Je m'accrochais pendant une quinzaine de jours à un silence amer, à mon roman, à mon cabinet du jardin que je n'aurais, à mon idée, jamais dû quitter, quand, un matin, le jeune clerc me fit une espèce de visite officielle. Ah! caro mio, comme la grâce des chrétiens est émouvante! comme j'adore ces mouvements rapides et la vérité dont elle imprègne leurs physionomies fines. Vous savez, n'est-ce pas, que mon esprit est toujours en retard quand il ne me fait pas complètement défaut, mais quelquefois des intuitions me suggèrent l'explication de beaucoup de choses d'un coup. Pourquoi le jeune clerc voulait me faire honneur, pourquoi il me consultait sur un point d'histoire, pourquoi il m'appelait « monsieur » avec un salut mesuré sans la main, je ne me le demandais pas longtemps, non, certes ! je vis que son regard brillait d'une certaine tendresse — mais oui ! plus de tendresse que de malice — et je compris tout. Je compris que ce jeune homme de dix-neuf ans ne s'était détourné de moi que pour se retourner bientôt avec le ton qui lui convenait et j'effaçais

tout de suite la rancune. Quel compagnon je compte avoir maintenant ! avec quel ravissement on découvre petit à petit les vertus et les capacités que cache l'humilité chez les chrétiens ! Voyez, s'il ne vaut pas mieux les préférer aux menteurs qui dînent en ville et jettent la poudre aux yeux d'une manière supérieure. Mais, qu'est-ce que je dis là, à vous ! à vous qui m'avez conseillé le grand air de la foi pure et la simplicité des croyants ?

C'est égal ! je commence à ressembler un peu moins à mon portrait vivant, cette Mme Lafleur.

Mille compliments à Mme X***, mille remerciements pour vos bons conseils et votre dévouement, mille amitiés.

ODON-CYGNE-DUR.

P.-S. — Jurez-moi que vous ne montrerez à personne des lettres où je m'étale, en somme, avec cynisme ! ! ! Je suis si imprudent !...

CHAPITRE III

LA MONTRE EST CHEZ ALFRED

Mme Lafleur, un jour, envoya la petite Mariette chez l'oncle Georges. L'oncle Georges a bien des torts vis-à-vis de sa belle-sœur : il a tant désiré la montre ! mais Mme Lafleur oublie aussi bien les torts qu'on a que ceux qu'elle a. Elle est comme M. Dur, Mme Lafleur !

« Va voir mon oncle Georges, Mariette ! Demande-lui comme ça, alors, s'il ne peut pas me donner trente francs à ma disposition. Prêtés, alors ! Tu lui diras que je suis bien inquiète, car il manque trente francs à M. le propriétaire. Dans la bousculade de mon bric-à-brac, ici, j'ai pris trente francs sur l'argent des termes. Dis lui : « J'ai peur de vous ennuyer, oncle Georges ! Mémère m'envoie vous demander gentiment. Pas de bêtises ! c'est trente qui manquent, n'oublie pas... Quoi ! j'irais encore chez le commissaire, et pour de bon cette fois-là ! non, alors ! dis-lui qu'il faut que je remette les trente francs pour ne pas être une voleuse ! »

« Ainsi, disait l'oncle Georges à Mariette, comme effet de sa belle conduite vis-à-vis de son propriétaire, elle est encore bien contente de m'avoir quand elle lui a fait tort de trente francs. Dès lors, à quoi bon la mauvaise tenue ? elle ne peut pas même lui demander de rabattre trente francs à son profit à elle, donc ! à quoi sert-il de se mal conduire ? Je regrette qu'il ne soit pas convenable de t'apprendre les folies de ta mère, mais un jour tu comprendras en examinant bien les faits. Quel toupet ! et c'est à moi qu'elle vient mendier, naturellement. Déci-

dément, ta mère me pue au nez, Mariette. Se saigner pour un tas de bonnes gens qui fricassent l'argent, des paniers percés. Et son juge de paix qu'elle avait entortillé à toutes les minutes. Oh ! j'ai bonne mémoire, relativement à la montre, moi ! Je n'ai pas plus d'enthousiasme qu'il ne faut pour pardonner ce jugement de tribunal-là. J'ai une envie folle de lui dire que je ne pardonne pas ! non ! dis-lui simplement qu'elle n'aura rien. Mais si on pardonnait comme ça, au hasard de tout, tout serait perdu. D'ailleurs, elle m'a manqué d'égards, et je me borne à le constater avec modération. Dis donc à ta mère que si elle avait profité dans l'opportunité de l'occasion quand je lui faisais une offre sérieuse, la montre ne serait pas perdue au hasard à ce point-là. Conséquemment, elle aurait une somme de... dans son bas de laine prudemment. Elle eût évité que la montre créât des histoires en justice où il était difficile qu'elle ne fût pas volée, comme elle a été. Dès lors, évidemment, il faut qu'elle se décide à aller chez Pierre et Paul pour mendier, le cas échéant, quand l'occasion de la dépense s'effectue. Ça, c'est inéluctable.

— Mais elle est dans son tiroir, la montre de père, mon bon oncle Georges. Oui ! elle se repose dans son tiroir depuis qu'elle est revenue.

— Ah ? eh bien ! tout mon compliment ! de quelle manière donc, l'objet est-il revenu ?

— La montre était chez les nègres en Chine du Japon. C'est le petit-fils de Mme Nave, le marin, qui a trouvé un autre marin en train de la tripoter. Alors, il a dit qu'on en fasse un petit paquet pour mère. Mais c'était pas un voleur l'autre marin, il ne savait pas pour la responsabilité de la montre.

— Eh bien ! dis à ta mère que si elle est dans l'embarras par suite d'une folie d'emprunt sur la caisse des termes échus, je suis acquéreur de la montre au prix de soixante-dix francs, mais un sou de moi, je proteste qu'elle ne l'aura pas autrement.

— Ah ! mais, mère ! elle ne l'a plus la montre ! La montre n'est pas restée dans le tiroir du buffet puisqu'elle l'a mise en main à Amélie, par force, puisqu'Alfred se mariait avec elle. Oh ! là ! là ! quelle bile qu'elle se fait, Alice ! Ah ! oui ! elle a gueulé pour de bon, Alice !

— Ça doit être encore un gentil coco le petit-fils de cette antiquité-là, Mme Nave, ah oui ! D'ailleurs, il n'y a que les tapageurs, et les vauriens aux abois, pour prendre un engagement dans la Marine de l'Etat. En définitive, renseignements pris, à supposer que tes historiettes aient un fondement, Mariette, la montre de grand-père Sébastien serait au domicile de mon pupille Alfred. Cependant, il n'est ni prudent ni convenable de laisser comme propriété dans les mains des jeunes gens un bijou d'héritage, un objet de collection en or d'une valeur réelle. La vérité m'oblige à dire sur des faits qu'Amélie est considérée et estimée par des gens riches. Ton frère a agi en toute franchise, en se mariant avec Amélie après qu'ils avaient fauté. « Le vin est tiré, il faut le boire ! » comme on dit. Leur situation est bonne ! mais à supposer que par un coup de tête ou autrement, Amélie reçoive son compte ou qu'elle donne son tablier, celui qui est sans place et qui n'a pas épargné un magot, s'il ne veut pas se mettre en arrière avec des dettes, il a le diable au corps. Dès lors, en dépit de tout, je crains bien que la montre de grand-père Sébastien aille dans le trou du Mont-de-Piété. Allez voir, après ce coup-là, s'ils entasseront sou à sou pour la dégager ? Oh non ! hein ! dès lors, à quoi sert-il ? Je m'aperçois maintenant que j'ai eu tort de ne pas aller voir son domicile. Il n'est pas convenable qu'il ne m'ait pas donné connaissance de son mariage, mais, comme tuteur, j'ai le devoir de le surveiller. La politesse n'a pas de poids, comparativement aux devoirs.»

A la vérité, Alfred n'est point de grande taille, mais il paraît l'être à cause de cette maigreur, preuve demeurant que Mme Lafleur n'engraisse pas ses convives. Sa pauvrette

figure est si mince à l'endroit de la bouche qu'on ne pense pas qu'il ait un menton ou des joues. Il a l'œil des enfants habitués à la rue parisienne, qu'elle étonne toujours, et pourtant vif, inquiet, comme l'ont les ambitieux pas encore résolus. Pédalant à bicyclette la nuit et certaines heures du jour, poussant la charge des journaux lourds, son échine est arrondie par le poids et par la course ; or, les projets vont vite en cheminant. Automédons fâchés contre la foule, et vous, chauffeurs des taxis et des limousines, et vous, piétons soucieux ou bavards, vous tous, lequel de vous, qui croisez combien de rêves sur le pavé en bois, a prisé tel audacieux regard d'Alfred à tous les signes de richesse. M. Dur devient, me dit-on, un grand homme, Alfred est un homme, ce qui, souvent, est le contraire ! M. Dur est loin ! Loin est le temps où l'employé du Gaz à l'écriture symétrique et ornée s'ébahissait des vêtements de M. Dur, le temps romanesque des cinémas, le temps de l'ami Mahaut, le jeune voleur du cycle, et de l'hôtel, rue Drevet. Depuis qu'une nuit, Alfred a pénétré dans le sanctuaire du *Financier quotidien*, chez le directeur, s'il vous plaît ! reportages, pelisses fourrées, grandes affaires, automobiles se sont fixées dans la tête avec le souvenir du tiède cabinet éclairé. Qui lui a dit que les journalistes voyagent gratis ? Sûrement, ses désirs ne démêlent pas ce qui sépare le stylographe et le carnet de chèques ou les apéritifs de la rue Montmartre et les poulardes truffées que sa femme Amélie, cuisinière d'un bijoutier des boulevards, prépare pour ce M. Loque, mais déjà le dégoût du bric-à-brac de sa mère, il l'a prouvé par la propreté de son logement rue Saint-Antoine, et sa vénération de la Presse par son zèle. Ne manger, ne dormir qu'aux heures laissées par le dur colportage des journaux ! ne s'arrêter entre les mercières des faubourgs, les sous-sols des imprimeries, les gares à l'aurore, que pour réparer sa bicyclette en buvant dans un bar, ou pour attendre sous la pluie, rue du Crois-

sant, au milieu de la pègre, les paquets imprimés,..... et rêver d'élégance !

Ce courageux petit Alfred habitait un sixième rue Saint-Antoine, mais quel sixième tout brillant, frotté, luisant, éclatant : les meubles rustiques venus de cultivateurs du Berry, les parents d'Amélie, les meubles d'acajou brillaient, les carreaux rouges dont sont pavés les étages des vieilles maisons de Paris brillaient, le fourneau noir, les pauvres chaussures rangées ! Rien ne rappelle plus la bohême de la rue Gabrielle, rien, pas même le lit plié dont se sert le frère, Maurice, et qui est peint couleur argent. Maurice, fumiste, aide maintenant Alfred, et Alfred ne le traite de bâtard que lorsqu'il s'avise de réclamer la montre. Rien ! pas même les tas de journaux accroupis comme de gros serpents, comme des serpents bien éduqués. C'est ce qu'on appelle les bouillons dans le métier, les invendus. Alfred a trouvé le moyen, oh ! un moyen honnête ! d'avoir un droit sur les invendus : il trafique avec les marchands de papier. Alfred augmente encore ses bénéfices en chargeant la bicyclette des journaux de différents titres, et sa peine aussi, le pauvre enfant ! Amélie gagne cent cinquante francs et « se fait » bien davantage avec le « sou du franc », la « gratte » et les pourboires !

« A supposer que les renseignements que je tiens de ma nièce Mariette aient un fondement, et que l'objet soit au domicile d'Alfred, se disait l'oncle Georges en allant chez son neveu, je me rends compte qu'en surveillant le manque et la gêne dans ce ménage, si c'est possible, au moment d'une mauvaise situation pécuniaire, le bibelot me tombera dans les mains. Néanmoins, j'ai une folle envie, pour éviter toute perte de temps, de faire une offre dès maintenant. Je voudrais tant avoir la montre ! Evidemment, je ne vois pas le mal qu'il y a à dire : « Je donne tant ! » Réflexions faites, Alfred, malgré tous ses défauts, n'est pas ultra comme sa mère, en matière de

souvenirs mortuaires : il est partisan du grand genre, le genre crème fouettée. Celui qui ne sait pas compter est toujours dans le besoin parce qu'il ne garde jamais une poire pour la soif. En conséquence, ce serait à douter de tout si Alfred ne se décidait pas. Le ménage n'a pas d'épargne ; quand les billets seront sur table, comme effet de la vue, il se tiendra pour satisfait avec soixante-dix francs, ce qui est une valeur placée à cent du cent. Cela étant, le bonbon est retrouvé pour moi, et je ne regretterai pas l'occasion de la dépense car la montre n'a pas de prix ; c'est une plus-value perpétuelle ! »

Cependant, le chauffeur Lhiaubet déplorait que la montre fût perdue pour lui. Depuis qu'après les interrogatoires du Palais il avait confié à Constant la montre subtilisée à Mme Lafleur, il n'avait guère eu de nouvelles de son complice et le jugeait sévèrement. Il ronchonnait :

« Il le sentira dans ses tripes, ce que c'est que la volonté de l'homme, le nommé Constant. Tant et tant ! crème de bandit, va ! Ah ! si je le tenais dans mes pattes de lutteur, il ne pèserait pas lourd. Ma montre ! ! ! confisquer ma montre ! En tous cas ! attention à lui de ne pas lâcher le morceau sur mes affaires, car je l'écrase comme une pomme de terre « en robe de chambre » dans la sauce au beurre ! Un Constant !... ça n'existe pas ! ...»

Lhiaubet, nommé agent de la Sûreté par la décision du juge d'instruction, n'avait pas renoncé à l'habitude des vols : il les organisait bien mieux et jouait avec ce qu'il appelait « la bêtise humaine ». Lhiaubet, malgré sa manie de commander les faibles avec une brutalité sèche pour leur faire sentir sa puissance, malgré la platitude devant les forts, ses grogneries, avait facilement des amis et les gardait à cause de ses plaisanteries, de son intelligence réalisable et de son talent sur la flûte. Il passait des macabres réunions de rôdeurs en ribote aux conseils tenus pour leurs entreprises. Quand il avait besoin de l'argent de l'administration, il trahissait un compagnon

pour toucher la prime promise aux indicateurs, mais quand il croyait devoir conserver l'aide ou l'amitié de celui qu'il avait trahi, il l'avertissait, le sauvait, et la Pègre estimait Lhiaubet comme un camarade dévoué.

Il prenait sa part du butin après les mauvais coups, mais s'ils étaient interrompus par les agents, Lhiaubet clignait de l'œil ou exhibait en cachette une carte jaune, et la Police le considérait comme un agent zélé.

Une nuit, à deux heures, il préparait rue Boissy-d'Anglas le vol d'une auto, une de celles qui attendaient les joueurs d'un cercle place de la Concorde. Un certain Albert, dit Le Taffe, ferait l'offre d'une partie d'écarté au chauffeur qui était une de ses connaissances ; un autre était chargé de l'anesthésier par une piqûre, et Lhiaubet conduirait la voiture dans une mystérieuse remise à Neuilly. Mais voilà que, tout d'un coup, Lhiaubet rôdeur, se transforme en Lhiaubet policier ; son œil a reconnu deux inspecteurs. Il s'avance avec gravité, car il est comédien par nature ; il les fait entrer dans un bar, leur paie à boire, se donne les gants d'avoir éventé une « affaire des autos du cercle », décrit la bande qui est la sienne, puis va tranquillement sous les colonnes du Ministère de la Marine avertir ses complices qu'ils sont recherchés. Après quoi, il se propose d'aller dormir à son domicile, rue de Maistre. Or, comme il remontait la rue Royale en ronchonnant, en se plaignant, un garçon de café, qui fermait les grilles de la Taverne Royale, l'appela. Léonce Sancoin ! Le mari d'Aurélie habitait avenue de Clichy. Le mari et l'amant s'accompagnèrent.

« Oh ! tu sais, je ne suis pas mal avec toi malgré que ma femme m'a tourné le dos, dit Léonce, pour se débaucher, car ce n'est pas rapport à ta figure qu'elle a dérapé, pour tes beaux yeux : la rage qu'elle avait, oui ! empoisonnée comme elle était à force de la méchanceté de mon affaire avec Rose Lafleur ! Ah ! oui ! ça a été une perte bien triste, vraiment, pour mon commerce : me voilà

garçon chez Wepler ! moi ! Mais, tu sais ! probablement, elle aurait ramassé un pouilleux aussi bien, un torchon de rebut, puisque son idée n'était occupée que de me larder, moi, ainsi ! ! ! Alors, tu comprends, moi, je ne te fais pas de reproche, c'est moi qui ai eu le tort de commencer. Et elle, le pauvre petit paria, dans quelle crasse qu'elle était tombée par ma faute, maintenant ?... pas même savoir où... oh !... une petite qui rougissait comme une écrevisse pour un mot ! On devrait jamais s'embarbouiller dans des histoires d'anicroches comme ça, c'est comme des fusils, le coup part, t'es pincé ! Quoi ! c'est ma pénitence, hein ? Et la belle avance que j'ai avec Rose ! ah ! elle peut bien crever, celle-là !

— Tu es un homme de carton, c'est pourquoi tu n'as pas la prépondérance sur les femmes. La force ! ! !

— La force... la force, houm ! J'ai à te dire à ça que tant qu'à Rose et moi, on a encore des rapports ensemble. oh ! je lui en veux ! mais tant qu'à toi et Aurélie, c'est raté, car elle ne s'est pas plu chez toi. C'est pas si merveilleux pour que tu te vantes !

— Je te garantis qu'Aurélie ne se déplaisait pas, va ! mais, dame ! à l'époque ,il a été question de la môme Angèle, et madame a fait des réclamations. Au lieu de profiter, à la satisfaction de chacun, madame a perdu patience : c'est pas du bon sens, un mâle pour soi seule ! jamais Lhiaubet n'abdiquera l'autorité.

— Des blagues ! elle était honteuse, Aurélie ! ça l'embêtait parce que tu avais barboté la montre à Rose Lafleur. Hein ? tu fais la sourde oreille ! En te voyant aujourd'hui on se douterait pas que tu es un... oh !

— Un voleur ? quoi ! tu n'es pas malade ? t'es ému ? Et puis ? que je tripoterais les poches des citoyens de M. Millerand, si je leur découpe pas la viande ! ça t'embarrasse ? Alors, il y a de l'empêchement, non ? Tout chacun est libre, t'entends... Allons ! allons ! ne tremble pas, petit Léonce, repose-toi sur Lhiaubet, va ! tu m'es sympa-

thique, tiens ! Maintenant, preuve que tu n'as pas le droit de me mépriser comme voleur, c'est que j'ai eu l'honneur d'être désigné comme agent par M. le juge d'instruction à l'époque de l'erreur judiciaire dans l'affaire Burckardt, et nommé par M. le chef de la Sûreté générale, ce qui ne me fait pas l'effet de pas trop sentir le moisi. Une petite décoration à l'endroit de la poitrine, ça me donnerait du ton, hé ! mais, arrêtons-nous à la réalité pure et simple : et cette carte pour naviguer, c'est pas mesquin, avec la photo de Lhiaubet et le paraphe, hein ?

— Tu veux me bourrer le crâne avec ton inscription sur carton ? Dis donc, les phénomènes qui venaient au ralliement dans mon bar ? tu crois que j'avais de la cire dans mes yeux et dans mes oreilles, alors ? toute la clientèle du bagne, eh ben, c'était tout de la rousse.

— Dans le fond, t'as raison de te méfier de la rousse ! mais moi ! comment qu'elle est ma nature par constitution ? Ah ! je te garantis que des fonctions honorables, c'est toujours sérieux pour Lhiaubet. Quoi ! t'as l'air de me narguer ? Comme c'est dur à supporter la méfiance d'un ami qui vous met sur le dos une responsabilité de vol ! Cette camelote que j'ai barbotée, voyons, Léonce, un peu de bon sens ! sois logique. Où qu'elle est, la toquante, là ? Pas chez moi ! alors ? ? ?

— Mais, chez Alfred, tiens ! c'est Alfred qui la soigne, le fils de Rose, ce que je puis te dire, c'est que cette imbécile de Rose sera jamais fichue de conserver son bien, tu le lui collerais sur la peau que ça ferait des cloques. Du Japon, mon vieux, qu'on lui a rendu sa montre par l'intermédiaire d'un marin : on s'en fait pas une idée, hein ? Comment qu'elle avait glissé au Japon, ça, t'as peut-être bien du soupçon de la chose, mais t'es trop défiant pour débagouler, malin... Je m'en fiche pas mal, tu sais !... Bah ! à réception de l'objet, comme elle était en compagnie de sa bru à table, elle a jeté la montre dans son tablier... son bien lui coule comme on saigne du nez.

— Dans quelle fabrication qu'il travaille, Alfred, car bien sûr il n'est pas député ni propriétaire d'immeuble sur la place de Paris ?

— Pour quant à Alfred, c'est pas un trop mauvais garnement, mais à part ça, c'est pas grand'chose de bien magnifique comme résultat. Il paraît qu'il roule en vélo toute la nuit pour porter des journaux. Y a du danger à s'escrimer en pleine rue contre les autos pour une bicyclette.

— As-tu eu connaissance du domicile où son petit ménage est installé ?

— Pourquoi donc que tu me poses cette demande ? Je compte bien que tu n'as pas les idées de lui faire aucun mal à ce miséreux-là ! En tous cas, c'est comme tu voudras, mais, moi, je ne sais pas dans quelle maison on le trouve.

— Les copains de Lhiaubet ne se permettent pas de réflexions sur ses entreprises, car ils sont convaincus que Lhiaubet est solide comme un homme de fatigue qu'il est, Léonce ! Néanmoins, puisque tu te confirmes dans tes erreurs concernant ma droiture, comme moi, Lhiaubet, je tiens à posséder ton estime, j'accepte de prononcer ce que j'ai à répondre de suite pour te dispenser de toute objection. Ecoute bien, car c'est grave ! Voilà : la belle montre en or est mon bien en tout droit, honneur et sécurité, attendu qu'elle m'a été transmise par la Burckardt — oh ! la noble dame ! — et ce, pour un grand service que je lui ai rendu. Motus ! Pourquoi, dis, que je l'ai pas revue, cette montre en or ? Eh bien ! écoute-moi, Léonce, si la justice ne départage pas mon bien à moi, et comme il faut, moi, Lhiaubet, je mettrai ma patte de lutteur dessus par force et par nécessité. J'ai dit. Voilà !

— Ah ! ben ! on réclamera pas, Lhiaubet, parce que t'as la langue renouée, toujours ! l'artiste ! mais il me semble que t'aurais pu conserver ton échafaudage pour effrayer les gendarmes ? Non ! non ! non ! pas de ça ! t'as pas affaire à un patron, mon vieux Lhiaubet. Ah !

ah ! ah ! sacré rigolo ! tout de même, quelle idée de satanée malice pour faire rire tout le monde ! Ah ! ah ! ah ! je veux pas te dénigrer mais je serais vraiment étonné si tu n'étais pas le plus beau phénomène de Paris avec tes petites histoires enfilées. Non ! mais ! je suis pas saoûl ! Oui ou non, c'est-y vrai que quand elle restait pour garder mon bar rue de Londres, la môme Angèle a barboté la montre à sa tante Rose Lafleur, la première fois, puisqu'elle avait confiance seulement que tu la vendrais à son profit à elle, c'est-y vrai ? Se décider à rouler une môme de quinze ans, c'est triste, mais pour Constant et pour toi, la base de l'affaire, c'était Mme Burckardt pour lui tirer des sous. Non, vrai, tu exagères ! Eh ben, si t'avais pas été fautif, t'en aurais fait du tapage devant le comptoir du juge d'instruction ! Mais en voilà assez ! à quel moment exact qu'elle te l'aurait donnée directement en pourboire, la montre, Mme Burckardt, puisque c'est dans la complication des papiers que les agents l'ont reconnu : c'est toujours pas dans ton pardessus de chauffeur, non ? Quand je pense que t'as fouillé la poche de Rose après le Palais de Justice... mais si, voyons !... c'est toi ! Malgré que la montre était bien à toi, t'aurais jugé convenable d'avoir l'intermédiaire de Constant pour tes affaires ? je ne crois pas ! En résumé ! tu sais, je t'en veux pas ; moi, ça m'est indifférent.

— La rue où est mon domicile commence à cet immeuble. Adieu ! consolide-toi dans cette bonne opinion, Léonce Sancoin. Bien entendu, le gars Lhiaubet est un rigolo, mais le gars Lhiaubet est redoutable. Malheur sur ta carcasse, Sancoin, si tu es bien placé pour t'élever contre la volonté de Lhiaubet. Sancoin, tu es marqué ! gare !

— Non mais ! c'est là, à Gaumont, que t'as vu cette pièce au cinéma ? Si je suis grillé par ton comité de bagne, je peux dire : « Repens-toi, Léonce ! » car un cochon comme moi ne vaut pas plus que la saignée et Rose Lafleur non plus. Lâchez le coup pour me débourrer la peau,

allez ! Ma pauvre Aurélie ! Depuis que je l'ai dégradée vilement, cette bonne personne, pour prendre la chaîne avec cette saloperie de Rose, j'abandonnerais bien mon sang maintenant à tes galériens par la pénitence que je mérite.

— Crois-moi, Léonce, le plus simple c'est d'avoir l'énergie et principalement la droiture, la loyauté.

— Tant qu'à la loyauté, comme tu dis, tu peux m'en croire : je ne tirerai pas un copain par les bras pour le faire rouler par trahison, ça, non ! même qu'il aurait condamné Aurélie à sa perdition, moi, je verrai ce copain-là un pied dans la tombe que je le pousserai pas dessus !...

— Tu as raison... Bonsoir, petit ! N'oublie pas ce que dit Lhiaubet : la femme c'est l'esclave qui travaille et qui rapporte. »

Lhiaubet n'allait pas se coucher ; tout en roulant une cigarette sous la vérandah du bar qui est au coin de la rue Caulaincourt et du Pont, il réfléchissait, les yeux sur la rue Etex, par où le long du cimetière Montmartre Léonce regagnait l'avenue de Clichy. Il avait une manière de parler avec autorité et familiarité par laquelle on ne résistait pas à ses désirs : ce fut sur ce ton qu'il s'adressa à un chauffeur endormi. Les conducteurs de véhicules parisiens sont si forts de leur inertie, que Lhiaubet dut exhiber la fameuse carte jaune qui fait obéir l'Enfer de Paris. Voilà le client assis à côté de son guide, ce n'est pas sans motif que le magnifique et sombre Lhiaubet est à côté d'un « subalterne ». En effet, la montre est chez un porteur de journaux. Or, les habitudes de tout ce qui vit dans les rues, qui les connaît mieux qu'un chauffeur ? La montre ! oh ! ce n'est pas que le bandit envie le plaisir, comme, par exemple, l'oncle Georges, de conserver un objet d'art dans une armoire, mais quelle satisfaction d'orgueil, un jour à venir, d'écraser le complice Constant avec cette « pièce à conviction ». « En voulant me priver de mon bien, Constant, tu as laissé glisser la toquante, et

moi, le terrible maître, j'ai mis mes pattes de lutteur dessus, moi, Lhiaubet, je l'ai dénichée ! » Ce triomphe ! Lhiaubet ne rentrera pas rue de Maistre avant d'en être assuré. Maintenant, le policier-bandit commence son enquête : il sait déjà par le chauffeur du taxi dans quel bar se réunit la pègre de la rue du Croissant. Le bistro, par la vertu magique de la carte jaune, lui montrera dans les groupes le nommé Lafleur. Après l'enquête, les actes ! comment voulez-vous, n'est-ce pas ? qu'un blanc-bec résiste à Lhiaubet ?

« Tiens ! le fils à Rose Lafleur ! Je suis heureux de te retrouver, Alfred, et bien constitué, dame ! T'as pas trop grandi depuis la rue Gabrielle. Alors, comme ça, ça fait que tu te débrouilles dans la carrière de porteurs de journaux. Et honnête, toujours, bien entendu ! Vois-tu, ce qu'il y a de bon et de vrai pour un homme sérieux, c'est l'honnêteté. Sacré Alfred ! eh bien ! le plus simple serait de prendre un verre ensemble. Qu'est-ce que m'a rapporté Léonce ? alors, il paraît que, sans peur, comme ça, tu as entrepris la perspective de te marier : c'est digne, ça ! Eh bien ! je souhaite que tes affaires ne fassent que croître et prospérer. Le travail et la gaieté, c'est ma devise. Un de ces quatre matins, il faudra que je fasse un tour jusqu'à ton petit ménage : un dimanche, j'apporterai mon déjeuner, sans façon, et vous m'aiderez à le manger : dans quel coin vous êtes installé ? l'ami Léonce n'a pas eu le temps de m'indiquer votre domicile.

— D'où c'est-y que vous sortez, vous ? voilà cinq minutes que vous avez tout l'air de me guetter : oh ! froidement, je vous le dis, vous savez, je vous ai vu amorcer le patron avec vos manières d'aventurier. Quelle signification que ça a de faire bavarder le patron pour parler de moi ? Vous recherchez les gens dans leur « business », alors ?

— Voilà l'effet de la gentillesse entre loyaux travailleurs ! mais, à l'époque actuelle, faute de solides principes

traditionnels, on se méfie d'un homme sérieux qui est l'ami de la famille !

— Je me fous de la famille. Vous voyez que je m'efforce de pas être agressif, hein ? eh ben ! qu'est-ce que vous réclamez ?

— Tout simplement, j'ai parié qu'avec cette carte, je t'imposerai le respect... Ça va mieux, petit ?

— Tu as du retard pour m'épater, car je me rappelle qu'un ignoble fourbe a exhibé cette carte, un jour, chez ma mère, pour du chantage. Cela me prouve par déduction que cette carte c'est les ressources de la perfidie : c'est écœurant !

— Ah ! petit sournois, tu es disposé à la lutte ! Une « petite vie » comme ça qui résiste ! Mais, c'est le cas de le dire, tu ne pèseras pas lourd dans mes pattes de costaud. Le fait est là que je ne suis pas dénué de moyens ni de dispositifs pour te posséder et te ravaler. Salut et fraternité quand même. Attends-toi à entendre parler de moi, petit ! »

« Il est certain que quand on n'a pas d'occupation, le dimanche, le sommeil ne nuit pas, disait cet après-midi-là l'oncle Georges à Alfred qu'il trouvait étendu sur le lit. Il n'y a pas lieu de se priver de sommeil quand, cependant, le sommeil n'absorbe pas les moyens d'arrondir ses revenus. Pourquoi ne pas se mettre la nature dans la tête, rien de mieux que la nature, d'après moi, nécessairement. Ronfle, Alfred, ça ne coûte rien. Qui est prudent se ménage pour se renforcer et se grossir : engraissez-vous ; enrichissez-vous, disait un ministre d'Etat nommé Guizot. Dors, Alfred, et moi, en attendant, comme résultat de ton repos, en définitive, j'aurai lu le journal gratuitement sur cette table-ci ! »

Habitué à respecter l'oncle Georges, arbitre de ses

querelles avec sa mère, Alfred se releva sans joie : il était habillé.

« Alfred, je ne t'ai pas dérangé pour divaguer sur des historiettes : ah ! ça fait belle jambe les futilités, ça ne vaut pas tripette, c'est la moutarde après dîner. Pour ce qui est de la santé, d'après ce qu'on m'a dit, le petit a été malade. Il est naturel que chacun tienne à guérir les siens ; or, les médecins ne laissent pas marchandailler, en cas de maladie, donc, la monnaie n'a plus de valeur : on ne regarde pas à l'épargne ; conséquemment, j'ai deviné que tu es dans une mauvaise situation pécuniaire. Evidemment, moi, je suis ton tuteur, et si tu as une somme à payer de traite ou de facture, je suis venu t'expliquer une affaire.

— Quand le petit est malade, c'est le cas d'user de la clinique : dame ! c'est une humiliation, mais j'ai pas encore tout du grand brasseur d'affaires, hein ?

— Tu n'es pas hors d'âge encore, mon bonhomme ; en toute franchise, m'est avis que si vous épargnez au lieu de vous gorgiasiser en dépenses outrées, vous améliorerez votre situation et vous irez jusqu'à la richesse. Bien que, malheureusement, tu ne t'inquiètes pas outre mesure des intérêts commerciaux, tu n'es pas sans avoir connaissance de ce qu'il en est de la *vente à réméré*, En définitive, après la vente, tu peux reprendre la chose que tu as vendue, si l'argent nécessaire ne te manque plus pour la libérer. Simplement ! Maintenant, en tirant parti de cette pratique, jugerais-tu bon de me céder la jouissance de la montre à grand-père Sébastien, comme nantissement d'un prix fait ? Remarque que c'est à douter de tout de voir que le bien de mon grand-père est à vous, mais je ne proteste pas !

— Tu me parles là d'une affaire excessivement sensationnelle ! très moderne. Oui ! mais pas de blague ! si je ne m'arrange pas, je suppose, pour te rendre... tout serait foutu ! ce serait navrant et plus qu'idiot.

— Oh ! ce n'est pas en taillant en plein drap dans ton budget actuel que tu récupèreras l'objet, bien sûr ! mais laisse les choses aller leur cours. Tu espères te débrouiller habilement du côté du journalisme d'écriture, pourquoi pas ? J'avais une folle envie de me décider pour l'état de reporter étant jeune : rien de plus beau ! Enfin ! quand, moi, je dis : tu réussiras, tu réussiras. Je compte que gagner gros comme journaliste ne te demandera pas trop de temps ; alors, je serais étonné que tu ne trouves pas l'occasion de délier les cordons de ta bourse pour tenir la montre et sans te saigner.

— C'est qu'on ne les soigne pas extrêmement, les reporters, oncle Georges.

— Ceux qui ne possèdent pas bien tous les tours de bâton, le fond du sac, mais ceux qui sont dans la peau du bonhomme, ils rencontrent des auteurs dramatiques, des aviateurs, des députés, des gros boursiers, qui mènent la vie luxueuse des sports. A moins d'être pire qu'un jeune enfant, ils ne les quillent pas sans avoir des chances de premier ordre pour les débouchés financiers sûrs et avantageux. Moi-même, qu'est-ce que je suis en matière de placement devant ces maîtres, un modeste élève ? non ! de la cendre ! de la fumée immatérielle.

— Je me résignerais facilement au sacrifice de la montre pour une somme, mais du côté de mère, il y a une considération de pudeur, de respect ! mère me trouverait en défaut. Et Amélie ?

— Tu n'as donc pas de ventre que tu ne t'engages pas par crainte de l'agitation des femmes ? Si un estomac solide te manquait à ce point-là, ce serait à douter de toi. Ah ! tu auras de la peine à réussir, Alfred !

— J'ai honte de faire pivoter un souvenir de père pour une question de « business ».

— Avec ton oncle, elle plonge dans la famille de plus en plus, la montre de grand-père, mon bonhomme. Tiens ! j'ai bonne envie de te coucher sur mon testament par

un legs de la montre. C'est toi qui le tiendras après mon cercueil le souvenir de mon frère.

— Alors, donnes-en le plus possible. Combien en donnes-tu ?

— Je donne soixante-dix.

— Tu te rappelles donc pas que la dame célèbre lui avait casé la montre pour plus de mille francs au monsieur du high-life. Oh ! oui ! ça dépassait bien mille francs. A part cela, en son genre, actuellement, je prévois qu'elle les dépasse encore. Non ! pas de suite possible à l'affaire sans rectification de prix.

— Pour ce qui est de M. Baseilhac, c'était un gaspilleur, et la dame lui coûtait beaucoup. C'est le grand genre pour ces entreteneurs de danseuses, de brûler la chandelle par les deux bouts. Quant à toi, puisque tu n'es pas raisonnable, je ramasse le billet que j'avais dépoché sur la table.

— Remets-le, si tu veux, et tu as gagné la partie. Cent.

— Non ! c'est soixante-quinze mon dernier prix.

— Ah ! non ! le billet bleu, mon oncle Georges.

— Quatre-vingt, allons ! pour ne pas liarder.

— Je tiens au billet bleu.

— Tire vingt francs dans le creux de ton bas de laine, mon petit bonhomme, maintenant ; et alors, après, tu mettras le poing sur le beau billet. Tope ! Ah ! je me flatte que la montre de grand-père Sébastien est à moi en toute tranquillité d'esprit. »

De l'escalier, la toux d'un homme sembla répondre aux présomptueuses paroles de l'oncle Georges, puis trois légers coups à la porte.

Oui, vraiment ! aujourd'hui, Lhiaubet est un vieux ! ses cheveux grisonnent au bord de sa casquette, il est voûté, très voûté ; son teint, mais il est terreux, son teint

et ses yeux sont comme ceux d'un lièvre. Il inspecte dans les glaces des magasins les promeneurs qui marchent derrière lui; à la vue d'un passant suspect, il se dissimule dans une entrée de maison, puis se méfie de sa cachette, fait semblant d'attacher ses souliers. Ah ! Lhiaubet ! formidable Lhiaubet ! est-ce là ta force ? Il était sorti, l'air malin de chez Rose Lafleur qui, dans sa peur de la carte jaune, lui avait révélé avec d'aimables sourires le domicile de son fils Alfred, il avait descendu la rue des Martyrs, et place Pigalle, au bar des Pierrots, il avait rencontré un honnête collègue de la Préfecture : Lamôle.

« A merveille ! je suis enchanté de l'heureuse rencontre que je fais. Espérons qu'elle te sera utile, Lhiaubet. Pour à présent, Lhiaubet, je suis étonné au sujet d'une discussion ce matin au Commissariat rue La Rochefoucauld. A toi je le dis : tu as agi sans intention de nuire à la société, mais seulement par zèle d'amorcer ou par faiblesse. Mais que de preuves contre toi ! Il est arrivé que cette nuit, tes copains ont eu trop d'amour pour une de ces belles autos de maîtres qui s'étalent place de la Concorde... tu sais, là, le superbe cercle ! et tout d'un coup, pendant qu'on regardait, ils se sont emparé d'une limousine vernie. Je ne pourrais pas assez dire combien on a été affligé rue La Rochefoucauld ; c'est là que j'ai vu que tu es estimé énormément. Aucun de ces messieurs ne jugeait que tu aies pu être un malfaiteur. Je demande ce que c'est ! je demande pourquoi tu es recherché, toi, le grand Lhiaubet, Lhiaubet le Magnifique, on me répond que tu as régalé royalement des inspecteurs pendant que tes copains opéraient. Après, tu es allé parler avec ceux qui t'attendaient sous la colonnade du Ministère de la Marine. On en a déduit que tu as la responsabilité de ce coup de Trafalgar : c'est le motif de ton arrestation. Dieu soit loué ! on ne m'a pas ordonné de rien commencer contre toi ! oh ! j'aurais désobéi, car je te suis fidèle. J'affirme que tu es innocent et je plains de tout cœur

tes souffrances. Oh ! je l'ai proclamé pareillement devant les chefs : faire rechercher le grand Lhiaubet, un serviteur zélé ! la police n'aura pas cette honte ! »

A mesure que parle le bon Lamôle, il voit Lhiaubet vieillir de vingt années et se persuade alors qu'il est coupable. Les consolations de l'amitié qui adoucissent le méchant affligé, blessent un orgueilleux. Lhiaubet répond à celles de Lamôle par de la forfanterie amère. Lamôle en a de la colère ; il regrette de n'avoir pas de mandat d'arrêt, il le quitte sans lui offrir le main.

Evidemment, il faut beaucoup d'argent pour partir. De l'argent, il y en a un peu dans sa grosse armoire rue de Maistre : cent francs, une salière ancienne en or et un titre de rentes de cinquante francs au porteur. Non ! ce n'est pas rue de Maistre qu'il faut aller : il est convaincu que la Police (on aura envoyé Méchain et Rimbert) l'attend sur le trottoir devant sa porte. Jamais il n'a tant d'imagination que lorsqu'il a peur. Plusieurs de ses copains, en se levant du lit avant le déjeuner, ont l'habitude de se réunir au café de la Nouvelle Athènes : « Des subalternes ! des traîtres ! des salauds » qui lui doivent tout, que lui, Lhiaubet leur tende la main : non, pas de ça ! il aimerait mieux le couteau de la guillotine. Et pour ne pas être aperçu du café qui est en face du rond-point place Pigalle, il tourne les épaules au jet d'eau qu'il contemplait et marche entre les arbres du boulevard Rochechouart. La montre ! la montre ! oh ! quelle ressource ! Pensez à la joie d'un petit lièvre chassé, quand il découvre un terrier, ce fut la joie de Lhiaubet, quand il eut repensé à la montre Lafleur. Toutes les fois qu'il ne réussit pas dans un de ses perfides projets, Lhiaubet s'y entête comme pour soutenir qu'il a raison tout de même, seulement, il le prend autrement, pour en tirer parti plus habilement. Si, devant une lettre qu'il écrira tout à l'heure, le jeune Alfred ne cède pas la montre, un coup de poing le jettera par terre. La montre est un gage sérieux pour emprunter

« bon » à la mère Paletot, la prêteuse. Il a sur lui trente sous pour deux billets de Métro et pour le bar où il écrira une certaine lettre, ce soir il aura mille francs ! Est-ce qu'il avait le pressentiment de son utilité, lui, le maître, quand il la dépistait, cette montre ? car, en somme, il n'y tenait guère ; mais, voilà ! portez donc une griffe de tigre montée sur or en breloque : c'est du bonheur ! Maintenant, il est nécessaire de ne pas se brouiller avec Constant : ce n'est pas le moment. Il a toujours admiré l'activité du gars Constant et son intelligence dans la lutte. Les Français sont recherchés comme domestiques à l'étranger : le jour où il retrouvera Constant, pour sûr il le recommandera à des patrons convenables, et, placé dans une maison riche, il se reposera. Il se fait vieux, il est temps de se marier. Il lui faut décidément une campagnarde aussi bête que possible, pour qu'elle le soigne gentiment : il trouvera cela en Italie. Hors de Paris, il ne pourra faire autrement que d'économiser la moitié de ses gages. Alors, pourquoi, une fois riche, ne pas vivre en bourgeois dans un village d'Italie, se faire naturaliser et nommer conseiller municipal et maire ?

« Excusez ! disait Lhiaubet en entrant chez Alfred, c'est important que je confie des choses tout à fait sérieuses à Alfred Lafleur.

— A votre disposition ! dit Alfred. Il faut que je sache le plus vite possible... Enfin ! je réfléchis ! pourquoi vous occupez-vous de moi uniquement depuis cette nuit ? Je ne vous accuse pas, monsieur, mais j'aimerais savoir par quel hasard vous avez la certitude de tout sur l'état de la famille et quelle commission vous aviez pour moi cette nuit.

— C'est impossible d'amorcer l'affaire à trois.

— Vous parlerez devant mon oncle, certainement, ou bien vous pivoterez sur vos dix orteils et à bientôt la joie de vous revoir.

— L'affaire ne concerne pas monsieur. Oh ! j'attendrai ! dit Lhiaubet en s'asseyant.

— Mettez-vous à l'aise, mon brave ! de quel droit interviendrai-je, dit l'oncle. Au revoir, mon bonhomme. Serviteur, mon brave !

— Entendu, mon oncle ! mais monsieur est de ces perfides indicateurs de la police qui guettent la honte. Ah ! ce serait piquant qu'il me trouve en défaut pour avoir prise sur moi. Quelle joie d'être parfaitement en règle ! Et gare à lui car je n'ai pas peur, moi ! oh ! froidement !

— Arrangez-vous ! pour quant à moi, j'ai une maladie de cœur qui me coûte gros comme médicaments, en conséquence de quoi les émotions ne me valent pas tripette. Serviteur !

— Halte ! vous n'avez pas besoin de vous enfuir hâtivement sans poignées de main, vous ! dit Lhiaubet, qui reconnaissait la chaîne de montre sur la poitrine. On ne vous le fera pas trembler votre cœur, on le découpera pas ! Tenez ! regardez-moi cette lettre-là, pesez-moi le poids de ça :

Mon fidel domestic,

Vu que ma montre m'a été volée par une emtrepris de cou de main, je vous la reclam au moyen de vos argousin partant de ce princip que vous ête actuellement emploié dans la polic. Je conte sur votre honêteté pour le nécessair.

Je vous salue.

Mme BURCKARDT.

— Elle met son orthographe d'une drôle de façon pour une dame riche, Mme Burckardt. J'ai une folle envie de vous dire que vous êtes un malfaiteur, car je vois bien que cette lettre est fabriquée. Ce serait à douter de tout.

— Vous avez le droit de mépriser un honnête père de famille autant comme autant, gros sournois ?

— C'est vif comme audace ! dit Alfred. En voilà assez d'éloquence compliquée ! allons ! je ne vous épargnerai pas. Allons ! filez de chez moi si vous ne voulez pas palper une balle de mon revolver.

— Alfred ! ...oh !... Alfred !... ne fais pas d'esclandre, dit l'oncle.

— Un rigolo ? dit Lhiaubet, en ramassant vers sa poche le revolver qu'il a fait tomber d'un coup. Petite vie ! pauvre nature !... A nous deux, vous, le gros ! vérifiez-moi ce papier encore, si ça sent le moisi. Vous savez lire, bourgeois ?

Procuration

Je requier tout individut détenan ma montre qui est bien à moi, l'ayant achelé à mon domestique Constant de la livré au porteur de la praisante sou peine de confiscation.

Mme Burckardt.

— Pas d'impatience, dit l'oncle Georges. Allons doucement et en bon ordre. En deux mots, j'aurais voulu avoir une preuve que cette correspondance n'est pas une lubie d'un détraqué. Remarquez que je ne vous accuse pas de bluff ou d'aller trop loin, mais il serait déraisonnable de céder son bien devant un mémoire d'apothicaire : c'est criant ! Apprenez, tout d'abord, que cet objet a toujours été conservé dans la famille depuis mon grand-père. En conséquence d'un vol, un jugement a liquidé la question au profit de ma belle-sœur.

— Quel jugement ? les voleurs ont été accrochés à la police du gouvernement par manière de dédommagement, vu leur innocence.

— C'est par trop ! je me borne à protester que la montre est ma propriété pour la bonne raison que j'ai tiré de ma

poche de quoi l'avoir à moi, Alfred ayant jugé bon de l'utiliser pour avancer son budget d'autant. Hein?... maintenant?

— Vous avez agi au mépris de la galanterie française, à ce que je vois. C'est le comble de l'indélicat ! J'ai envie de bondir quand des faux bonshommes profitent de la gêne d'un petit gars pour mettre les mains sur son bien. Ah ! si j'étais pas forcé de retourner à mon atelier, je vous en donnerais de la tribulation... allons ! il n'y a pas de subtilités à faire, il me faut cette montre... Et toi, moustique, de quoi ? les pattes dans les poches du vieux pilote, rat d'hôtel ! ah ! ça, c'est la note gaie ! »

Alfred essayait de pêcher le revolver dans la poche béante : il en fut puni par un terrible coup qui le renversa.

« Vous êtes... brutal ! dit l'oncle terrifié.

— C'est du bon travail, hein ? si vous vous y connaissez... Dame ! je ne me suis pas charrié jusqu'au sixième étage pour jouir des plaisirs de l'existence. Ah ! çà, combien qu'il mesure de centimètres ton faux-col ?

— Ah ! monsieur ! monsieur ! pas besoin de serrer à ce point-là !... vous êtes en train de m'écraser le cou... Eh ! là ! Eh ! là ! au sec..., à l'ass... Alfred... »

Alfred était étendu, Alfred était bien portant. Il ne bougeait pas. Il jugeait son intervention inutile et en escomptait une plus efficace : celle d'Amélie ; la main de sa femme l'avait rassuré en déplaçant la clef de la porte, de façon à la fermer aux combattants et à la rouvrir par des auxiliaires.

« Ça ne vaut pas la peine de serrer tant. Eh ! là ! Eh ! là ! pas la montre, car c'est un déchirement, monsieur ! Je... je... je me déciderai à payer une somme de... sans chicherie, par compensation. Expliquez-vous ! je ne vois pas le mal qu'il y a à s'expliquer. Eh ! là ! Eh ! là ! j'aime mieux mourir que de donner la montre ! mon devoir... il est inutile de me serrer à ce point... La famille se cotisera... on fera son possible ! la famille vous supplie ! Eh ! monsieur ! monsieur !

— Donne mille francs de suite ou je coupe en plein dans les tripes.

— C'est déraisonnable ! voyons ! je vous ouvre un crédit, je paierai deux cents francs chez moi, je signe pour deux cents francs à valoir.

— Mille avant six heures chez toi, bâillonné, bien attaché, en taxi, ou je te tripote la viande, sournois.

— J'irai jusqu'à cinq cents, prix fait ! bâillonné en taxi.

— Alors, signe une donation avec ton stylo sur mon calepin, vieux chien râpé ; en bonne forme, bien constitué, capitaliste avare ! t'as des sous placés, hein ? sangsue du pauvre monde ! Tant et tant ! Maintenant, tous les deux, je compte que vous viderez la doublure à l'intérieur de vos poches : la montre, et tout !

— Il a pas prise, mon oncle Georges. On est vengé ! dit Alfred toujours étendu.

Lamôle aimait plus sa profession que ses amis place Pigalle, au Bar des Pierrots. A la mine de celui qu'il justifiait et n'accusait pas, il avait compris que son ami était de ces collègues qui sont haïs des autres parce qu'ils les déshonorent. Alors, de trottoirs en trottoirs, de tramways en métros, il avait cru devoir ne pas abandonner le coupable et surveiller la porte de l'immeuble où il était entré rue Saint-Antoine. Par deux confrères et deux agents cyclistes raccolés, et par le téléphone, il avait communiqué un bref rapport à l'Administration du quai des Orfèvres qui l'estimait, et obtenu des ordres. La concierge d'Alfred prévenue, n'avait pas été surprise de l'émotion de sa femme, si tout le monde le fut de sa présence d'esprit. Amélie fut félicitée et rencontra les appuis dont elle semblait digne.

Les édifices de l'orgueil tombent d'un seul coup : au bruit des pas dans l'escalier, Lhiaubet dit « C'est pas le

moment de débiter des plaisanteries pour faire rire ! Lhiaubet, tu vas être débordé dans tes entreprises, t'es frit dans l'huile, mon gaillard. Voilà la vie ! »

Dans la chambre pleine, quand l'oncle Georges, malgré son respect pour l'autorité, ou à cause de cela, eût mis en harmonie faux-col et cravate et rendu ses habits à la propreté avec une brosse, il s'approcha de Lamôle et dit :

« Bien entendu, ce n'est pas le cambriolage d'une chambrette de valeur locative aussi modeste qui a mérité l'honneur d'un dérangement aussi conséquent. J'estime plutôt, comme c'est votre état de plonger dans les milieux corrompus, que vous aviez précédemment la préoccupation d'empêcher ce malfaiteur de causer encore des embarras. Néanmoins, puisque l'occasion est là de m'appuyer sur votre certitude, permettez-moi, maintenant...

— Monsieur ! vous me farcissez la tête de je ne sais combien de choses ! Voilà que vous me tombez sur le dos avec votre exultation de paroles pour me gêner ! assez d'opinions ! assez de discours ! dit Lamôle.

— Monsieur l'inspecteur de police, excusez-moi ! j'affirme ma prétention de dégager ma signature. J'ai engagé une signature dans l'état d'esprit de contrainte par violence. Cet engagement est bon à jeter absolument, puisque la signature était un cas de force majeure. Attendre la décision du tribunal est au-dessus de mes forces, j'ai une folle envie de le dire.

— Lhiaubet, je ne pourrais pas assez dire quelle est votre abjection, dit Lamôle : elle est aussi grande que possible, homme de néant ! J'ordonne que vous posiez devant vos dupes immédiatement ce qui fait peut-être toute leur fortune.

— Ah ! voilà qui est parler ! merci, monsieur l'inspecteur de police. Rien de plus beau que la loyauté et la confiance. Outre l'engagement de signature, il a regratté la doublure de mes fonds de poche pour faire sa pelote ! J'ai été mis en demeure par cet exploiteur de me démunir

de ma montre en or qui, sans surfaire, est un bijou d'héritage d'une valeur estimative ultra !

— « Patte attachée, collier accroché », dit un proverbe. Mais pourquoi donc ça que je remettrais la montre en or en mains à ce gros défraîchi vu la situation à présent. Pour ce qui est de la montre, je voudrais que tu t'en rapportes fidèlement au fait positif, Lamôle : tout simplement, elle a été vendue par ce brave petit gaillard bien courageux, Alfred, à cette vilaine bête qui a profité qu'il cherchait de l'argent ! Est-ce que c'est de la délicatesse, ça, La Jaunisse ? dit Lhiaubet.

— Est-ce que vous avez la compétence pour la liquidation de nos affaires ? dit l'oncle Georges.

— Tiens ! regarde, Alfred ! mets le grappin dessus ! dit Lhiaubet.

— Monsieur l'inspecteur de police !... c'est trop de malheur ! Souvent, j'ai essayé de faire mon possible pour la récupérer. Cette fois, c'est un grand bonheur que j'aie pu me mettre en frais pour avoir mon bien. Quatre-vingts francs que j'ai dépoché !

— Tu parles de cette affaire de façon qu'on pourrait supposer que la montre est à toi. Quelle audace ! dit Alfred. Réfléchis qu'elle est uniquement à mère, mon oncle Georges !

— Alfred ! il me serait pénible de constater que tu vas de pair avec un homme épouvantable. Tu as connaissance, pourtant, que l'objet a été acquis par moi.

— Ah ! il est tenace, le gros La Jaunisse. Et moi, je garantis, preuve à l'appui, que la montre est bel et bien la propriété de Mme Burckardt, et par procuration signée, à moi, Lhiaubet ! Tiens ! regarde ces papiers-là, Lamôle. Devant témoins, je te fais cadeau de la montre, Alfred, par effet de ma gentillesse.

— Qu'y a-t-il de plus triste que toutes ces chétives querelles : la grandeur du danger que vous avez senti ne vous sert donc de rien ? dit Lamôle. Quel spectacle !

Allons ! vous afficherez vos prétentions au Commissariat. Le commissaire de police votera pour la délivrance de ce bibelot à son propriétaire légitime. Pas de révolte, et pas de discussions ! Je prends empire sur cette orfèvrerie jusqu'à ce que le commissaire ait jeté son commandement. »

Le commissaire de la rue des Orteaux ne laissa pas à des secrétaires l'honneur de recevoir un groupe aussi imposant que les gardes d'un homme à menottes et leurs protégés. Comme il s'étonnait qu'on n'eût pas tout d'abord écroué un malfaiteur, Lamôle avança qu'il pouvait renseigner le commissaire dans une contestation pour l'attribution d'objets volés et restitués par lui. Les policiers causèrent à voix basse de « l'affaire des autos du Jockey ». Ces messieurs se demandèrent, si, enfin ! on n'épurerait pas le personnel de la Sûreté. En souriant, le grave Lamôle exposa que Lhiaubet se prétendait propriétaire d'une montre dont un vol aujourd'hui l'avait rendu possesseur : l'écriture par laquelle il essayait de le prouver n'était pas celle d'une certaine dame Burckardt. Lamôle montra du doigt sur les bancs de la salle deux hommes : l'un avait à la fois déclaré que la montre était d'une valeur inestimable parce qu'il l'avait achetée quatre-vingts francs à l'autre, qui paraissait être encore mineur ; cet autre avouait qu'elle appartenait à sa mère. Lamôle estimait qu'un juge de paix avait le pouvoir, l'habitude et la capacité de résoudre de tels différends. A ceci, le commissaire ne répondit pas tout d'abord : il demanda aux intéressés des signes de leur identité ; or, en inscrivant les noms des deux Lafleur et celui de Lhiaubet, il balançait la tête avec la satisfaction d'une certitude flatteuse pour son flair de policier. Il prit la montre aux mains de Lamôle, ouvrit d'un air curieux et assuré le boîtier et en souligna victorieusement les inscriptions sous les yeux de son interlocuteur étonné : *Lafleur, rue Gabrielle,* 105.

« Asseyez-vous donc une minute. Oh ! mon Dieu ! vous n'êtes pas si pressé que ça. Figurez-vous, bien cher monsieur, que vos données coïncident... Oh ! très habile ! vous êtes très habile... avec de l'histoire ancienne, de vieilles, très vieilles histoires. Ah! cette fameuse Mme Lafleur ! vous êtes très habile... Oh ! je l'ai très bien connue : curieux, ça ! extrêmement curieux !... Pardon ! excusez-moi ! veuillez m'accorder un moment, et je suis à vous, mon cher Lamôle... Labbé ! voudriez-vous avoir la complaisance de faire aviser une certaine Mme Lafleur, 105, rue Gabrielle, la concierge, qu'elle ait à se déranger pour comparaître à mon cabinet... qu'on la prie de venir... ah ! ah ! ah ! je lui offre l'hospitalité dans mes bureaux !... bien bonne cette histoire-là !... L'exactitude est la politesse des rois, Labbé... qu'on prenne une voiture !... A l'époque que je rappelais, j'avais l'honneur d'être dans le dix-huitième, le bureau de la rue Lambert... Vous connaissez le dix-huitième... un bureau de tout repos... la retraite avant l'âge... Quant à cette pauvre Mme Lafleur... elle me faisait mourir de rire... Oh ! je l'ai disséquée... je l'ai disséquée d'une façon très... très... enfin ! Remarquez que c'est une femme qui a le raisonnement assez juste ! Elle était assez aimable et assez gaie. Enfin, pour ces gens-là ! c'était une femme assez distinguée... Pauvre Mme Lafleur ! elle était d'une élégance parfaite !... vous savez, l'ancienne manière... les traditions... ah ! ah ! ah ! Sans doute, je lui accordais mille et une qualités, mais j'ai toujours pensé qu'elle était un peu folle... elle buvait ! ! ! J'ai hâte de vous faire faire connaissance des mystères impénétrables de la fameuse montre, mais je vous donne ces détails (« ça se doit », dirait ma belle-mère à cette occasion puisque vous assistez à notre conférence). Remarquez que c'est une fantaisie, car vous comprendrez tout à l'heure que votre présence, aimable d'ailleurs, n'est pas obligatoire. Oh ! malheureusement, je ne vous fais pas un tableau enchanteur des Lafleur. C'est tout à fait du

peuple, du menu peuple, vous savez : les demi-sauvages. D'ailleurs, vous en avez jugé vous-même par le fils ! Ah ! plaignez-moi, mon cher ! avoir reçu une certaine éducation, et vivre avec ces êtres ! Dans ce quartier-ci, aucune nuit ne se passe sans attentats : encore, si on n'était pas si mal servi ! Ce Labbé ! Appréciez-vous le charme de ces milieux, vous, mon cher ? Jamais un peu de fantaisie, de correction ! rien ! le plaisir d'être constamment en conflit ! Quelle boîte ! ce qu'il faut avoir besoin de gagner sa vie pour être commissaire avec une gastralgie et des rhumatismes : c'est effrayant. Décidément, il est dit que cette dame Lafleur et sa montre tomberont constamment à ma charge. Enfin ! ! !... Elle adore sa montre, cette dame, et, d'ailleurs, je la trouve ravissante ! Pas la dame ! la montre ! Ah ! ah ! ah ! Je ne sais pour quelles raisons, on dirait que la montre refuse violemment d'être mise de côté par elle. Je ne sais en l'honneur de quel saint, elle fuit perpétuellement. Positivement, elle en est la propriétaire, elle m'a expliqué longuement le pourquoi et le parce que, mais c'est à dormir debout, cependant, j'ai le droit de dire qu'il n'y a aucun reproche à lui adresser à ce point de vue ; il n'y a rien d'indigne là-dedans. Ce qui me plaît énormément, et que je vous signale, ce sont tous ces pauvres bougres acharnés sur la montre : ils ne la perdent pas de vue pour dévaliser Mme Lafleur, comme si elle était une richissime veuve. Tenez ! le beau-frère ici présent ! il s'est donné un mal infini pour l'acquérir à vil prix. En somme, il n'est pas bien, cet homme, il mériterait une leçon ! Comptez sur moi ! Il en est de même pour les enfants ! C'est qu'il y en a une avalanche d'enfants là-dedans ! ayez donc confiance dans ces petits mufles-là ! A un certain âge, ils tournaient tous le bouton de la porte les uns après les autres pour faire maison vide, et chacun d'eux fondait passablement de machinations pour dévaliser la dame à ce moment-là : une fortune ! Ceci laisse tant soit peu à désirer sous le rapport moral !

Je me rappelle une petite qu'elle a hébergée ! pour laquelle elle n'a eu que de bons procédés ! quelle saloperie ! cette petite, une nièce ! elle faisait merveille dans un café de la rue de Londres. Pas grand'chose de propre ! c'est dans ce café que la petite, avec une noire méchanceté, fut volée en douceur par le nommé Lhiaubet ici présent. Ah ! il ne goguenarde pas en ce moment ! Ce fut un prêté pour un rendu ! La mâtîne avait consulté son galant pour vendre la montre de sa bienfaitrice par l'intermédiaire de quiconque et au profit de la fillette Lafleur. Elle s'appelle Joséphine, ou Gertrude, ou Henriette, ou Ursule... j'avais disséqué toute cette affaire... je m'étais tenu au courant, mais mes souvenirs ont fui ! Quelles gens ! enfin ! Lamôle, mon cher Lamôle ! il faut en prendre son parti ; hélas ! ce n'est pas sans difficulté !... vous m'avez suivi ? Vous rappelez-vous Lena Calvi ! cette fameuse Lena Calvi ! qui a emballé tout Paris... Non ! non ! vous me faites marcher ! vous n'avez pas vu Lena Calvi dans la *Potinière de Deauville* et dans toutes les pièces de Capus ? Enfin ! c'est possible ! oh ! c'était une femme parfaitement élevée ! très lancée ! d'une élégance ! d'un chic ! une femme épatante et bien posée dans le monde ! voyons ! elle était la maîtresse de Jules Tilly... Nonoche ! voyons ! Nonoche!... Ah ! si ! voyons ! je pensais bien que... un Parisien, comme vous !... Mais vous n'avez pas connu ses histoires ? Pour se venger d'elle, D*** avait fait constater par une enquête jésuitique à son domicile toute une collection de papiers autrichiens, de dépêches télégraphiques, de mandats et je ne sais quoi encore ! Ce qui me fait vous dire que c'est par calcul de D*** que Mme Burckardt... elle s'appelle Mme Burckardt... a été inquiétée malgré son innocence, c'est que le juge d'instruction Léonard est un ami de ma belle-mère, Mme de Rosbach, c'est lui qui m'a tenu au courant. Lena Calvi doit voyager à l'étranger en ce moment. Voici ce qu'il advint de la montre : autre chose ne me regarde pas ni vous non plus. Lhiaubet,

qui était son domestique, avait trouvé le moyen de la lui vendre. D'abord, on osa l'accuser de recel, puis, après les fluctuations, l'affaire des papiers autrichiens ayant été étouffée par crainte d'esclandre, on s'arrangea pour étouffer celle qui s'ensuivait. Le juge Léonard rendit la montre à sa légitime propriétaire avec tous les honneurs dus à son rang et à sa noblesse, si je puis m'exprimer ainsi, et une semonce. Eh bien ! Lamôle ? mon cher Lamôle ? est-ce assez réussi comme toquade cette histoire-là, hein ? c'est raide ! Inutile de vous dire que ma surprise fut grande, extrêmement, quand vous me signalâtes le nom de Mme Burckardt à la base des prétentions de ce Lhiaubet. C'est un sauvage, mais il est habile... oh ! le bougre !... Mon cher Lamôle, vous savez que vous pouvez vous dispenser, sans incorrection, de suivre ma petite audience ! ce n'est pas obligatoire ! Si la situation se compliquait, je vous ferais signe... 19, quai Saint-Michel, n'est-ce pas ?... un de mes amis intimes... un ami de ma belle-mère, Mme de Rosbach, a le même domicile que vous : Matisse, le fameux Matisse ! un peintre ! oh ! très ! très célèbre ! très chic ! très correct ! Figurez-vous que cette montre, un jour, me fut rapportée à mon cabinet par un balayeur des rues. Pauvre balayeur ! c'est égal, c'est raide, un balayeur ! Enchanté ! enchanté ! enchanté de vous avoir vu !

— A vous, pareillement, je le dis, monsieur Landrécies ! je vous remercie de votre accueil. Vraiment, je juge que l'on respire plus largement quand les événements sont bien déduits et leurs rapports bien éclaircis. Quant à présent, la montre me laisse assez indifférent. Gloire à vous si vous aplanissez les embarras et les peines de cette honnête famille, Monsieur Landrécies, de mon côté, je me réjouis des provocations de mon détestable collègue qui s'achèvent pour lui, le bandit, en catastrophe, et pour la Justice idéale que nous éclairons, en satisfaction. Monsieur Landrécies, un simple comme moi a toujours

de la difficulté à se faire comprendre, parce que je suis trop près de la brutalité et de la pitié en même temps, mais à vous je le dis, monsieur Landrécies, courage, monsieur Landrécies ! »

Puis on emmena Lhiaubet qui murmurait, qui bafouillait : « Je suis tombé, c'est le cas de le dire, sur les tuiles ! mais je lui ravalerai sa façade au Procureur des bandits de la « Nouvelle Athènes ». Monsieur le Procureur, vous êtes le Procureur de la République, saine et indivisible. Eh bien ! moi, homme de la terre, je veux simplement vous prouver que votre Police est un bonnet de coton : je lui expliquerai ce que ça pèse la volonté de l'homme. Je t'hypnotiserai, procureur des Jésuites ! Adieu, la compagnie ! »

Bien que Mme Lafleur eût l'habitude d'aborder les commissariats, ce n'était jamais sans émotions. Or, les émotions tuaient sa vue, son ouïe, ne lui laissaient qu'une sensation indéfinissable à l'endroit où le corset gêne et un sourire. Ce sourire ne profita pas à ses destinataires, les deux hommes qui l'avaient accompagnée dans sa course, parce que le conducteur du taxi ne songeait qu'à se faire payer de l'un et l'autre qu'à aller se distraire avec ses camarades. La joie de Mme Lafleur en identifiant le commissaire de la rue des Orteaux et celui qu'elle avait accoutumé d'importuner rue Lambert, diminua un peu son ahurissement, mais l'augmenta, d'autre part, en accaparant son attention de telle sorte qu'elle ne remarqua tout près d'elle ni l'oncle Georges, ni Alfred ; disons plutôt qu'elle les reconnut, non par les yeux, mais par des appels intérieurs pareils à ceux qu'on subit dans les rêves. Elle s'inquiéta plus de la présence en ce quartier du commissaire de la rue Lambert que des raisons qui nécessitaient la sienne propre :

« Ça a l'air drôle que vous soyez en service du côté de

Charonne, m'sieu le commissaire. Dans tous les cas, j'aime mieux, n'est-ce pas ? j'ai moins peur...

— Houm ! vos noms, prénoms, domicile ? Veuve Lafleur, Rose-Andréa, domiciliée rue Gabrielle, 105.

— Tiens ! mon oncle Georges ! alors, c'est-y que vous cherchez la chicane et puis quand même ! ça ne fait rien, moi, j'efface la rancune... là... et Alfred ? Voyez comme il est mauvais genre, m'sieu le commissaire, il ne dit pas bonjour à mère. Amélie, elle, elle m'a embrassée ; on est bons amis, pas, Amélie ?

— Madame Lafleur, votre montre court encore le monde ! Je dois vous la remettre encore ! ! !

— Ah ! c'est pour la montre de père ! oh ! là ! là ! là ! là ! là ! toutes les fois qu'elle est égarée, c'est ces cochons d'enfants... moi, je suis toujours vos conseils.

— Excusez-moi, tout d'abord, monsieur le commissaire ! dit l'oncle Georges. Par conséquence de quelle loi disposez-vous de cet objet en faveur de ma belle-sœur à partir de maintenant. Cela ne cadre pas avec la légalité. En effet, l'inspecteur vous a mis au courant des incidents, vous avez pu vous rendre compte que j'ai acquis la montre denier comptant et... je sais ce qu'elle m'a coûté.

— Monsieur Georges Lafleur, vous êtes très habile, dit le commissaire, mais moi, vous ne me ferez pas marcher. Profiter de ce qu'un mineur dont vous êtes le tuteur a besoin d'argent pour acheter à vil prix une fantaisie que vous avouez être d'un prix inestimable, elle est raide !

— On vous a dit que ce mineur est marié ; par conséquent, il est émancipé.

— C'est fabuleux, remarque Alfred, qu'on puisse supposer que je n'ai pas la responsabilité de mes actions.

— Ne commencez pas sur ce ton-là, monsieur Georges Lafleur, parce que je vous ferai arrêter comme tuteur indigne !

— D'une drôle de façon, oui ! ce serait à douter de

tout si un simple commissaire avait le pouvoir comme un juge d'instruction.

— Vous n'êtes pas bien aimable pour M. le commissaire, dit Mme Lafleur.

— Taisez-vous, ivrognesse, ou je vous frappe ! dit l'oncle.

— Abstenez-vous de commentaires, madame Lafleur, dit le commissaire, emportez votre montre, et puis, voilà ! La cause est entendue. Si M. votre beau-frère veut s'expliquer plus longuement devant les tribunaux, je vous garantis que je lui donnerai du fil à retordre. Vous savez, Georges Lafleur, je n'ai qu'à lever le petit doigt pour changer la face des choses... elle est raide, celle-là ! Du reste, vous êtes employé au Gaz, eh bien ! à l'occasion, j'aurai une conférence avec M. Maginot-Lebon, votre directeur, c'est un ami intime de Mme de Rosbach, ma belle-mère. Ainsi ! je vous exhorte à bien vous tenir.

— Je ne tiens pas à m'être constitué en frais pour néant, monsieur le commissaire, en toute franchise ! Il y a un effet positif à réaliser : Alfred Lafleur est mon débiteur, en tous cas, car j'ai dépoché pour la montre, je sais compter !

— Mon oncle Georges, dit Alfred, ne t'inquiète pas. Je veillerai à ce que mère me ramène ce qui est à moi, c'est forcé, elle n'y coupera pas !

— Pauvre mère ! vos enfants vous dépouillent ! dit le commissaire.

— Non, mais ! dit Alfred. Ma mère avait bien la liberté de me faire une gratification quand je me suis marié. Je trouve navrant qu'on jongle avec la responsabilité des individus !

— Je suivrai les conseils de M. le commissaire, dit Mme Lafleur.

— Enfin ! mère ! dit Amélie, vous tournez autour du pot : et moi qui étais si heureuse, rappelez-vous, si heureuse de votre générosité quand vous m'avez fait ce magnifique présent ! Rappelez-vous notre bon dîner de

ce dimanche ! rappelez-vous le corsage que je vous ai coupé, cousu et tout garni, et doublé.

— Je préfère alors suivre les conseils de M. le commissaire.

— Amélie ! y a pas de considérations compliquées à discuter avec cette femme ! dit Alfred. Oui ou non ? as-tu donné la montre en gratification à Amélie quand elle s'est mariée ? Oh ! quelle tête.

— Vous les entendez, hein ! monsieur le commissaire ! vous entendez comme ils se rabattent sur moi, les cochons d'enfants ! oh ! là ! là ! là ! là ! mais je me vengerai ! ah ! ça c'est vrai ! Probablement que vous passerez par la fenêtre pour la montre de père, comme vous l'avez escaladée pour emporter le petit à tout hasard.

— C'est de l'effraction, dit le commissaire.

— Dites donc, monsieur le commissaire, est-ce que c'est poli de passer par la fenêtre pour entrer chez mère, alors ?

— Allons ! je vous conseille de leur refuser violemment votre montre, dit le commissaire.

— Et moi ? dit Alfred, c'est mon cadeau de noces ! le cas est curieux !

— Arrangez-vous ! dit le commissaire.

— Et mes quatre-vingts francs ? dit l'oncle Georges, que j'ai tiré de ma poche.

— Débrouillez-vous : la cause est entendue. Je vous laisse ! »

Sur la chaussée de la rue des Orteaux, l'oncle Georges disait :

« C'est une agonie ! avec les étouffements. Est-ce qu'on peut vivre quand on a remis une dette de cette valeur. Quatre-vingts francs ! ce n'est pas de la gnognote. Et mon cœur me fait mal ! Ah ! messieurs les agents ! un petit moment d'arrêt ! excusez ! Ces gens-là qui sont occupés par la discussion, ces gens-là ! eh bien ! ils m'ont volé ma montre ! ils m'ont volé quatre-vingts francs ! »

Un des agents dit en marchant à l'autre qui ne cessa pas de marcher :

« C'est des louftingues qui sortent du commissariat !

— Au centre de la civilisation ! ! ! dit l'oncle Georges. »

Cependant, Alfred, furieux, tenait sa mère dans ses bras, comme pour l'embrasser :

« Oh ! Alfred ! disait Mme Lafleur, tu as le projet de mettre mère au pillage ! Oh ! Alfred violente mère !

— Palpe ses jupes, Amélie ! file la chaîne avec tes doigts délicatement !

— Je la touche! oh! c'est doux, l'or ! disait Amélie, à genoux près du ruisseau. Ah! la voilà! oh! la belle montre!!! »

Toutes les forces du désespoir s'éveillaient dans Mme Lafleur. Elle était en sueur. Elle tira tant sur la chaîne qu'elle traîna sa bru sur le pavé. Amélie était pâle, échevelée, silencieuse. Quelques passants essayaient d'apercevoir ce que ces deux femmes s'arrachaient et de deviner leurs sentiments.

« Attention ! une auto ! dit l'oncle Georges. Il ne s'agit pas de se paralyser avec des discussions devant le danger ! »

L'oncle Georges se servit de la chaîne pour ramener ses deux parentes au trottoir. Or, les mains d'Amélie rejoignirent brusquement ses genoux dans le ruisseau : la chaîne s'était rompue. La montre tomba. L'auto passa : ses roues blanches étouffèrent son dernier soupir. On crut à celui de Mme Lafleur : elle eut une syncope et qui n'était pas simulée. L'oncle Georges s'éloigna en touchant, ou l'organe du cœur que les émotions éprouvaient, ou les billets bleus que l'honnête Alfred attendri par deux cadavres lui avait rendus. Chez le pharmacien où on l'avait transportée, Mme Lafleur n'ouvrit les yeux que pour les remplir de larmes, ne sentit la vie que pour le faire de son premier véritable chagrin. Devant ce qui avait été la montre de son mari, elle pleura plus sincèrement qu'elle n'avait fait jadis devant son corps glacé.

« La montre de père ! » dit-elle.

ÉPILOGUE

APRÈS LA MONTRE

(L'auteur a supprimé, pour éviter les longueurs, une lettre de M. Dur, écrite dans un style qui dénote le calme de son âme. Il ne tarit pas d'éloges sur la sainteté des prêtres avec lesquels il vit, il décrit le fameux pèlerinage de Saint-Benoît-sur-Loire. Ce qu'il admire, c'est qu'avec la grâce de Dieu, les difficultés semblent ne plus exister pour recevoir cent cinquante pèlerins, etc..., etc...)

Avant sa mort, M. Dur avait renoncé à Paris ; il n'avait jamais eu le goût de ses plaisirs et n'avait plus les ambitions qu'il promet de satisfaire. Eût-il eu envie de faire enfin sa fortune ou d'essayer de s'amuser, qu'il lui eût semblé qu'il aurait pu y réussir ailleurs aussi aisément, ou aussi malaisément. Qu'est-ce qui retient à Paris ses habitants ? de vagues espoirs renaissants et déçus, des illusions d'imbéciles ! Quoi ! n'est-ce pas souvent l'orgueil trompeur de se dire en tant que Parisien supérieur à l'humanité qu'on ignore ? Avec ça que les industries ne se créent pas dans les provinces ? que les artistes ne travaillent pas plus franchement loin des marchés ! que les penseurs ne méditent pas mieux dans la solitude, qu'on n'élève pas mieux les enfants à la campagne et que les ménages n'y sont pas plus prospères ! Que fait-on à Paris ? se disait cet impitoyable et étroit M. Dur, on y parle ! Dans le déluge des interminables conversations parisiennes, M. Dur, devenu sage, n'en voyait de profitables aux interlocuteurs que celles des savants qui s'éclairent mutuellement ou des bonnes âmes qui s'aident à soulager

le mal que Paris occasionne, les autres propos sont nuisibles, affaiblissants, offensants. La jalousie et la haine qui blessent plus celui qui les nourrit que celui qu'elles visent, la vanité plus souvent frappée que contente, l'avilissement près des riches, le besoin grandissant d'argent qui empêche qu'on jouisse de celui qu'on a, les épouvantables malheurs qui viennent de la promiscuité et du désordre, voilà ce qu'on va chercher à Paris. S'il souriait à l'idée du fonctionnaire, potentat de petite ville qui réclame comme un avancement le droit à l'anonymat des rues de Paris et à la gêne des petits logements ou des appartements trop beaux pour son budget, il pleurait quand il pensait à la destinée des pauvres gens qui espèrent trouver dans le giron de la Mère Capitale une place, alors que celle-ci n'en a pas pour ses enfants. Pauvres gens qui abandonnent la santé pour la maladie, et le bonheur pour la honte !

« Eh bien ! ma pauvre dame Lafleur, disait M. Dur qui avait conservé, pour éviter les hôtels, sa petite chambre rue Gabrielle, encore des larmes ! hélas ! toujours aussi peu de résignation ! aussi peu de confiance dans les desseins de la Providence ! J'espère que ce n'est pas sur la ruine de votre montre que vous gémissez !

— Oh ! la montre ! tant pis pour elle, alors ! Ça, ça m'est bien égal, la montre de père !

— Ma bonne dame ! que je voudrais agir pour vous consoler dans vos peines ! aidez ma bonne volonté ! confiez-moi vos chagrins pour soulager votre cœur.

— C'est trop ! ah ! c'est trop, monsieur Dur ! tout le mal qu'ils m'ont fait, ces cochons d'enfants ! ah ! oui, ça, c'est vrai ! toute la peine que j'aie eue à me rabattre dessus !

— Eh bien ! les voilà élevés et partis, ces petits malheureux ! ils ne sont plus sur les bras de leur faible mère ! pour accabler sa misère !

— Ah ! oui ! élevés ! sans parler de deux autres à élever,

oui ! Alice a eu un enfant ! Ah ! non ! je n'efface pas la rancune, moi, alors !

— Au nom du Dieu vivant, madame Lafleur, pardonnez !

— Pardonner ! qu'est-ce qui paie les mois de nourrice encore ?

— C'est bien ! mais du cœur, du fond du cœur, pardonnez au nom de Notre-Seigneur Jésus, mort sur la croix, pour nous pécheurs. La compassion vous soulagera, pauvre mère, avec les joies consolantes du pardon !

— Ce n'était pas assez d'une, alors ! la petite ! — oh ! la petite chameau ! voilà qu'elle a fait la folie aussi à tout hasard comme sa sœur avec un acrobate de Médrano. Naturellement, tous les voyous dégoûtants de la rue se rabattent sur elle pour se moquer... à son âge ! ! ! oh ! elle est à l'hôpital, en couches !

— Pauvre âme, vous avez souffert votre part sur la terre ! Dieu vous pardonnera beaucoup de péchés, car votre croix a été bien lourde. Hélas ! si vous aviez élevé vos enfants en présence de Dieu, combien de souffrances évitées ! de combien de mérites recevriez-vous l'application. Songez combien Notre-Seigneur qui est miséricordieux pour les pécheurs, doit être bon pour ses serviteurs. Admirez, dans ma vie, les effets de la prière, vous avez connu ma misère quand j'errais sur les mauvais chemins, voyez combien Dieu a béni mes efforts depuis ma conversion.

— Ah ! oui ! ça, c'est vrai ! vous avez bien changé, alors !

— Hélas ! votre vie n'est qu'erreurs, comme fut la mienne ! Ah ! si vous vouliez vous décharger des péchés que vous traînez dans une bonne confession. J'ai souvent parlé de vous avec le Père Durantil, l'excellent chapelain du Sacré-Cœur ! Ah ! saint homme du Bon Dieu ! il a fait tant de bien dans notre pauvre rue. Vous le connaissez bien, le saint prêtre !

— Oh ! oui ! alors ! ce n'est pas la peine d'avoir peur ! c'est moi qui lui sers son petit déjeuner à l'hôtel du Sacré-Cœur après sa messe. Ainsi !... mais je suis toute en bousculade, toute déshabillée, ça ne fait rien ? »

Quand M. Dur et Mme Lafleur furent devant M. l'abbé Durantil dans la Basilique du Sacré-Cœur, la concierge se mit à rire, les deux poings sur la figure : quand elle montra ses yeux, ils étaient remplis de pleurs. M. Dur conta l'histoire de Mme Lafleur, et M. l'abbé Durantil l'exhorta à préparer une confession générale.

« Je pensais que c'étaient seulement les petites filles, alors, qui se confessaient. »

Le lendemain, M. Dur expliquait à M. l'abbé Durantil le caractère de son ancienne voisine : il disait les habitudes de vice et d'ivrognerie que cachait son air « comme il faut » et la facilité avec laquelle elle subissait les influences malgré son aspect assuré et suffisant. M. l'abbé Durantil était d'avis que M. Dur trouvât une place de domestique à Saint-Benoît-sur-Loire pour délivrer cette malheureuse de l'abîme parisien, et il en écrivit lui-même aux sœurs de l'hospice de cette ville.

Il fallut toutefois de graves événements pour décider la Montmartroise à quitter ses habitudes, rien moins que l'arrestation d'Alfred et d'Amélie, inculpés d'avoir empoisonné la bourgeoise dont elle était la cuisinière. Ce n'est pas le lieu d'exposer ce drame de l'amour et de l'ambition. Alfred fut libéré. Il a réalisé depuis son rêve de reportages et d'articles. Mme Lafleur, après avoir servi dix ans les vieillards de l'hospice à Saint-Benoît, a remplacé chez M. le curé Mlle Yvonne, retirée dans un asile pour gens âgés. M. le curé ne lui reproche que ses pleurs : ce sera un jour une chrétienne parfaite.

« La Providence nous avait destinés à ne jamais nous quitter dans cette vie, ma bonne madame Lafleur ! lui disait, quelque temps avant sa mort, M. Dur, en sortant de la grand'messe.

— Dans l'autre non plus ! espérons ! répondit Mme Lafleur en pleurant. Espérons ! espérons toujours ! espérons encore !

Voici ce que sont devenus les enfants de Mme Lafleur. Maurice, après son service militaire, a été emmené au Canada par un camarade. Il s'occupe de blés, de farines et fait sa fortune : il est très estimé. Alice a épousé un limonadier, et passe ses journées à hurler contre le personnel. Mariette, qui avait une jolie voix, est choriste dans un music-hall. Léon est employé au Gaz, comme feu son père, le possesseur de la montre. L'oncle Georges est mort riche.

Constant et Mme Burckardt, ruinés, ont une maison de jeu en Italie.

Lhiaubet expie ses crimes au bagne.

Les époux Sancoin se sont pardonné leurs fautes. Léonce est employé aux Docks de Bercy et Aurélie y est comptable.

Le lecteur apprendra peut-être avec plaisir que le fameux leader socialiste Lucien Lemercier n'est autre que le lieutenant qui mena la « montre » au palais de l'Elysée et au Ministère du temps d'Aristide Briant. Jean Nave a été longtemps son domestique, il est devenu son secrétaire et les couloirs de la Chambre n'ont pas de secrets pour lui. Il y rencontre parfois Alfred Lafleur, le stylographe aux doigts. Mlle Violetta est directrice du Conservatoire de Rio-de-Janeiro.

Les pauvres de la rue Gabrielle sont toujours pauvres. Ils parlent de M. Dur comme d'un saint, sauf Mlle Virginie qui a plus de cent ans.

« Allez donc ! un saint ! un hypocrite ! l'église le matin, et la bombe le soir ! »

Mais M. Dur, du haut du ciel, continue à pardonner à Mlle Virginie. Paix à l'âme du pauvre M. Dur qui a tant souffert en cette vie.

FIN

TABLE DES CHAPITRES

Pages

Introduction explicative 7

PREMIÈRE PARTIE

LA RUE GABRIELLE

CHAPITRE I. — *ALFRED* 27

CHAPITRE II. — *L'ONCLE GEORGES* 45

CHAPITRE III. — *ALICE* 53

DEUXIÈME PARTIE

AVENTURES

CHAPITRE I. — *MADAME BURCKARDT, DITE LENA CALVI.* 77

CHAPITRE II. — *NOTES ET JOURNAL DE Mme BURCKARDT EN VOYAGE* 107

CHAPITRE III. — *LA MONTRE A VENISE* . . . 133

CHAPITRE IV. — *LETTRE DU LIEUTENANT DE VAISSEAU LEMERCIER A Mlle MARIE LEMERCIER, DITE VIOLETTA, ARTISTE DRAMATIQUE, EN REPRÉSENTATIONS AU GRAND THÉATRE DE NEW-YORK.* 167

TROISIÈME PARTIE

M. DUR ET SA CONCIERGE

CHAPITRE I. — *MADAME LAFLEUR, BELLE-MÈRE* 193

CHAPITRE II. — *DEUXIÈME LETTRE DE M. DUR A L'AUTEUR* . . . 211

CHAPITRE III. — *LA MONTRE EST CHEZ ALFRED* 227

ÉPILOGUE. — *APRÈS LA MONTRE* 263

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE
VINGT-TROIS MARS MIL
NEUF CENT VINGT TROIS,
PAR VILLAIN ET BAR,
22, RUE DUSSOUBS, PARIS.

PQ
2619
A17F5

Jacob, Max
Filibuth

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY